

Université de Montréal

**Histoires de plex à Montréal :
cohabitation et solidarité intergénérationnelle**

par
Guillaume Gagnon

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)
en sociologie

Mai 2013

© Guillaume Gagnon, 2013

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé
HISTOIRES DE PLEX À MONTRÉAL : COHABITATION ET SOLIDARITÉ
INTERGÉNÉRATIONNELLE

présenté par :
Guillaume Gagnon

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jacques Hamel
Président du jury

Marianne Kempeneers
Codirectrice de recherche

Isabelle Van Pevenage
Codirectrice de recherche

Annick Germain
Membre du jury

Résumé

Ce mémoire s'intéresse à la cohabitation intergénérationnelle en immeubles de type plex, en tant que stratégie de solidarité familiale observée à Montréal. Plus précisément, il s'agit de retracer l'histoire de ce mode d'habiter à travers les récits recueillis auprès d'une dizaine de familles québécoises. Les personnes rencontrées ont évoqué les motivations d'un tel projet, ont parlé de son élaboration, de la vie quotidienne dans le plex, de l'avenir de la cohabitation ou, le cas échéant, des motifs d'y mettre fin. La spécificité de la cohabitation intergénérationnelle en plex est de mettre à profit le cadre bâti résidentiel montréalais, composé d'un grand nombre de plex, dans le but plus ou moins explicite de resserrer les liens de la solidarité familiale.

La démarche a donc consisté à reconstituer l'histoire d'une dizaine de familles ayant opté pour un tel mode d'habiter à Montréal, ceci à travers le récit d'un membre de la « génération-pivot », dans chacun de ces familles, susceptible de se situer au carrefour des solidarités : entre ses enfants dans la jeune vingtaine et ses parents et ses parents vieillissants.

Deux objectifs principaux ont été poursuivis. Il s'agissait dans un premier temps de retracer le processus menant à une telle stratégie de proximité résidentielle et de détailler ensuite le fonctionnement quotidien de la cohabitation intergénérationnelle. Pour atteindre ces objectifs, trois questions ont guidé l'analyse du discours des répondants. Premièrement, quelles sont les motivations de ces familles? Deuxièmement, à quel point les réalités quotidiennes des membres cohabitants se voient-elles dès lors imbriquées? Troisièmement, quels enjeux sont soulevés par ce mode d'habiter?

Les résultats mettent de l'avant de nombreux avantages à la cohabitation intergénérationnelle en plex, par exemple l'accès plus aisé à la propriété pour les jeunes générations, des possibilités accrues d'échanges de services concrets ou encore un sentiment de plus grande sécurité. Les enjeux soulevés par ce mode d'habiter sont également explorés et analysés du point de vue de la notion centrale sur laquelle repose ce projet familial et résidentiel, la notion d'indépendance.

Mots-clés : solidarité intergénérationnelle, cohabitation intergénérationnelle, modes d'habitation, cadre bâti montréalais, trajectoires familiales, indépendance, analyse de discours

Abstract

This thesis focuses on intergenerational cohabitation in multi-lodging dwellings (duplexes, triplexes and such) in Montreal. Considering the extreme residential proximity involved, this form of habitation is defined as a strategy of family solidarity. More specifically, the motivations, the day-to-day operation and the challenges of this form of living are at the core of the thesis.

The specificity of this form of residential strategy concerns its deep interconnection with Montreal's built form, which contains a high number of "plexes" throughout its territory, which facilitates intergenerational cohabitation.

The method consisted of interviewing ten families on their use of this residential strategy. The canvas of the interviews was chronological in order to emphasize the idea of a "project" that is sometimes inherent to intergenerational cohabitation. This way, the different steps leading to this form of habitation have been identified. The two principal objectives were to outline the process leading to intergenerational cohabitation and to highlight the possibilities of solidarity permitted by the day-to-day side of intergenerational cohabitation.

Three questions guided the analysis of the participants' speech. First, what are their motivations? Second, how is their daily routine affected by the extreme residential proximity? Third, what are the challenges of this form of living?

The results show many advantages of this way of living, such as a faster access to ownership and a greater sense of security for elders. Although, some disadvantages have also been observed, especially around the independence of the tenants. Independence is the main way individuals express those disadvantages. On one hand, they wish to keep a maximum of their independence, and on the other hand, they are aware of the necessity to limit it to ensure the cohabitation.

Keywords: intergenerational solidarity, intergenerational cohabitation, modes of inhabitation, Montreal's built form, family trajectories, independence, discourse analysis

Table des matières

Introduction.....	1
PREMIÈRE PARTIE Mise en contexte, problématique et méthodologie	4
Chapitre 1 : Cohabitation et proximité résidentielle : stratégies de solidarité familiale	4
1.1 Le lien fondamental entre famille et logement	4
1.2 La proximité résidentielle dans le champ des solidarités familiales	5
1.2.1 Le champ des solidarités familiales	5
1.2.2 Ce qu'on échange, et comment on le fait.....	7
1.2.3 La circulation des aides.....	8
1.2.4 La proximité résidentielle comme modalité particulière de solidarité.....	9
1.3 La cohabitation comme situation extrême de proximité résidentielle	11
1.3.1 Cohabitation stricte entre jeunes adultes colocataires	12
1.3.2 Cohabitation stricte entre la personne âgée et l'étudiante	13
1.3.3 Cohabitation stricte entre enfants adultes et parents vieillissants	14
1.3.4 Quasi-cohabitation : la maison bigénérationnelle.....	16
1.3.5 Quasi-cohabitation : la « famille-entourage ».....	18
1.3.6 Cohabitation intergénérationnelle en plex	18
Chapitre 2 : La cohabitation intergénérationnelle en plex : une spécificité montréalaise	20
2.1 Les plex : une spécificité montréalaise	20
2.1.1 Les plex au plan carré	20
2.1.2 Les triplex de première génération	21
2.1.3 Les triplex en L majuscule.....	21
2.1.4 Les plex luxueux	22
2.1.5 Les plex à l'italienne.....	22
2.2 Histoire des plex à Montréal	23
2.2.1 Les premiers plex : la Sebastopol row	23
2.2.2 Pourquoi les plex?.....	24
2.2.3 Les traditions française et anglaise s'unissent... ..	25
2.2.4 Pour mener à l'habitation type de Montréal	25
2.2.5 Plex et propriétaire-occupant	26
2.3 La cohabitation intergénérationnelle en plex comme stratégie résidentielle	27
2.3.1 L'histoire des habitants et de leur logement	27
2.3.2 Les plex : un usage flexible à long terme	27
2.3.3 Bâti montréalais et développement des solidarités familiales	28
Chapitre 3 : Questions de recherche, problématique et méthodologie	30
3.1 Objectifs et questions de recherche.....	30
3.2 Enjeux et problématique	31
3.2.1 Solidarité : rapports de force et ambivalence.....	31
3.2.2 Différentes façons de nommer les enjeux des solidarités familiales	34
3.2.3 Intimité et indépendance	36

3.2.4 Autonomie et indépendance.....	37
3.2.5 Solidarité et dépendance	39
3.2.6 L'indépendance : une notion inclusive	41
3.3 Méthodologie	41
3.3.1 La recherche Biographies et solidarités familiales	41
3.3.2 L'entretien comme méthode de collecte des données.....	42
3.3.3 Recrutement des participants et déroulement des entretiens	43
3.3.4 Le corpus.....	44
3.3.5 Provenance géographique	45
3.3.6 Situation de cohabitation.....	45
3.3.7 Milieu social.....	46
3.3.8 Présentation sommaire des familles	46
3.4 Traitement des données.....	47
3.4.1 Pourquoi une approche chronologique?.....	47
3.4.2 La construction des données	47
3.4.3 L'analyse des données	48
DEUXIÈME PARTIE Résultats de recherche.....	50
Chapitre 4 : Penser, concrétiser et préparer sa cohabitation intergénérationnelle	50
4.1 Élaborer le projet.....	50
4.1.1 L'élément déclencheur	50
4.1.2 Les motivations derrière le projet	53
4.1.3 Les rencontres familiales autour du projet.....	55
4.1.4 Les réticences.....	57
4.2 Concrétiser le projet.....	59
4.2.1 Pourquoi Montréal?	59
4.2.2 Les critères de sélection du quartier.....	60
4.2.3 Les critères de sélection du plex	62
4.2.4 La reprise du logement.....	64
4.2.5 Le déménagement	65
4.3 Préparer le ou les logement(s).....	66
4.3.1 Adapter l'espace pour chacun	67
4.3.2 Améliorer son espace de vie	70
Chapitre 5 : Vivre la cohabitation au quotidien	73
5.1 Se rendre (ou pas) des services	74
5.1.1 Les repas	74
5.1.2 L'entretien et les tâches ménagères	79
5.1.3 La garde des jeunes enfants	83
5.1.4 Les services aux parents âgés	88
5.2 Circuler et se déplacer.....	91
5.2.1 La circulation à l'intérieur du plex.....	91
5.2.1 La circulation vers l'extérieur du plex	96
5.3 Se côtoyer au quotidien.....	99
5.3.1 Des occasions quotidiennes de se rencontrer.....	100

5.3.2 Une proximité affective préalable.....	101
5.3.3 Des liens qui évoluent.....	102
5.3.4 Les liens avec les petits-enfants : une catégorie à part	104
5.4 Gérer les comptes.....	106
5.4.1 La propriété du plex	106
5.4.2 L'élaboration d'un budget.....	107
5.4.3 Le partage des dépenses.....	108
Chapitre 6 : La fin (éventuelle) de la cohabitation	113
6.1 Dresser un bilan	113
6.2 La fin de la cohabitation	115
6.2.1 Les échecs	115
6.2.2 Les « bons départs ».....	117
6.3 L'avenir.....	118
Conclusion	123
Bibliographie.....	130
Annexe 1 : Grille d'entrevue.....	i
Annexe 2 : Formulaire de consentement	iii
Annexe 3 : Présentation des familles	v

Liste des abréviations

CHSLD : Centre hospitalier de soins de longue durée

CLSC : Centre local de services communautaires

Ined : Institut national d'études démographiques (France)

À mes parents, ma bonne étoile.

Remerciements

Martin, mon phare et mon pilier, dans les moments heureux comme difficiles. À un compagnon de vie exceptionnel, merci.

Amélie, Félix-Olivier, Martin, Josée, pour vos encouragements, votre fierté et votre soutien constant, merci.

Marianne et Isabelle, guides hors pair, d'un positivisme à toute épreuve, travailler à vos côtés durant toutes ces années fut un honneur, merci.

Annie, Mathieu, Charles, Myriam, Gabriel, ainsi que tous mes autres collègues et amis, pour un passage marquant au Département de sociologie, merci.

Maxime, pour le merveilleux travail graphique sur la présentation des familles, merci.

Jacques Hamel, pour avoir attisé ma flamme sociologique alors que j'étais encore un jeune collégien, merci.

Aux familles qui ont rendu ce mémoire possible en acceptant généreusement de me raconter leur expérience, merci.

Au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH), au Fonds québécois de recherche en science et culture (FQRSC), au Département de sociologie de l'Université de Montréal et à l'équipe de recherche sur les solidarités familiales de l'Université de Montréal, pour le soutien financier, merci.

Introduction

*Oui, je suis ben contente, j'en suis même fière.
[...] une des affaires qu'on défendait beaucoup
c'était que c'étaient des milieux de vie complets,
on n'avait pas des coops de personnes âgées et
des coops de couples. [...] Je me suis toujours
dit que [l'intergénérationnel] c'est ce qui garde
le monde vivant. Je trouve ça tellement triste de
parquer des vieux avec juste d'autres vieux, ça a
pas de... c'est pas la vraie vie ça!*
Clémence Moreau

C'est au milieu du XIX^e siècle que le développement de Montréal s'est accéléré. À ce moment, le territoire de la ville se transforme avec la prolifération des usines et l'arrivée massive des immigrants de la campagne canadienne-française et de l'Irlande (Germain et Rose, 2000, p.53). Si le développement urbain accompagnant l'industrialisation de Montréal ne diffère pas significativement de celui de la plupart des pays occidentaux, et ce, malgré la configuration sociolinguistique particulière de la ville, c'est au niveau de l'architecture domestique que les différences sont les plus explicites. En effet, au fil des années, le cadre bâti résidentiel de Montréal s'est développé et a donné naissance à un paysage marqué par de nombreux immeubles de type plex¹, surtout dans les quartiers populaires de l'époque. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la majorité des nouveaux bâtiments construits sur l'île étaient des plex sous leurs différentes formes, ce qui nous a légué le cadre bâti résidentiel que l'on

¹ Dans un souci d'alléger le texte, et pour refléter l'expression consacrée, l'expression « plex » sera utilisée, sans guillemets, pour désigner les immeubles de type plex de tous les types (duplex, triplex et multiplex).

peut observer encore aujourd'hui dans les anciens quartiers populaires que sont le Plateau Mont-Royal et Hochelaga-Maisonneuve par exemples.

Cette particularité du parc immobilier résidentiel de Montréal, où la formule du « propriétaire-occupant » est encore aujourd'hui assez répandue, offre un champ de réflexion riche concernant la cohabitation, en raison des multiples possibilités d'occupation des plex : propriétaire-occupant avec un locataire, propriétaire qui loue tous les logements ou une famille qui occupe tous les logements. Ces différentes possibilités se présentent à tous les propriétaires de plex et se prêtent à des usages flexibles tout au long de la vie de la famille et du plex lui-même.

C'est dans l'étude *Biographies et solidarités familiales* (menée en 2004 et portant sur les transformations des solidarités familiales au Québec au cours du dernier siècle) que nous avons constaté la relative importance de la cohabitation intergénérationnelle en plex. Ce mode d'habiter que permet l'architecture montréalaise offre la possibilité de s'échanger des services tout en préservant l'indépendance de chacun puisque chaque logement est entièrement autonome.

Ce mémoire porte donc sur la cohabitation intergénérationnelle en plex à Montréal, mode d'habiter préconisé par la dizaine de familles rencontrées lors d'entrevues qualitatives. Afin de maximiser le recueil d'informations sur les échanges familiaux, les personnes interviewées appartiennent toutes à la « génération-sandwich », et sont ainsi susceptibles de se situer au carrefour des solidarités en raison de leur position au sein de la famille : entre leurs enfants dans la jeune vingtaine d'une part, et leurs parents vieillissants d'autre part.

La cohabitation intergénérationnelle en plex se situe à l'intersection de la sociologie urbaine et la sociologie de la famille. C'est pourquoi cette double approche se trouve privilégiée ici, avec toutefois un accent plus prononcé sur la sociologie de la famille. Dans cette optique, la cohabitation intergénérationnelle en plex sera envisagée comme stratégie de solidarité familiale.

Le mémoire est divisé en deux parties. Dans un premier temps, revue des écrits, problématique et méthodologie sont présentées. La revue des écrits saisit d'une part la cohabitation intergénérationnelle en tant que stratégie de solidarités familiales, ce qui implique

de définir cette notion et d'en identifier les enjeux. D'autre part, l'historique des plex montréalais montre bien comment il est possible de profiter du cadre bâti de la métropole pour favoriser la proximité résidentielle. La problématique situe l'indépendance en tant qu'enjeu principal de la cohabitation intergénérationnelle en plex chez les familles de classes moyennes. La première partie se termine sur une présentation de la méthodologie qualitative qui a été utilisée pour donner corps à ce mémoire. Dans un deuxième temps, les résultats de recherche permettent de retracer l'histoire de la cohabitation intergénérationnelle en plex, ceci à partir des récits livrés par les personnes rencontrées. Les résultats sont présentés de façon chronologique, afin de mettre de l'avant la dimension « projet » en perpétuelle redéfinition qu'implique ce mode d'habiter. C'est ainsi que nous en verrons les différentes étapes : son élaboration, sa concrétisation, la vie quotidienne, incluant les services échangés, les sociabilités et les arrangements financiers, pour terminer avec l'éventuelle fin de la cohabitation, où les répondants parlent des échecs, mais développent également des plans d'avenir.

PREMIÈRE PARTIE

Mise en contexte, problématique et méthodologie

Chapitre 1 : Cohabitation et proximité résidentielle : stratégies de solidarité familiale

Ces deux premiers chapitres se veulent l'occasion d'effectuer une revue des écrits orientée directement vers le sujet du mémoire, en y intégrant une part de problématique. Au chapitre 3, l'axe principal de cette problématique sera isolé afin de bien saisir les enjeux de la cohabitation intergénérationnelle en plex.

Plus spécifiquement, il s'agira donc d'établir les liens entre solidarités familiales, proximité résidentielle et cohabitation intergénérationnelle. En effet, proximité résidentielle et solidarités familiales vont souvent de pair, car la proximité facilite l'échange de nombreux services au quotidien. La cohabitation sera ici envisagée en tant que stratégie de solidarité familiale. Cela supposera de définir ce qu'on entend par solidarités familiales, et d'en identifier les enjeux.

1.1 Le lien fondamental entre famille et logement

Selon Isabelle Bertaux-Wiame (1995, p.163-75), famille et logement forment un « couple indissociable », à un point tel que l'histoire familiale et l'histoire résidentielle sont souvent amalgamées dans le discours des individus. Lorsqu'ils racontent leur vie, ceux-ci font appel à leur mémoire résidentielle pour retracer le fil des événements et le logement apparaît comme un élément marquant de leur parcours de vie. En effet, l'espace résidentiel est « le lieu où les futurs adultes se construisent socialement, affectivement et culturellement » (Bertaux-Wiame, 1995, p.166), où l'enfant peut aussi faire l'apprentissage du monde qui l'entoure, en l'appréhendant à travers les conditions vécues par sa famille.

Ainsi, le logement et la famille sont en interaction constante. D'une part, les conditions de logement jouent sur l'organisation familiale : une famille qui possède un logement bien situé près d'une université sera par exemple plus encline à inviter un neveu ou une nièce à s'y

installer temporairement le temps de ses études. D'autre part, le familial influence également le résidentiel, par exemple lorsque la famille opte pour un déménagement plutôt que pour des rénovations lorsqu'un besoin d'espace supplémentaire se fait sentir. Cela dit, « [i]l serait [...] vain de vouloir chercher à isoler, comme à l'état chimiquement pur, ce qui tient aux caractéristiques des habitants et ce qui dépend des lieux habités : les deux dimensions sont toujours en interaction » (Grafmeyer et Authier, 2008, p.48). En d'autres termes, les familles ont un certain contrôle sur leurs conditions de logement, mais ces conditions peuvent aussi influencer sur les décisions familiales résidentielles, de telle sorte qu'un mouvement de va-et-vient constant s'observe entre la famille et son logement.

Le logement est considéré par Bertaux-Wiame comme « une condition nécessaire pour vivre en famille » (1995, p.166). En ce sens, il permet aux familles d'y inscrire leur trace, mais également de tisser des liens significatifs, qui s'amenuiseraient certainement en l'absence d'un tel cadre physique. Ceci est particulièrement flagrant dans le cas des résidences secondaires, où les enfants acquièrent des souvenirs dans un registre plus ludique, par opposition à la résidence principale, où le quotidien et la routine se font plus facilement sentir.

1.2 La proximité résidentielle dans le champ des solidarités familiales

Logement et famille sont intrinsèquement liés, également en raison des solidarités que ce lien permet de développer, notamment grâce à la proximité résidentielle, qui est une dimension importante des solidarités familiales. Il importe donc de présenter dans ses grandes lignes ce champ de recherche, avant d'aborder la question plus spécifique de la cohabitation intergénérationnelle en plex.

1.2.1 Le champ des solidarités familiales

Au courant des années 1980, le champ des solidarités familiales s'est imposé, à la fois au sein de la recherche universitaire en sciences sociales et dans les discours et pratiques publics et privés (Martin, 2002, p.41). En effet, les ressources publiques ayant grandement diminué à cette époque, crise économique oblige, les familles ont été de plus en plus sollicitées pour combler un ensemble de besoins que l'État ne pouvait plus assumer. Ainsi, une redistribution des responsabilités publiques et privées s'observe depuis ce moment, où la

famille est appelée à assurer une part grandissante de l'assistance et des soins aux proches dans le besoin.

C'est dans ce contexte de transformations des solidarités publiques que de nombreux sociologues ont choisi de se pencher sur les solidarités familiales, ce qui a eu pour effet d'élargir la notion de famille :

[e]n effet, alors qu'auparavant, tant les sociologues que les démographes de la famille privilégiaient dans leurs études l'entité « famille de résidence » ou « ménage », les résultats des études sur les échanges au sein de la famille vont les amener à reconsidérer le rôle central donné à la résidence dans leur définition (Van Pevenage, 2011, p.53).

Ainsi, de nombreuses définitions de la famille englobent désormais la famille étendue, particulièrement lorsqu'il est question de solidarités familiales. Les solidarités familiales, quant à elles, soulèvent de nombreuses questions et peuvent être abordées sous de multiples angles, ce qui rend leur définition peu aisée. Dandurand et Ouellette se risquent tout de même à une définition opératoire, que j'emprunterai aux fins de ce mémoire :

[...] au sens large, la solidarité familiale réfère à cette cohésion grâce à laquelle les membres d'un groupe social (ici, la famille élargie ou le réseau familial) ont à cœur les intérêts des uns et des autres. [...] La solidarité est donc un état des relations entre personnes qui, ayant conscience d'une communauté d'intérêts, la traduisent concrètement dans différentes pratiques de communications (sociabilités) ou d'échanges (soutiens) (Dandurand et Ouellette, 1992, p.5).

Les solidarités se concrétisent donc à travers les sociabilités et les soutiens. Mentionnons toutefois que, comme le montrent plusieurs auteurs, Isabelle Van Pevenage entre autres (2011, p.206-07), ces deux dimensions sont intrinsèquement reliées, particulièrement en ce qui a trait aux parents âgés, potentiellement en perte d'autonomie. En effet, les gestes posés par les enfants adultes pour aider leurs parents, que ce soit les accompagner à leurs rendez-vous médicaux, faire l'épicerie ou entretenir la maison, ne sont pas forcément considérés par ces enfants adultes comme étant de l'aide, mais plutôt comme faisant partie intégrante de la relation qu'ils maintiennent avec leurs parents. Lorsque les enfants parlent de ces activités, ils mettent davantage l'accent sur les routines et habitudes développées au cours des années plutôt que sur les changements et adaptations qui ont été apportés pour rendre service. L'objectif d'une telle « présentation » des soutiens est de pouvoir continuer à considérer ses

parents vieillissants comme étant encore totalement autonomes. Autrement dit, l'aide apportée est présentée sous les traits de la sociabilité plutôt qu'en tant que soutien, afin de préserver au maximum l'image de parents autonomes qu'ils souhaitent projeter.

1.2.2 *Ce qu'on échange, et comment on le fait*

Dandurand et Ouellette (1992, p.68-69), inspirées notamment par Agnès Pitrou et Andrée Roberge, identifient trois grands types d'aide, regroupant un nombre quasi infini de ressources qui peuvent s'échanger au sein de la famille.

Le premier type d'aide est le soutien *instrumental ou matériel*. Il s'agit d'échanges de biens et de services. Dans la catégorie des biens, nous retrouvons par exemple l'argent, les vêtements ou les outils. Dans la catégorie des services, nous retrouvons le gardiennage des jeunes enfants, l'hébergement, ou encore les démarches administratives. Ces derniers sont plus difficiles à identifier, car ils sont souvent présentés sous le chapeau des sociabilités, où les aidants n'ont pas l'impression de porter un geste d'aide. Lorsqu'il y a échange de biens et de services, l'aide est dite instrumentale « parce qu'il s'agit d'une ressource spécifique et tangible pour un besoin matériel bien identifié et qui a un effet tout aussi tangible » (Dandurand et Ouellette, 1992, p.69).

Un deuxième type d'aide se veut plus diffus et peut être qualifié de *morale, affective ou émotionnelle*. À l'instar des services mentionnés ci-haut, les encouragements, la formulation d'avis et de conseils ou le partage d'activités sont plus difficiles à cerner, car ils relèvent du domaine des relations interpersonnelles. Ce soutien peut se manifester lors des situations de crise, mais, à la longue, peut faire émerger un sentiment d'appartenance et de sécurité chez l'aidé, qui lui donne l'assurance d'obtenir une assistance au besoin.

Finalement, le troisième type d'aide identifié par Dandurand et Ouellette est *informationnel* et « comprend surtout une communication de références (pour un achat de maison, un emploi, un programme public d'assistance, une aide professionnelle, un groupe d'entraide, etc.) ». Une telle aide donne accès à des ressources qu'autrement le bénéficiaire ne connaîtrait pas nécessairement, ou mal.

Ainsi, les aides informelles couvrent une multitude de champs d'application. Avec le temps, les types d'aide offerts et le sens de leur circulation peuvent grandement varier.

1.2.3 La circulation des aides

Andrée Fortin (1994) identifie la famille comme étant la première et l'ultime ressource à laquelle les individus font appel en cas de besoin. C'est le lien parent-enfant, plus précisément mère-fille, l'aide circulant par ailleurs majoritairement par les femmes, qui est le plus souvent en action lorsqu'il y a un besoin d'aide. De façon plus générale, la provenance de l'aide est liée à la gravité de la situation ou à sa pérennité : « [p]lus un service est exigeant, plus il vient de “proche” du point de vue de la parenté; moins il l'est, plus il vient de “loin” [...] » (Fortin, 1994, p.960). Selon cette logique, des soins physiques à un parent vieillissant seront prodigués par un de ses enfants, tandis que des vêtements de bébé pourront être offerts par une lointaine cousine vue une fois par année.

Ce n'est pas un hasard si les individus se tournent le plus souvent vers leur famille en cas de besoin. Jean-Hughes Déchaux (1996) identifie cinq caractéristiques de l'aide familiale qui pourraient expliquer les raisons pour lesquelles cette dernière est sollicitée en premier lieu. La *plasticité* fait en sorte que les services familiaux s'adaptent plus facilement aux besoins que les autres équivalents qui seraient disponibles. Par exemple, la garde des enfants peut se faire en soirée ou le week-end. Comme les membres de la famille font preuve d'une grande *polyvalence*, une grande variété de services peut être rendue, et ce, dans plusieurs domaines d'intervention. En outre, plusieurs services peuvent être dispensés en même temps. La *confiance*, généralement accordée d'office aux membres d'une même famille, fait en sorte que les parents sont préférés pour les prestations jugées sensibles, qui supposent une intrusion, même légère, dans les affaires privées du couple, comme la garde des enfants ou les conseils financiers. Les ressources familiales se distinguent également par leur *accessibilité*, au plan physique (la proximité résidentielle étant avérée), sur le plan de la permanence (la qualité de parents est prescrite et non acquise) et sur le plan de la disponibilité. Finalement, les services échangés entre parents se font sous forme de dons, impliquant la *gratuité* dans les échanges familiaux. Toutefois, il importe de noter que gratuité ne signifie pas nécessairement absence de contrepartie, qui s'exprime souvent à travers la réciprocité.

Selon Claudine Attias-Donfut, « les flux de solidarité sont généralement plutôt orientés vers les jeunes » (2002, p.116), et ce, pour deux principaux facteurs. D'une part, la structure démographique fait en sorte que les familles comptent à la fois moins d'enfants et davantage

de personnes âgées, du fait de l'augmentation de l'espérance de vie et de la diminution de la taille des familles. De cette façon, parents et grands-parents peuvent unir leurs efforts pour aider les enfants. D'autre part, les solidarités publiques, dirigées en grande partie vers les personnes âgées, grâce notamment aux régimes de retraite, donnent à ces derniers davantage de moyens, ce qui aide indirectement les plus jeunes. Le développement de l'État-providence a permis de délester quelque peu les familles de la charge des personnes âgées. De cette façon, davantage de ressources peuvent être concentrées sur les jeunes, à la fois par leurs parents et par leurs grands-parents. À cet égard, on observe une synergie entre les aides étatiques et les solidarités familiales, synergie qui permet d'offrir davantage d'aide à toutes les générations d'une famille.

Il faut toutefois noter que si les solidarités vont souvent vers les générations plus jeunes, la position d'aidant ou d'aidé varie selon les différents stades du parcours de vie de l'individu. Les besoins d'aide sont en effet plus présents en début et en fin de vie. Dans un contexte d'allongement de l'espérance de vie et d'allongement des études des jeunes, on voit apparaître une « génération-sandwich », dont les membres sont sollicités de toutes parts. Statistique Canada (Smith et Dumas, 1994) définit les membres de cette « génération » comme étant des individus âgés de 35 à 65 ans, ayant à la fois un enfant habitant encore à la maison et un parent âgé de plus de 65 ans. Il ne s'agit donc pas d'une génération à proprement parler, mais plutôt d'un moment du parcours de vie, ce qui en fait un groupe de personnes qui se renouvellent sans cesse. Par leur position particulière dans le cycle de vie, ces personnes se trouvent fortement sollicitées, ce qui rend leur situation très intéressante à étudier du point de vue des relations intergénérationnelles. De cette façon, le concept de génération-sandwich s'avérera particulièrement opératoire dans le cadre de l'étude de la cohabitation intergénérationnelle en plex.

1.2.4 La proximité résidentielle comme modalité particulière de solidarité

Les choix résidentiels semblent habituellement faits par des individus ou des ménages. Toutefois, pour parvenir à une compréhension plus fine de la mobilité résidentielle des familles, il importe d'élargir la réflexion pour y inclure notamment les autres membres de la famille, en fonction de qui les décisions se prennent souvent. En effet, le choix d'une

résidence n'est pas uniquement le fruit d'un calcul du temps de transport entre le lieu de travail et la maison, par exemple. Choisir d'habiter près de parents, « c'est s'inscrire dans un espace relationnel qui facilite le recours aux ressources familiales » (Bonvalet *et al.*, 1999, p.29). Autrement dit, cette situation facilite le recours aux aides potentiellement offertes par ces derniers, notamment en ce qui a trait à l'aide de proximité : entretien ménager, gardiennage, accompagnement pour les courses, etc.

Comme le disent Kempeneers et Van Pevenage (2011), la proximité résidentielle est l'un des espaces de la solidarité familiale. Cet espace s'ajoute à trois autres : la parenté (structure de l'entourage familial), les affinités (le cercle des proches) et les sociabilités (rencontres, contacts). La conjugaison de ces espaces de la solidarité familiale est « préalable à la mise en œuvre concrète de solidarités éventuelles, ce que certains appellent les “structures d'opportunité” de la solidarité familiale » (Kempeneers et Van Pevenage, 2011, p.106). En bref, la proximité résidentielle permet de maximiser l'activation des solidarités familiales.

De ce point de vue, il n'est sans doute pas surprenant de constater que les membres des familles québécoises ont toujours tendance à habiter à proximité les uns des autres, ceci en dépit de l'urbanisation massive du siècle dernier. Plusieurs études qualitatives avaient déjà signalé la proximité résidentielle des familles québécoises, mais c'est tout récemment que l'enquête *Biographies et solidarités familiales* a pu confirmer quantitativement ces intuitions. En effet, 6 % des répondants cohabitent encore avec leurs parents, tandis que 53 % d'entre eux habitent dans le même arrondissement ou un arrondissement limitrophe. Les enfants adultes (19 ans et plus), quant à eux, cohabitent encore avec le répondant dans 18 % des cas et 50 % d'entre eux résident dans le même arrondissement ou un arrondissement limitrophe (Kempeneers et Van Pevenage, 2011, p.115). On constate ainsi que les familles, loin d'avoir été dispersées par l'urbanisation, ont en quelque sorte déménagé leur réseau de la campagne à la ville.

Cet état de fait n'est pas propre au Québec. En effet, quelques études françaises démontrent que la situation est semblable de l'autre côté de l'océan. Louis Roussel et Catherine Gokalp avaient déjà noté, dans les années 1970, cette prévalence de la proximité résidentielle. Cette idée a été confirmée par l'enquête *Réseau familial* de l'Ined, qui a permis de constater que plus des deux tiers des personnes interrogées habitent à moins de 20

kilomètres de leurs parents (Bonvalet *et al.*, 1999, p.28). Trois facteurs influencent la géographie de la parenté : les contraintes professionnelles et familiales, les liens entre les membres de la famille et le niveau d'études et la profession.

Premièrement, si les contraintes professionnelles et familiales ont fait en sorte que la famille a été plutôt sédentaire, il est probable que la proximité résidentielle soit plus grande. À l'inverse, si la famille a été plus mobile, en raison de mutations professionnelles par exemple, les générations seront vraisemblablement plus éloignées les unes des autres après le départ des enfants. La proximité résidentielle actuelle dépend également de la mobilité antérieure des parents : plus ces derniers ont bougé lors de l'enfance des enquêtés, plus l'éloignement résidentiel a tendance à augmenter, ce qui s'expliquerait possiblement par l'intégration d'une certaine propension à la mobilité par les enfants.

Deuxièmement, les liens entre les membres de la famille font en sorte que les caractéristiques de la famille d'origine jouent dans les choix résidentiels. Deux facteurs augmentent la probabilité de vivre dans la même commune que sa mère : la présence d'une mère au foyer pendant l'enfance de l'enquêté le fait d'avoir habité en couple chez ses parents.

Troisièmement, le niveau d'études et la profession de l'enquêté ont également une influence sur la proximité résidentielle. En effet, les études supérieures impliquent souvent un départ du domicile familial, surtout chez les provinciaux. Dans le même ordre d'idées, la mobilité sociale est souvent liée à la mobilité géographique, notamment en raison de la concentration des emplois qualifiés en milieux urbains plutôt qu'en région. Pour cette raison, les cadres ont une propension beaucoup moins forte à habiter près de chez leurs parents que les non-cadres.

1.3 La cohabitation comme situation extrême de proximité résidentielle

Si la proximité résidentielle est, aujourd'hui encore, une réalité observée au Québec comme ailleurs, les modalités de celle-ci ont changé avec les années. En effet, jusque dans les années 1950, la cohabitation stricte, au sens de cohabitation dans le même logement, était assez répandue, que ce soit en banlieue ou en milieu urbain (Fortin et Gagnon, 2007, p.240). Deux formes de cohabitation pouvaient être identifiées : jeunes ménages hébergeant leurs parents âgés en perte d'autonomie ou parents hébergeant leur enfant adulte, lequel soit n'a

jamais quitté la maison, soit est revenu après l'avoir quittée, le plus souvent après une séparation. Toutefois, de nos jours, « la cohabitation intergénérationnelle ou avec d'autres membres de la parenté, si elle existe toujours, a beaucoup diminué » (Fortin et Gagnon, 2007). Cette cohabitation stricte a plutôt graduellement fait place à d'autres formes de proximité résidentielle, à la fois au sein de la famille et en dehors de celle-ci, qu'il convient d'explorer davantage afin de mieux cerner ce que l'on entend aujourd'hui par « cohabitation intergénérationnelle ».

1.3.1 Cohabitation stricte entre jeunes adultes colocataires

Une forme de cohabitation stricte, cette fois en dehors de la famille, est la colocation. Bien connue au Québec, elle est particulièrement répandue chez les étudiants. Toutefois, selon Stéphanie Emery (2005), cette forme de cohabitation est aussi de plus en plus présente chez les jeunes travailleurs français. C'est dans un contexte de fragilisation du marché du travail et d'instabilité du couple que les jeunes optent pour ce mode d'habiter. Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, ce n'est pas uniquement pour partager les dépenses liées au logement que les jeunes choisissent la colocation. En effet, ces jeunes cherchent « une aventure intérieure au sein des villes où la solitude est reine » (Emery, 2005, p.9). Cette recherche de quelqu'un d'autre s'inscrit dans le paradoxe de l'individu d'aujourd'hui, qui cherche à la fois des moments de solitude et des moments de vie en communauté, dans une optique de préservation de son identité personnelle, mais sans nécessairement renoncer à la compagnie des autres. La vie en colocation s'avère donc la solution idéale pour ces individus.

Tout en étant dans une situation de cohabitation stricte où ils sont forcés de partager des espaces communs et certains éléments de leur quotidien, les colocataires cherchent à conserver à tout prix leur liberté et leur autonomie. Paradoxalement, ils veulent vivre avec et sans l'autre, de façon à cumuler des moments de solitude et des moments de communauté. Ainsi, les moments partagés ne sont pas particulièrement significatifs : il s'agit plutôt de moments anodins, comme le partage d'un repas ou l'accomplissement des tâches ménagères. Au final, chacun veut profiter de l'autre quand il en a envie, tout en ayant la possibilité de se retrancher dans ses quartiers quand il le désire.

Toutefois, toujours selon Emery, sous les apparences d'une « instrumentalisation » du colocataire, il semble que le statut de ce dernier évolue progressivement pour passer du stade d'autrui non significatif à quelqu'un de significatif. En effet, une certaine amitié se construit par nécessité, au sein de laquelle chacun peut compter sur l'autre si nécessaire et agir en quelque sorte comme une bouée de secours pour calmer les premiers instants d'une situation de crise. Le flambeau est ensuite habituellement passé aux amis proches, de façon à garder une certaine distance envers le colocataire. C'est justement cette distance qui est la clé de voûte de la colocation, car cette absence d'attache entre les deux individus permet à chacun de mettre fin à la colocation si l'envie lui prend, à la condition de trouver un remplaçant pour occuper la chambre.

Au fur et à mesure du développement de la colocation, une certaine interdépendance s'installe entre les individus. Cependant, lorsqu'ils s'expriment sur le sujet, ces derniers mettent l'accent sur leur autonomie en insistant sur les avantages qu'ils retirent eux-mêmes de leur mode de vie plutôt que sur les bienfaits que l'autre peut leur apporter. Ainsi donc, la colocation ne peut pas être associée à un néo-communautarisme. Il s'agirait plutôt « d'un style de vie faisant une large place à l'individualisme tout en offrant la possibilité de partage, quand le besoin s'en fait ressentir » (Emery, 2005, p.74). Emery décrit cette relation comme une « proximité distante », où deux individus partagent un espace physique et certains moments du quotidien, mais ne se doivent rien et peuvent se quitter quand bon leur semble.

1.3.2 Cohabitation stricte entre la personne âgée et l'étudiante

En Europe, plus particulièrement à Madrid et à Paris, la rareté (et la cherté) des logements disponibles amène les habitants à user de créativité lorsque vient le temps de se loger. Sophie Némoy (2007) s'est intéressée à une forme de cohabitation qui prend de plus en plus d'ampleur en Europe : la cohabitation entre jeunes étudiants et personnes âgées. C'est à travers quelques associations communautaires et professionnelles que ces derniers sont mis en relation, habituellement sous la forme de l'hébergement de l'étudiant chez la personne âgée. Si ce type de cohabitation concerne a priori les hommes et les femmes, il semble que ce soit davantage le fait de jeunes étudiantes que d'étudiants, de telle sorte que tous les individus interrogés par l'auteure sont des femmes.

Les motivations des étudiants pour faire appel à un tel service sont à la fois directement liées à une pénurie de logements, mais participent également d'une « opportunité microsociale » qui leur est offerte. L'idée d'aller habiter avec une personne âgée ne leur vient pas spontanément à l'esprit, mais leur est plutôt transmise à travers divers canaux, qui vont des petites annonces à l'entourage. Les personnes âgées, quant à elles, entendent parler du service principalement de la bouche des membres de leur famille. Les motivations des personnes âgées sont de l'ordre de la sécurité, des possibilités accrues d'interactions et des aides potentielles pour leurs besoins quotidiens. Némoz identifie trois types de maisonnées qui peuvent se créer à partir de cette cohabitation intergénérationnelle. Premièrement, au sein de ce qu'elle nomme l'« *auberge étudiante* », la personne âgée est la maîtresse de maison et met une chambre à la disposition d'une étudiante, tout en s'occupant de l'entretien ménager. La maison devient du coup une « boîte à habiter », où l'étudiante ne passe que pour manger et dormir. Deuxièmement, l'« *auberge gériatrique* » est l'endroit où l'étudiante fait office d'assistante de la personne âgée, parfois au prix de son indépendance, car les espaces sont fortement hiérarchisés dans ce type de logements. En effet, en échange d'un logement gratuit, l'étudiante doit s'occuper de la personne âgée et risque de devenir en quelque sorte prisonnière de ce mode de vie. Troisièmement, le « *gîte néo-familial* » est la forme de cohabitation la plus proche de la logique du don et du contre-don où existe un compagnonnage entre les deux habitants. Dans une telle cohabitation, les habitudes de vie des deux résidents se rapprochant, leur relation prend tranquillement les traits d'une relation familiale. La logique communautaire prévaut au sein de ce type d'arrangement, où les pièces du logement sont divisées de façon égale, et où la décoration est une superposition des goûts des deux habitantes. En bref, la cohabitation entre étudiante et personne âgée, issue d'une situation résidentielle particulière à Paris et à Madrid, permet aux personnes concernées d'user de créativité dans leur façon d'activer les solidarités intergénérationnelles, même si elles ne sont pas d'emblée familiales.

1.3.3 Cohabitation stricte entre enfants adultes et parents vieillissants

Dans un contexte d'allongement du temps des études et de transformations du marché du travail, de nombreux jeunes retardent leur départ de la maison familiale. Ainsi, au Canada, l'âge de la décohabitation recule depuis plusieurs années, de telle sorte que les jeunes sont très nombreux à habiter chez leurs parents, particulièrement chez les 20-24 ans. Selon les données

du recensement canadien, la proportion de jeunes demeurant au domicile parental a été en croissance de 1981 à 2006, passant de 41,5 % en 1981 à 47 % en 1996, pour s'établir à 59,3 % en 2006 et enfin se stabiliser au dernier recensement de 2011 (Statistique Canada, 2012). La même situation s'observe chez les jeunes de 25-29 ans. Ils étaient 11,3 % à résider chez leurs parents en 1981, 24,7 % en 2006 et finalement 25,2 % en 2011 (Statistique Canada, 2012).

Cet allongement du temps passé chez les parents a été tourné en dérision par de nombreuses représentations culturelles, notamment par le film français *Tanguy*, où les jeunes sont dépeints comme des paresseux qui ne font que profiter des avantages financiers et affectifs d'une cohabitation prolongée avec leurs parents. Selon quelques études, cette caricature ne correspond pas exactement à la réalité. Entre autres, Cécile Van de Velde (2008) soutient qu'en France, il est de plus en plus possible de conjuguer dépendance matérielle et autonomie individuelle. Deux cas de figure se dégagent, celui des milieux ouvriers et celui des milieux aisés.

D'une part, les jeunes de milieux ouvriers ne sont pas nécessairement dépendants financièrement de leurs parents, car ils sont très nombreux à leur verser un loyer dès la fin de l'adolescence. Cette « solidarité financière en sens ascendant » peut prendre différentes formes (versement de la moitié des revenus, octroi d'une somme fixe ou achats directs par exemple), et est un héritage du temps des foyers de mineurs, à l'époque où tout le monde mettait son salaire dans la cagnotte familiale. Toutefois, la symbolique associée à ce geste a changé du fait des transformations du monde du travail. En effet, autrefois un marqueur du franchissement du seuil de l'entrée sur le marché du travail, le versement d'un loyer n'est plus significatif aujourd'hui au sens où la cohabitation prolongée est plus souvent la conséquence directe des transformations du monde du travail. Cette pratique a désormais une nouvelle valeur symbolique en prenant maintenant la forme du remboursement d'une dette engendrée par la cohabitation, où les jeunes paient leurs parents pour les services rendus durant leur enfance et leur adolescence. Ceci permet en quelque sorte au jeune de neutraliser sa dépendance envers ses parents en négociant une marge d'autonomie et d'indépendance au sein du foyer familial.

D'autre part, les jeunes de milieux aisés connaissent une situation comparable, à la seule exception qu'il n'y a pas versement d'un loyer. En effet, ils se sentent plutôt obligés de demeurer chez leurs parents du fait que leur école n'est pas assez éloignée pour justifier un

déménagement financé par ces derniers. L'autonomie peut alors se négocier sous d'autres formes que le versement d'un loyer et participe plutôt de pratiques concrètes au sein de la maison, par exemple l'appropriation de sa chambre à coucher pour en faire un territoire fortement personnalisé, afin de se couper du reste de la famille (Ramos, 2002).

Dans les deux types de milieu, une dynamique intéressante se met en place lorsque le jeune cohabite toujours avec ses parents après l'âge de 25 ans. En effet, ces situations singulières de cohabitation instaurent parfois des pratiques de « solidarités inversées », où les rôles se renversent, rendant les jeunes progressivement responsables de l'assistance et de la protection envers leurs parents (Van de Velde, 2008). Le jeune se retrouve donc en « relation d'aide » et son départ, ou l'éventualité de celui-ci, peut être considéré comme une trahison envers ses parents à charge.

En bref, la cohabitation prolongée chez les parents est l'occasion d'activer différents types de solidarités, autant descendantes qu'ascendantes, celles-ci évoluant dans le temps.

1.3.4 Quasi-cohabitation : la maison bigénérationnelle

Dans un contexte de réflexion sur les façons de loger et de s'occuper des personnes âgées, la cohabitation bigénérationnelle en logement supplémentaire prend une place grandissante dans les discours, à la fois publics et populaires. Cette forme de cohabitation s'applique plus particulièrement aux milieux urbains de densité peu élevée, car il s'agit généralement d'ajouter un logement supplémentaire à une maison à vocation unifamiliale. Une telle idée est difficilement envisageable à Montréal ou à Québec, mais se conçoit assez bien dans leurs banlieues respectives.

Manon Boulianne (2004b) s'est intéressée à ce mode de cohabitation dans la banlieue de Québec, dans le cadre d'une étude où elle a interrogé plusieurs familles sur leurs motivations, les moyens qu'ils ont pris pour concrétiser le projet et les avantages et inconvénients d'un tel mode d'habiter.

Deux groupes de cohabitants sont identifiables : soit ce sont les ascendants qui sont propriétaires de l'immeuble, soit ce sont les descendants. Les membres des deux groupes mettent de l'avant des motivations différentes. Dans le premier cas, on souhaite offrir un meilleur logement aux enfants et à leurs conjoints : de meilleure qualité, dans un meilleur

quartier, avec une plus grande cour, etc. Dans le deuxième cas, on cherche plutôt à offrir aux parents vieillissants une solution de rechange à la résidence pour personnes âgées, tout en leur procurant différents avantages : visites régulières, sécurité accrue et soins corporels si nécessaire. Dans certains cas, un sentiment de dette morale envers les parents se fait également sentir dans le discours des enfants.

Si, au départ, la cohabitation bigénérationnelle est motivée par des raisons assez précises, aider un parent vieillissant par exemple, plusieurs avantages collatéraux se développent au fur et à mesure de la cohabitation. Boulianne en identifie cinq types.

- *Affectif* : il y a possibilités accrues d'interactions, non seulement entre les deux ménages, mais également plus largement, car le logement peut devenir une plaque tournante des sociabilités familiales.

- *Financier* : la cohabitation bigénérationnelle permet à la fois de réduire les dépenses liées au logement et de procurer une plus grande sécurité financière pour le ménage propriétaire.

- *Psychologique et physiologique* : il est possible pour les deux familles de s'éloigner quelque temps de la maison en étant assurés que tout se passera bien durant leur absence.

- *Physique* : le bâti de la maison permet à la génération descendante de bénéficier d'un logement de meilleure qualité, tandis que la génération ascendante voit son confort accru, par la possibilité de profiter d'un jardin par exemple.

- *Échanges de services domestiques* : les tâches ménagères diminuent sous deux aspects : la réduction de l'espace habité par la génération ascendante signifie moins d'entretien et, comme les deux ménages partagent le même bâtiment, tout le monde met la main à la pâte pour l'entretien du terrain et du bâtiment en tant que tel.

En conclusion, Boulianne souligne que la cohabitation « a une incidence certaine sur les temps sociaux (temps du travail, du loisir, de la famille) des personnes et des ménages impliqués » (2005, p.45). Cette forme d'habiter, même si elle ne convient pas nécessairement à tous, offre un choix supplémentaire aux familles se situant à un moment où se mobilisent davantage les solidarités : l'aide aux parents vieillissants.

1.3.5 Quasi-cohabitation : la « famille-entourage »

Catherine Bonvalet et Dominique Maison (1999, p.53-54), dans l'enquête *Proches et parents*, identifient deux types de « familles-entourage » : la « famille-entourage locale » et la « famille-entourage dispersée ». La « famille-entourage locale » est constituée de ménages qui habitent la même commune, ou des communes limitrophes. Cette configuration familiale est concentrée sur la lignée : les ménages concernés sont le plus souvent les parents et leurs enfants adultes, les frères et sœurs n'apparaissant que très rarement au sein de ces « familles-entourage ». Celles-ci peuvent prendre différentes modalités, dont une qui sera particulièrement intéressante ici : la « famille-entourage locale semi-cohabitante ». La particularité de cette dernière est le fait que ses membres ont des contacts quotidiens, en raison de leur proximité résidentielle. Leur situation familiale peut être associée à une cohabitation de proximité où, « dans certains cas [...] le désir de vivre avec, sans pour cela cohabiter, est très fort, et l'emporte sur le reste » (Bonvalet *et al.*, 1999, p.58). L'imbrication du quotidien des personnes impliquées dans une « famille-entourage locale semi-cohabitante » est ainsi relativement grande, ce qui pose la question de l'indépendance de chacun.

1.3.6 Cohabitation intergénérationnelle en plex

Plusieurs travaux sur les solidarités familiales et sur la proximité résidentielle ont mentionné une autre forme de cohabitation intergénérationnelle, sans s'y attarder outre mesure. Il s'agit de la cohabitation intergénérationnelle en immeubles de type plex. Elle est entre autres mentionnée par Fortin et Gagnon (2007, p.241), qui identifient le modèle du propriétaire-occupant, où ce dernier habite un des logements d'un duplex ou d'un triplex et loue le ou les autres logements à des membres de sa famille.

Martin Wexler et Brian Mishara voient de nombreux avantages à ce mode d'habiter et considèrent que les plex présentent « des possibilités intéressantes pour un usage flexible tout au long de la vie » (Wexler et Mishara, 1985, p.18). Autrement dit, les auteurs sont d'avis qu'il est opportun d'utiliser les plex montréalais en tant qu'immeubles intergénérationnels, pour faciliter la transition des jeunes adultes entre le domicile parental et la vie complètement autonome, ainsi que pour offrir des solutions de rechange aux parents vieillissants qui souhaiteraient éviter les foyers pour personnes âgées.

À partir des données de l'enquête *Biographies et solidarités familiales*, Isabelle Van Pevenage identifie quelques situations de ce qu'elle nomme « quasi-cohabitation » entre enfants adultes et parents âgés (2011, p.151), encouragée à Montréal par l'importance du bâti en plex. Cette « quasi-cohabitation » facilite les échanges, que ce soit au niveau de la garde des enfants ou du soutien aux parents âgés. Cela dit, proximité résidentielle ne veut pas systématiquement dire échanges : l'état des relations au sein de la famille peut modifier l'étendue des échanges entre les générations, d'une famille à l'autre, mais aussi d'une période à l'autre dans la même famille. En effet, les cohabitations les plus longues voient souvent plusieurs déménagements successifs à l'intérieur du même immeuble, et donc autant de possibilités d'évolutions du climat familial et des habitudes d'échanges au sein de la famille.

En somme, le phénomène de la cohabitation intergénérationnelle en plex a retenu l'attention de quelques chercheurs, sans cependant avoir été étudié en profondeur. Ce mémoire sera l'occasion d'en approfondir l'analyse. Avant de se pencher sur les enjeux qui découlent d'un tel mode d'habiter, un bref historique du développement du logement en plex à Montréal sera présenté, afin de bien comprendre comment il est possible de profiter du cadre bâti déjà disponible pour faciliter les solidarités familiales.

Chapitre 2 : La cohabitation intergénérationnelle en plex : une spécificité montréalaise

2.1 Les plex : une spécificité montréalaise

Si la ville de Boston est célèbre pour ses « three-deckers » et celle de New York pour ses tours résidentielles vertigineuses, Montréal est reconnue pour ses habitations de type plex, à deux ou trois étages, qui se retrouvent dans la plupart des quartiers centraux. Ces petits immeubles résidentiels contribuent à donner à Montréal son air caractéristique d'une ville à densité moyenne. Les immeubles de type plex sont habituellement baptisés en fonction du nombre de logements qu'ils comptent : le préfixe désigne la quantité de logements tandis que le suffixe plex demeure. Ainsi, le duplex compte deux logements, le triplex trois, et le quadruplex quatre. Au-delà de quatre logements, le terme multiplex est généralement utilisé, bien que la graphie avec un chiffre en préfixe (5-plex) soit parfois présente, surtout dans les petites annonces immobilières.

Malgré leur apparente similarité, il est possible d'observer dans les rues de la ville plusieurs variantes des plex : les plex au plan carré, les triplex de première génération, les triplex en L majuscule, les plex luxueux et les plex à l'italienne. Avant de retracer l'histoire du développement des plex en général, une typologie, non-exhaustive, des plex aidera les néophytes à se faire une idée de ce dont il s'agit.

2.1.1 Les plex au plan carré

Les plex au plan carré sont souvent des duplex, que l'on trouve en enfilade sur d'étroites rues résidentielles. Le Plateau Mont-Royal foisonne de petits logements de ce type, où le plan est plutôt carré et l'escalier à l'intérieur. Pour cette raison, le logement situé à l'étage est un peu plus grand que celui du rez-de-chaussée, à cause de l'espace occupé par l'escalier. Généralement, l'intérieur est relativement petit, mais efficace en raison de la disposition des pièces : c'est le salon double, très souvent présent, qui assure une grande flexibilité. Ce salon double, typiquement montréalais, permet en effet une luminosité maximale dans chacune des pièces.

De nos jours, plusieurs de ces petits duplex sont transformés en cottages (maison unifamiliale à deux étages), grâce à la fusion des deux logements. En installant les chambres à l'étage, il devient possible de séparer la salle à manger de la cuisine et de profiter d'un salon supplémentaire ou d'un bureau au rez-de-chaussée. Ces petits plex sont facilement identifiables, et ce, pour deux raisons. D'une part, les façades donnent habituellement l'impression d'un seul très grand édifice plutôt que d'une série de plusieurs petits. D'autre part, afin de les distinguer, leurs propriétaires les peignent souvent de couleurs vives, ce qui contribue par le fait même à égayer la ville.

2.1.2 Les triplex de première génération

Lorsque les entrepreneurs montréalais ont commencé à maîtriser la construction des duplex, le pas à franchir pour leur ajouter un étage n'était pas très grand. Les influences écossaises se font clairement sentir dans les triplex montréalais, entre autres au niveau des escaliers extérieurs, qui sont maintenant une caractéristique typique du paysage de la métropole (Hanna et Dufaux, 2002, p.93). Avec les années, les triplex montréalais et écossais se sont différenciés : les Écossais ont graduellement opté pour des constructions plus imposantes et ont rapporté l'escalier à l'intérieur. À l'inverse, les Montréalais ont continué à privilégier l'escalier extérieur, et ont préféré conserver une densité moindre en construisant des immeubles moins élevés.

2.1.3 Les triplex en L majuscule

En raison de la division des terrains, les plex montréalais sont généralement orientés sur la profondeur et alignés les uns sur les autres. Cette forme d'installation, si elle maximise l'occupation des terrains et du territoire, apporte du même coup deux problèmes majeurs : ventilation et luminosité. Ce sont les deux murs mitoyens qui sont en cause : il est impossible d'y installer des fenêtres, de sorte que les seules ouvertures sont situées à l'avant et à l'arrière des bâtiments. C'est pour trouver une solution à ces problèmes que certains entrepreneurs débrouillards ont développé le plan en L majuscule. Trois avantages découlent de ce type de plan. Premièrement, le fait de réduire la largeur du bâtiment à partir de la moitié permet de faire entrer la lumière en faisant apparaître un troisième mur extérieur au fond du logement. Deuxièmement, il devient possible d'éclairer une pièce située au centre du logement, chose

impossible avec un plan rectangulaire classique. Troisièmement, lorsque deux triplex sont symétriquement construits côte à côte, une cour intérieure apparaît, ce qui accroît l'espace extérieur disponible.

2.1.4 Les plex luxueux

Malgré les origines ouvrières des plex, sur lesquelles nous reviendrons, plusieurs bâtiments très luxueux sont présents à quelques endroits dans la ville, notamment autour du parc Lafontaine, du carré Saint-Louis et dans la ville d'Outremont. Si l'architecture des plex luxueux est assez semblable à celle de leurs équivalents ouvriers, c'est dans l'ornementation que la distinction se manifeste. En effet, une simple analyse de la façade permet généralement de distinguer un plex luxueux d'un plex ouvrier. On y observe souvent une tourelle (ou bay-window) et elle sera parée de pierres grises, beaucoup plus difficiles à dénicher que la brique rouge, omniprésente sur les autres plex montréalais. Le luxe ultime est habituellement la présence de vitraux, uniques et réalisés à la main par des ouvriers de la région. Au final, l'habitat en plex convenait à toutes les franges de la population, des classes fortunées, moyennes ou ouvrières, la principale différence se situant au niveau de la qualité des matériaux utilisés.

2.1.5 Les plex à l'italienne

La flexibilité des plex montréalais a non seulement permis aux membres de classes supérieures de l'adapter à leurs goûts, mais certaines communautés culturelles se les sont appropriés à leur tour. C'est notamment le cas des Italiens, dont les plex se distinguent grâce aux matériaux utilisés pour leur construction. Ainsi, les arrondissements de Saint-Léonard, Anjou et LaSalle regorgent de plex comprenant un garage au sous-sol, revêtus de briques blanches, ornés de sculptures décoratives et recouverts d'un toit en argile rouge. Les plex à l'italienne sont également souvent plus spacieux que leurs homologues des quartiers centraux; ils profitent surtout de la plus grande superficie des lots sur lesquels ils sont construits.

2.2 Histoire des plex à Montréal

Maintenant que les caractéristiques de différents plex ont été présentées, à travers une typologie sommaire, il convient de revenir sur leur histoire, afin de montrer l'importance de cette forme d'habitation pour Montréal.

D'un œil extérieur et peu averti, le cadre bâti résidentiel montréalais semble particulièrement uniforme. Toutefois, lorsque l'on s'y penche plus précisément, il est possible d'observer différentes variations sur le même thème. En partant du modèle de base des plex, les différents occupants ont apporté leur touche individuelle, dans une double volonté de distinction et d'adaptation à leurs besoins. Même si certains éléments historiques restent imprécis, un tableau de l'évolution des plex à travers le temps peut être esquissé, en identifiant les précurseurs des plex et en mettant au jour les raisons ayant mené à leur grande popularité. À partir de cet historique, il deviendra possible de parler des plex non seulement comme d'une habitation typique de Montréal, mais également en tant que modèle de propriété particulièrement intéressant pour les propriétaires-occupants.

2.2.1 *Les premiers plex : la Sebastopol row*

Le milieu du 19^e siècle marque les débuts de la révolution industrielle à Montréal, et entraîne son lot de conséquences pour la petite ville qu'elle était à l'époque. En effet, les usines se développent à un rythme accéléré et offrent des centaines d'emplois, ce qui a pour effet de déclencher une vague d'immigration en provenance de la campagne canadienne-française et de la Grande-Bretagne. Cette arrivée massive de nouveaux habitants fait passer la population de Montréal de 40 000 habitants en 1840 à plus de 300 000 à la fin du siècle, et à 1 000 000 en 1930 (Hanna, in Boivin et Comeau, 1992, p.90).

Cette immigration changera radicalement le visage de la ville : le profil de la population et le cadre bâti résidentiel de la ville seront tous deux transformés. En effet, ces nouveaux arrivants disposent de revenus modestes et doivent demeurer près de leur lieu de travail ou à tout le moins des moyens de transport leur permettant d'y accéder (Marsan, 1994, p.265). Pour satisfaire les besoins de cette nouvelle population, il faudra densifier la ville. Pour ce faire, les maisons unifamiliales seront graduellement délaissées au profit des immeubles à logements.

Les précurseurs des plex tels que nous les connaissons aujourd'hui auraient été érigés afin de loger les ouvriers œuvrant à la construction du chemin de fer du Grand Tronc, plus particulièrement du tronçon passant dans Pointe-Saint-Charles et du pont Victoria. Le géographe David B. Hanna attribue donc à la *Sebastopol Row*, sur la rue du même nom dans le quartier Pointe-Saint-Charles, le titre de modèle des premiers plex montréalais (Hanna et Dufaux, 2002, p.61). La *Sebastopol Row* est composée d'une série de sept bâtiments identiques de deux étages chacun, à revêtement de briques. Sis directement sur le trottoir, ces premiers plex contiennent deux logements au rez-de-chaussée et deux autres à l'étage, accessibles par un escalier commun à l'intérieur, situé au centre de l'édifice. Le plan intérieur des logements était carré, avec une pièce à chaque coin, deux donnant sur la cour avant et les deux autres sur la cour arrière, ce qui permet une excellente luminosité dans chacune des pièces.

Ce modèle de première construction fait tache d'huile et se répand peu à peu à travers Montréal, avec les variations présentées ci-haut, de telle sorte que les plex dominent peu à peu le paysage montréalais.

2.2.2 Pourquoi les plex?

Le développement d'une ville se fait habituellement selon une stratégie résidentielle métropolitaine. Montréal n'y a pas échappé, de sorte que les plex tels qu'on les connaît ont progressivement été développés. Une telle stratégie résidentielle compte quatre paramètres : le mode de propriété, les conditions de location, le retour sur l'investissement et la typologie physique. Ces quatre éléments se combinent pour créer le visage d'une ville. (Hanna et Dufaux, 2002, p.64-65). La vague d'industrialisation que Montréal a connue a attiré en grande partie des campagnards, habitués à être propriétaires. Ils ont donc cherché à reproduire le modèle auquel ils étaient habitués, en construisant des bâtiments modestes, qui correspondaient aux capitaux dont ils disposaient. En ajoutant un logement à celui-ci, ils pouvaient faire bénéficier à d'autres d'un logement à un prix intéressant, ce qui assurait en même temps aux propriétaires un retour sur leur investissement modeste, mais sécuritaire. Le faible coût des terrains et le type de construction choisi, dont il sera question plus loin, ont permis aux nouveaux propriétaires de se loger convenablement à un coût très compétitif par

rapport à la propriété d'une maison unifamiliale. Les plex se sont imposés comme solution de compromis idéale : ils offraient des logements suffisamment grands pour abriter une famille entière, sans contraindre cette dernière à partager un plus grand logement avec une autre famille en cohabitation stricte. Pour les familles locataires, les plex permettaient une grande flexibilité, car elles étaient libres de déménager lorsque leurs besoins changeaient : lors de l'arrivée d'un nouvel enfant ou lors de la perte d'un emploi par exemple.

2.2.3 Les traditions française et anglaise s'unissent...

À partir du milieu du XIX^e siècle, Montréal accueille une nouvelle immigration en provenance de la campagne canadienne-française, de la Grande-Bretagne et de l'Écosse. Attirés par le développement industriel de la ville, ces nouveaux habitants cherchent à se loger le plus efficacement possible : un loyer modeste puisque leurs revenus sont peu élevés, et près de leur lieu de travail, car les heures de travail sont longues et les transports peu développés. Comme plusieurs de ces nouveaux Montréalais construisent eux-mêmes leur logement, leurs traditions se trouvent graduellement importées au sein de la ville.

Ainsi, selon David B. Hanna (in Boivin et Comeau, 1992, p.90), c'est de la campagne que sont parvenus la construction pièce sur pièce et les balcons-perrons. De l'Écosse arrive la tradition d'architecture classique et de logements superposés, principalement les quadruplex. La paternité des fameux escaliers extérieurs montréalais est disputée et peut être en quelque sorte partagée entre les Canadiens-français, pour qui il s'agissait surtout d'une façon d'accéder au balcon, et les Écossais, qui utilisaient déjà l'escalier extérieur pour se rendre au logement situé à l'étage. La filiation avec ces derniers est donc plus apparente. La fusion des façons de faire de ces deux souches d'immigration montréalaise a donné lieu aux plex tels qu'on les connaît aujourd'hui.

2.2.4 Pour mener à l'habitation type de Montréal

Jean-Claude Marsan qualifie les plex d'« habitation type de Montréal [...], celle qui semble être la moins originale justement parce qu'elle est la plus répandue, celle qui couvre de grandes superficies dans les agglomérations et qui leur confèrent leur identité propre » (1994, p.265). L'apparence des plex varie selon les quartiers, principalement en raison du niveau socio-économique de ces derniers. C'est toutefois dans les quartiers populaires, Rosemont,

Saint-Édouard, le Plateau-Mont-Royal ou Verdun qu'ils sont les plus nombreux et où ils se démarquent par leur importance quantitative.

Toujours selon Marsan, le plex le plus typique est « celui en rangée continue, à deux ou trois niveaux de logements superposés, à façades le plus souvent en briques, munies invariablement, à l'avant comme à l'arrière, de balcons, de galeries et d'escaliers extérieurs » (Marsan, 1994, p.265). Le visage des rues résidentielles de Montréal est caractérisé par cette habitation typique, qui a longtemps constitué la majeure partie de la construction résidentielle en ville. En effet, Hanna mentionne que :

[L]e cycle de construction de 1867 à 1880 réservera 60 % de sa production aux maisons à logements superposés, principalement des duplex. Le poids de chaque cycle restera du côté des plex jusqu'aux années 50, époque où les subventions fédérales au logement individuel pavillonnaire favorisent une tendance au modèle « rêve américain » (1992, p.91).

Si l'architecture des plex a varié dans les dernières décennies, notamment avec l'ajout des garages et de touches italiennes telles que les tuiles et le marbre (Hanna, 1992, p. 92), la majeure partie des logements en location aujourd'hui le sont dans des immeubles de ce type. La tendance plus récente sera la conversion de plusieurs de ces appartements en copropriétés, où l'on réutilise l'habitation traditionnelle de Montréal pour actualiser le mode de propriété.

2.2.5 Plex et propriétaire-occupant

Lorsque les Canadiens-français ont déménagé de la campagne à Montréal, ils ont non seulement entraîné une partie de leur réseau familial, mais ils ont également apporté les façons de faire de ces derniers et, par le fait même, la possibilité de recourir à leur aide pour se construire des maisons. C'est de cette façon que, dès l'origine, la solidarité familiale des réseaux de parenté des Canadiens-français a contribué à façonner l'image de Montréal telle qu'on la connaît (Dufaux et Olson, 2009, p.49).

De plus, une grande partie de ces plex a été construite en fonction d'un modèle de « propriétaire-occupant », c'est-à-dire où le propriétaire et sa famille occupent le rez-de-chaussée, généralement plus grand et plus luxueux, pour laisser le ou les autres logements à la location (Germain et Rose, 2000, p.174). Toutefois, par manque de capitaux ou d'intérêt, plusieurs propriétaires potentiels de plex ne le sont finalement pas devenus, ce qui a contribué

à faire de Montréal une ville de locataires. Encore aujourd'hui, cette situation prévaut, car Montréal est la seule région du Québec à compter davantage de locataires que de propriétaires, avec un taux de propriété de seulement 35,8 %, contre 58,0 % dans le reste du Québec (Québec, 2005, p.10).

Dans l'ensemble des plex par contre, et surtout dans ceux comprenant le moins de logements, la formule du propriétaire-occupant reste populaire. En effet, moins le plex compte de logements, plus la probabilité que le propriétaire occupe l'un de ceux-ci augmente : 78 % des duplex sont occupés par leur propriétaire, 67 % des triplex et 40 % des multiplex à quatre ou cinq logements.²

De cette façon, on dénote un mode d'habiter particulièrement intéressant pour les familles québécoises qui peuvent profiter de logements confortables et d'un complément de revenus provenant des locations. De surcroît, les plex offrent des solutions de logement flexibles tout au long de la vie.

2.3 La cohabitation intergénérationnelle en plex comme stratégie résidentielle

2.3.1 L'histoire des habitants et de leur logement

Comme je l'ai mentionné au premier chapitre, l'histoire des habitants est intimement liée à celle de leur logement. En effet, les personnes rencontrées dans le cadre d'enquêtes biographiques utilisent souvent la succession de leurs logements et des caractéristiques de ceux-ci pour guider la trame narrative de leur récit. De plus, habitants et logement s'influencent constamment, de sorte que l'on peut aller jusqu'à prendre des décisions en fonction du logement qu'on habite, ou encore profiter des possibilités offertes par ce dernier.

2.3.2 Les plex : un usage flexible à long terme

La propriété d'un immeuble de type plex montréalais peut s'avérer une solution particulièrement intéressante à long terme pour quiconque accorde de l'importance à l'idée de la flexibilité de l'occupation du logement. En effet, la propriété d'un tel immeuble permet

² Données non publiées, issues d'une correspondance entre les coordonnées postales du propriétaire principal et l'adresse civique de l'unité d'évaluation foncière. Rôles d'évaluation foncière 2007, mis à jour mars 2009. Compilées par la Direction de l'habitation de la Ville de Montréal, division de la planification et de l'expertise.

d'expérimenter plusieurs modalités d'occupation tout au long de la vie : profiter de l'apport financier de locataires en leur louant le logement supplémentaire, accueillir temporairement des neveux ou nièces aux études, loger ses enfants en transition entre le domicile parental et la vie complètement autonome, héberger ses parents vieillissants pour leur offrir une solution de rechange à la résidence pour personnes âgées, les exemples sont nombreux.

2.3.3 Bâti montréalais et développement des solidarités familiales

Un point commun des différentes façons d'utiliser les logements de son plex est qu'elles offrent toutes la possibilité d'activer différents types de solidarités, au sein de la famille ou non. Rappelons-le, proximité résidentielle et solidarités familiales vont de pair. Or, les plex permettent une extrême proximité résidentielle, sans obliger les membres de la famille à partager un logement en cohabitation stricte. Ainsi, la question de l'indépendance, qui se pose de façon particulièrement aigüe lorsqu'il est question de proximité résidentielle, se trouve quelque peu atténuée par la possibilité de se retrancher complètement dans ses quartiers, sans avoir à côtoyer les autres membres de sa famille si on le ne désire pas.

La flexibilité permise par les plex est aussi évidente si l'on se place du point de vue du logement plutôt que de celui de la famille qui l'occupe. En effet, un même immeuble voit passer plusieurs générations d'habitants, et les modes d'habiter varient forcément selon les occupants. De cette façon, certaines familles ont pu simplement louer le logement supplémentaire et d'autres, héberger leurs parents ou leurs enfants.

Paradoxalement, mais cela est intéressant en soi, il est difficile de retracer le parcours de la vie des résidents d'un plex si l'on ne regarde que le bâtiment en tant que tel. En effet, celui-ci n'a souvent subi que très peu de modifications physiques afin d'accueillir différentes modalités d'occupation. C'est un autre avantage des plex : il est possible de s'en procurer un, de profiter de ses bénéfices intergénérationnels, et de le revendre dans la forme sous laquelle il a été acheté.

Cet aspect des plex est résolument intéressant, surtout si on le compare au modèle de la maison bigénérationnelle, construite expressément pour permettre la cohabitation de deux familles, et dont la construction se répand, particulièrement dans les banlieues de Montréal et de Québec. Si ces maisons partagent les avantages des plex, les difficultés risquent de survenir

lorsque la cohabitation intergénérationnelle se termine. En effet, la cohabitation intergénérationnelle est habituellement temporaire : les enfants adultes finissent éventuellement par quitter définitivement la maison, et les parents âgés par décéder. Ainsi, lorsque le deuxième logement d'une maison bigénérationnelle est vide, il est difficile d'en profiter, parce qu'il n'est pas complètement séparé, trop petit pour être loué, ou encore sa mise en location peut être carrément interdite par les règlements municipaux. Au moment où les propriétaires décident de se départir de la maison, ils ne peuvent le faire qu'en vendant en même temps le concept de la cohabitation intergénérationnelle. Ce n'est pas le cas avec les plex, qui peuvent être revendus sous leur forme d'origine, avec les différentes façons de l'habiter, incluant la location du logement supplémentaire, si l'idée de la cohabitation intergénérationnelle n'est pas à propos pour les nouveaux propriétaires.

Chapitre 3 : Questions de recherche, problématique et méthodologie

Ce chapitre synthétise les grands axes de la démarche qui a guidé la réalisation de ce mémoire. Dans un premier temps seront présentés les objectifs et questions de recherche. Dans un deuxième temps, et en lien avec les principaux constats des chapitres précédents, j'organiserai ma réflexion autour de la notion d'indépendance comme enjeu central de la cohabitation intergénérationnelle en plex. Une troisième section sera consacrée à la méthodologie, la collecte de données, leur traitement et leur analyse.

3.1 Objectifs et questions de recherche

Deux objectifs principaux sont poursuivis ici :

1. Retracer le processus qui amène les familles à opter pour la cohabitation intergénérationnelle en immeuble de type plex.
2. Mettre au jour le fonctionnement de la cohabitation intergénérationnelle, particulièrement au quotidien.

Pour atteindre ces objectifs, une question générale guidera la présentation des résultats :

Comment se déroule l'histoire d'une cohabitation intergénérationnelle en plex?

Cette question sera décomposée en trois questions spécifiques, qui permettront d'affiner l'analyse des données :

1. Quelles sont les motivations des familles qui optent pour une cohabitation intergénérationnelle?
2. À quel point les réalités quotidiennes des membres de la famille se voient-elles imbriquées?
3. Quels enjeux sont soulevés par la cohabitation intergénérationnelle en plex, notamment du point de vue du maintien ou non de l'indépendance de chacun des membres?

3.2 Enjeux et problématique

À la lumière de la revue des écrits présentée ci-haut, il appert que les solidarités familiales comportent certains défis et enjeux non négligeables, notamment en raison des rapports de force et de l'ambivalence qui peuvent se développer au sein des familles qui font appel à de telles solidarités. Cette section sera donc l'occasion d'aborder cette réalité complexe à propos de laquelle je tenterai de me positionner, sans toutefois prétendre régler la réflexion une fois pour toutes. C'est ainsi que dans un premier temps, il sera question des rapports de force et de l'ambivalence inhérents aux solidarités familiales. Ensuite, nous constaterons que, si les enjeux sont semblables, ils ne s'expriment pas dans les mêmes termes selon les auteurs. Un tour d'horizon des façons de nommer les enjeux spécifiques de la cohabitation intergénérationnelle nous permettra d'établir les différentes options possibles. Finalement, ce sera le moment de sélectionner un terme, l'indépendance, et de justifier son utilisation tout au long de ce mémoire, en le contrastant avec d'autres notions, notamment l'intimité et l'autonomie.

3.2.1 *Solidarité : rapports de force et ambivalence*

Les solidarités familiales, contrairement à l'idée qu'on s'en fait le plus souvent, ne sont pas toujours roses. En effet, le soutien apporté à quelqu'un possède un double visage positif et négatif, et peut impliquer une certaine ambivalence, qui apparaît bien inhérente aux solidarités familiales.

Selon Dandurand et Ouellette (1991, p.77), le soutien revêt un côté positif et un côté négatif. Si l'aide offerte permet assurément à l'aidé de consolider ou d'améliorer sa position, elle peut également, et en même temps, s'avérer négative, car le don génère dans le même temps une dette et vient renforcer l'interdépendance des partenaires. Une possibilité d'ingérence peut alors se développer dans la relation entre l'aidant et l'aidé, surtout si les partenaires sont inégaux ou proviennent de sphères sociales différentes. Ultimement, une telle relation peut mener à du contrôle et de la surveillance de l'aidant sur l'aidé.

C'est dans le discours des enquêtés des classes moyennes que cette réflexion sur les avantages et inconvénients du soutien est la plus explicite. En effet, les membres des classes populaires de Saint-Henri fréquentent assidûment leur famille, à la fois pour s'échanger des

services et pour socialiser. À l’opposé, les membres des foyers aisés d’Outremont fréquentent moins assidûment leur famille, et la plupart du temps en dehors d’échanges de services. Le cas des foyers de classe moyenne de Rosemont se situe à mi-chemin entre les deux situations précédentes. L’importance accordée au réseau de parenté est très faible dans le discours des enquêtés de Rosemont, qui s’identifient avant tout à leur famille nucléaire, ainsi que dans certains cas à leurs réseaux amicaux et professionnels (Dandurand et Ouellette, 1991, p.241-42). Toutefois, le réseau familial élargi prend souvent une importance plus grande que veulent bien le laisser entendre les enquêtés. En effet, ces derniers réalisent qu’ils ne peuvent pas se passer complètement de leur famille étendue, en raison des services dont ils peuvent potentiellement profiter. Les familles de la classe moyenne de Rosemont font donc preuve d’une certaine ambivalence par rapport à leur réseau familial étendu, prises entre une posture réaliste et la volonté par ailleurs de maximiser l’autonomie de leur foyer nucléaire.

La différence de classe sociale peut également se faire sentir dans une même famille, autour de l’aide apportée à une personne dépendante. Benoît Trépied (2003, p.68-97) évoque à ce sujet un stage de terrain ethnographique au cours duquel il a rencontré une famille, dans un contexte de prise en charge de la mère dépendante. La division des tâches au sein de cette famille est particulièrement évidente, et s’opère selon le statut social et géographique de chacun des membres. En effet, si la majeure partie de la famille habite en région française, l’une des filles réside à Paris et est celle qui possède le statut social le plus élevé. Ainsi, grâce notamment à ses contacts, elle s’occupe de l’aspect médical de la prise en charge de sa mère, ainsi que de la coordination générale de l’aide. Son père, quant à lui, s’occupe de la gestion quotidienne des employés qui l’aident à prendre soin de sa conjointe, tandis que la sœur restante se contente d’appels téléphoniques occasionnels. En filigrane de cette répartition des tâches, on constate que la sœur la plus dotée en capitaux profite par extension d’un pouvoir accru sur les autres membres de sa famille. Ce pouvoir lui est octroyé non seulement en raison du domaine plus spécialisé de l’aide qu’elle fournit, mais également par un accord tacite avec ses apparentés, qui lui délèguent ce pouvoir en s’adressant à elle et en l’encourageant dans ce rôle.

En bref, si les solidarités familiales sont l’affaire de toutes les classes sociales, il est assez clair qu’elles s’expriment de façon différenciée selon le niveau de vie et le milieu social.

Suite à de telles réflexions, et en raison de l'attitude mitigée de certaines familles par rapport aux solidarités, Luescher et Pillemer (1998) proposent de remplacer le terme de solidarités familiales, dont ils jugent la connotation trop positive, par celui d'ambivalence intergénérationnelle. Ils stipulent que, dans nos sociétés modernes, les relations entre les parents et leurs enfants adultes sont teintées d'ambivalence et que, par conséquent, les relations entre ces derniers sont autant d'efforts pour gérer et négocier ces ambivalences fondamentales. Forts de ce constat, les auteurs proposent donc de se pencher sur l'ambivalence intergénérationnelle, divisée en deux dimensions : l'ambivalence sociologique, observable du point de vue des structures macro, et l'ambivalence psychologique, observable du point de vue de l'individu. Ainsi, des contradictions seraient manifestes dans les deux cas et s'observeraient à travers les statuts, les rôles et les normes pour le niveau sociologique, et à travers les émotions et les motivations en ce qui a trait au niveau individuel. En proposant d'inverser le regard que l'on porte aux relations familiales pour se concentrer sur les ambivalences plutôt que les solidarités, les auteurs cherchent à compenser le fait que le terme « solidarités familiales » laisse sous-entendre que tout va bien chez les familles.

Quelques années plus tard, Bengston, Giarrusso, Mabry et Silverstein (2002) réagissent à la proposition de remplacer le concept de solidarités familiales par celui d'ambivalence intergénérationnelle en suggérant de le cerner comme un complément plutôt qu'en tant que remplaçant direct. Pour ces derniers, il est important de conserver une place pour le conflit au sein de la recherche sur les familles, afin de ne pas donner une image excessivement positive des relations intergénérationnelles. Une fois cette idée établie, le concept d'ambivalence émerge en quelque sorte au confluent des solidarités et du conflit, particulièrement lorsque l'on se concentre sur les aspects microsociaux des relations familiales. Le fait d'inclure l'ambivalence dans une réflexion sur la solidarité permet de dépasser le cadre micro pour inclure une perspective plus largement sociale aux observations effectuées. Au final, il devient donc possible de s'intéresser aux stratégies qu'utilisent les familles pour créer du lien, négocier leurs différences et rester ensemble.

3.2.2 Différentes façons de nommer les enjeux des solidarités familiales

Forts de ces considérations sur l'ambivalence des solidarités familiales, les auteurs qui s'intéressent à la grande proximité résidentielle, voire à la cohabitation tout court, ont chacun leur façon d'en nommer les enjeux. Les trois concepts les plus couramment utilisés sont ceux d'intimité, d'autonomie et d'indépendance. Malgré des différences de vocabulaire, l'enjeu est assez similaire dans tous les cas, nous permettant d'identifier plusieurs similarités entre ces trois concepts.

Un premier groupe d'auteurs mobilise la notion d'intimité. Deux d'entre eux sont Leopold Rosenmayr et Eva Köckeis (1963), qui ont forgé le concept d'« intimité à distance », réutilisé par de nombreux autres auteurs par la suite. À partir d'une étude réalisée chez des personnes âgées, ils en sont venus à la conclusion que l'une des plus grandes joies de ces dernières est de voir leurs enfants. Toutefois, du même souffle et de façon quelque peu paradoxale, ces personnes âgées mentionnent qu'elles tiennent à conserver une certaine distance avec ces derniers. Ainsi, les personnes âgées ne souhaitent pas partager un logement avec leurs enfants, mais ont envie d'habiter près d'eux, afin de maximiser les occasions de contacts. Une grande importance est donc accordée aux relations familiales, tout en s'assurant de conserver une certaine distance avec ses enfants.

Claudine Attias-Donfut et Sylvie Renaut (1994) parlent de familles qui demeurent dans des logements contigus, ce qui représente « une autre façon de vivre ensemble dans des espaces privés différenciés qui préservent l'intimité tout en permettant la proximité ». Ce modèle d'« intimité à proximité » prendrait le pas sur l'intimité partagée, en gardant l'esprit de l'intimité à distance. En d'autres termes, il s'agit d'une solution mitoyenne, entre la cohabitation stricte et l'éloignement géographique, qui permet aux cohabitants de profiter des avantages de la proximité, sans avoir à renoncer à leur intimité. Ce mode d'habiter ressemble beaucoup à la cohabitation intergénérationnelle en plex, car il est question de partager deux logements indépendants, tout en profitant de la proximité résidentielle pour se côtoyer et s'échanger des services.

Manon Boulianne utilise également le concept d'intimité dans son étude sur la cohabitation intergénérationnelle en logements contigus (2004b), mentionnée ci-haut. Même si

elle ne fait pas explicitement référence à Rosenmayr et Köckeis, l'esprit demeure le même. D'une part, la préservation de l'intimité est une condition essentielle au succès de la cohabitation en logement supplémentaire. En effet, elle devient un enjeu central pour les ménages impliqués et est la principale source d'hésitation de ceux qui ont mis plus de temps à prendre leur décision (Boulianne, 2004b, p.67). Les ascendants ont essentiellement peur de déranger, de trop en faire ou de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Pour les descendants, particulièrement pour les gendres et les belles-filles, la question est d'autant plus délicate que la relation avec les beaux-parents est teintée d'un respect distant, de sorte qu'une bonne entente entre les beaux-enfants et les parents est une condition essentielle à la réussite du projet. D'autre part, l'intimité est le principal inconvénient mentionné par les enquêtés, surtout en ce qui a trait aux rôles parentaux ou à certains aspects de la vie quotidienne. Le manque d'intimité se manifeste particulièrement en lien avec les espaces, intérieurs et extérieurs. À l'extérieur, le problème se fait surtout sentir au niveau du partage de la cour, tandis qu'à l'intérieur, il s'agit principalement d'une question d'insonorisation, où il faut faire attention au volume du téléviseur par exemple. Outre la mention de ces deux acceptions de l'intimité, Boulianne ne définit pas précisément le concept et laisse émerger, de façon implicite, une définition empirique, à partir du discours des enquêtés.

Un autre groupe d'auteurs insiste plutôt sur la notion d'autonomie. En effet, lorsque des enfants adultes cohabitent longuement avec leurs parents vieillissants, certains ajustements sont nécessaires pour assurer l'harmonie de la maisonnée. Cécile Van de Velde constate une dissociation graduelle entre la dépendance matérielle et l'autonomie individuelle. Dans un tel cas de cohabitation prolongée, les jeunes profitent d'une assez grande autonomie individuelle, au sens où ils sont libres de leurs déplacements et de leurs fréquentations. Toutefois, le fait qu'ils habitent sous le toit parental entraîne un certain contrôle de la part des parents, qui se traduit en termes de dépendance matérielle. Cette dépendance matérielle peut cependant être neutralisée par le versement d'un loyer. Quoi qu'il en soit, Van de Velde utilise les termes (in)dépendance et autonomie de façon distincte, en associant la dépendance au matériel et l'autonomie à la sphère individuelle de la vie des jeunes adultes.

Stéphanie Emery, quant à elle, se penche sur le cas de colocataires qui viennent de quitter le domicile parental. Pour ces derniers, il n'y a théoriquement plus de dépendance

matérielle, les colocataires ayant par définition quitté le domicile parental. Ces derniers arrivent donc dans le nouvel appartement avec des revendications élevées en termes d'indépendance et d'autonomie, et insistent lourdement sur ces aspects. Toutefois, lorsqu'on va au-delà du discours des colocataires, il s'avère qu'une certaine interdépendance s'installe progressivement, au sens où les colocataires comptent de plus en plus l'un sur l'autre, particulièrement du point de vue interpersonnel. Lorsqu'ils sont invités à réagir sur le sujet, les colocataires continuent de revendiquer une grande autonomie individuelle, montrant ainsi qu'ils ne réalisent pas forcément que leur colocataire est plus significatif qu'il n'y paraît. Dans le cas de la colocation, les questions d'indépendance et d'autonomie se posent différemment : l'indépendance financière est assurée par le partage des frais liés à la maisonnée, tandis que l'autonomie est revendiquée, mais n'empêche pas le développement d'une certaine interdépendance relationnelle entre les colocataires.

Ainsi, les trois notions d'intimité, d'autonomie et d'indépendance sont couramment utilisées dans la littérature, parfois comme synonymes. Si elles rendent toutes compte des enjeux des solidarités familiales, certaines s'appliquent davantage à la réalité de la cohabitation intergénérationnelle que d'autres.

Avant de développer le concept d'indépendance qui sera utilisé lors de la présentation des résultats, il sera intéressant de contraster la notion avec l'autonomie, avec l'intimité et avec la dépendance, afin de bien faire ressortir les éléments qui pourront enrichir une définition opératoire de l'indépendance.

3.2.3 Intimité et indépendance

Comme la question de l'intimité est liée de près à l'idée de proximité résidentielle, et encore davantage à celle de cohabitation intergénérationnelle, certains auteurs, à l'instar de Manon Boulianne, l'identifient comme l'enjeu principal d'une telle cohabitation. La notion d'intimité implique *de facto* une frontière à ne pas dépasser, un territoire réservé à soi, qu'il faut protéger. Ce territoire de l'intime est difficile à délimiter, car il varie d'un individu à l'autre (Bawin-Legros et Dandurand, 2003, p.3). Néanmoins, ce territoire peut être vu, avec Christina Ferreira, citée par Bawin-Legros et Dandurand, comme un espace où l'individu subit des contraintes liées à la vie en commun, posant ainsi un dilemme : comment reconnaître une

part d'individualité à chacun, sans compromettre pour autant la capacité de dire « nous ». Cette idée est particulièrement prégnante au sein de la cohabitation, car « l'un des attraits forts du domicile réside dans la possibilité de se retrancher, de s'éloigner des scènes impliquant la publicité des gestes » (Ferreira, 2003, p.155). Autrement dit, le domicile peut être considéré comme l'ultime endroit où il est possible d'être tout à fait soi, sans égard aux exigences ou aux prestations particulières qui découlent de la mise en scène nécessaire lors d'une apparition en public. Ainsi, il importe de « négocier » avec ses cohabitants afin de développer un espace, temporel ou physique, où les masques peuvent être mis de côté, temporairement à tout le moins, pour conserver de l'intimité au sein de la cohabitation.

La question de l'intimité ne se pose pas seulement à l'intérieur de chacun des logements, mais aussi dans le cadre plus large du plex. En effet, le fait d'habiter à une telle proximité les uns des autres peut entraîner certaines indiscretions que ce soit par exemple en raison d'une isolation déficiente, ou de la curiosité de certains par rapport aux sorties des autres. Par extension, la question de l'intimité est forcément inhérente à la cohabitation intergénérationnelle en plex. Toutefois, à mon avis, elle peut être amalgamée au concept d'indépendance, au sens où respecter l'intimité de quelqu'un, c'est également respecter son indépendance. Ainsi, laisser l'autre vaquer à ses occupations comme il l'entend, sans jugement ou commentaire, est une façon de démontrer que l'on respecte son intimité et donc son indépendance. Aux fins de l'analyse, l'intimité sera considérée comme une facette de l'indépendance, plutôt qu'en tant que concept à proprement parler.

3.2.4 Autonomie et indépendance

Les différents cas de cohabitation présentés au premier chapitre sont des formes plus ou moins développées de solidarité, que ce soit au sein d'une famille ou à l'extérieur de celle-ci. Or, lorsque l'on parle de solidarité, les questions d'autonomie et d'indépendance surgissent inévitablement, particulièrement en situation d'extrême proximité résidentielle, car, du fait qu'ils sont quotidiens, les enjeux peuvent s'avérer plus grands. Différents auteurs (Fournier, 2011, De Singly, 2000) se sont penchés sur la question de la définition de l'autonomie et de l'(in)dépendance, mais aucun consensus clair n'a émergé de leurs réflexions. Comme l'utilisation des deux termes n'est souvent pas différenciée, autant dans le discours public que

dans le discours savant (De Singly, 2000, p.12), chaque auteur construit son usage propre des deux notions et en choisit une, amalgame les deux ou opte pour une troisième idée.

Pour François de Singly (2000), l'autonomie et l'indépendance renvoient directement à l'individualisation et en seraient les deux penchants. L'autonomie, concept défendu par Kant, est « la capacité d'un individu de se donner lui-même sa propre loi » (2000, p.13). Cette idée correspond bien à celle avancée par Cécile Van de Velde, qui l'associe à l'autonomie individuelle, où le jeune adulte est libre de prendre les décisions sur sa vie personnelle. Toujours selon de Singly, « l'indépendance repose sur la conception monadologique de Leibniz : la monade (ici l'individu) fonctionne sur le mode de l'autosuffisance, elle dispose de ressources propres qui la rendent indépendante des autres monades » (2000, p.12-13). Encore une fois, un parallèle peut être fait avec l'idée de Van de Velde selon laquelle l'indépendance est essentiellement financière, au sens où les jeunes adultes ne sont pas entièrement indépendants tant qu'ils logent sous le toit de leurs parents.

Cette distinction entre les concepts d'autonomie et d'indépendance, bien que claire, se révèle toutefois simpliste et résiste difficilement à l'ajout d'autres variables, ou à son application à d'autres groupes de personnes, comme les personnes âgées. En effet, à propos des personnes âgées, on utilise couramment, tant dans le monde scientifique que dans la société en général, le concept d'autonomie, qui englobe les idées d'indépendance économique et relationnelle. Un exemple d'utilisation de la notion d'autonomie chez les personnes âgées est le mémoire d'Aude Fournier (2011), où elle retrace la genèse du concept et le nuance suffisamment pour en faire l'idée-clé de sa recherche. Au final, elle définit l'autonomie comme ayant essentiellement une dimension fonctionnelle, qui renvoie à la capacité d'accomplir des activités de la vie quotidienne (2011, p.38).

Dans leur recherche sur les jeunes familles, Dandurand et Ouellette utilisent elles aussi le concept d'autonomie, qu'elles définissent comme étant « la capacité d'un agent de juger ce qu'il doit faire, de s'organiser pour atteindre les buts qu'il se donne, d'assumer les conséquences de ses choix » (1991, p.4). Pour les jeunes parents, l'autonomie suppose d'une part leur capacité à s'occuper de leurs enfants, et d'autre part le maintien ou l'amélioration de leur position sociale. On constate donc qu'il n'y a pas de distinction claire entre différents types d'autonomie, on opte plutôt pour une définition qui en inclut tous les aspects.

Afin de rendre les concepts d'autonomie et d'indépendance opératoires dans une recherche sur la cohabitation intergénérationnelle, il faut être en mesure de décrire plusieurs cas de figure se situant entre l'absence complète et la présence totale d'autonomie et d'indépendance. Pour ce faire, il est utile de les imaginer comme des continuums possédant deux extrémités. Si le contraire de l'indépendance est assez évident, dépendance, il est plus difficile de trouver l'opposé d'autonomie. En effet, on est rapidement renvoyé à l'idée de dépendance, de telle sorte que la distinction entre les deux concepts n'est pas claire.

Ainsi, et sans prétendre trancher la question une fois pour toutes, le terme d'indépendance sera préféré à celui d'autonomie, et ce, pour trois raisons. Premièrement, il s'applique tout aussi bien aux jeunes adultes qu'aux personnes âgées, groupes qui se situeront tous deux au cœur de ce mémoire. Deuxièmement, l'image du continuum indépendance – dépendance est plus facile à imaginer parce que les termes correspondent à la même idée et à son contraire. Troisièmement, l'utilisation d'indépendance, plutôt que dépendance, sera maximisée, car le terme est nettement plus utilisé dans le discours des répondants et traduit chez ces derniers un a priori positif qu'il importe de respecter.

Quant à la question de l'intimité, idée privilégiée par un autre groupe d'auteurs, je considère qu'elle recouvre le concept d'indépendance. En effet, n'étant pas assez vaste pour couvrir tous les enjeux de la cohabitation intergénérationnelle en plex, elle ne saurait s'avérer suffisamment opératoire pour être utilisée seule.

Avant de mettre à l'épreuve cette définition de l'indépendance lors de la présentation des résultats, il convient d'étoffer l'idée en mobilisant certaines théories classiques.

3.2.5 Solidarité et dépendance

Pour Émile Durkheim, la solidarité est au fondement de l'intégration sociale, à la fois des individus à la société et de la société en tant que telle. Il distingue deux types de solidarité, celle des sociétés traditionnelles et celle des sociétés modernes. Les sociétés traditionnelles reposent sur une solidarité mécanique, qui fonctionne essentiellement par similitude (Paugam, 2007, p.4). En effet, les individus qui forment les sociétés traditionnelles partagent des fonctions, des sentiments, des valeurs et des croyances assez similaires, de sorte que l'individualité de chacun n'est pas clairement affirmée. De cette similarité découle une

conscience collective forte qui recouvre la plus grande partie des consciences individuelles (Paugam, 2007, p.7-8). La solidarité organique, quant à elle, est le fait des sociétés modernes. Elle se caractérise par la division des tâches entre les individus, laquelle entraîne une interdépendance des fonctions, et donc, une position sociale précise pour chacun (Paugam, 2007, p.8). Cette division du travail renforce la complémentarité entre les individus et les oblige à coopérer pour arriver à faire fonctionner la société. En contrepartie, cette interdépendance fait en sorte que les actions de l'individu ont une finalité en dehors d'eux-mêmes, faisant ainsi diminuer la conscience collective.

La théorie de Durkheim établit donc un lien assez explicite entre solidarité et dépendance. Albert Memmi abonde dans le même sens que Durkheim lorsqu'il écrit que « la dépendance est en somme l'une des bases du lien social » (1979, p.164), sous-entendant que nous dépendons tous les uns des autres, à divers degrés, ce qui entraîne une réciprocité permanente de la majorité des membres d'un groupe : « la solidarité, qui assure la cohésion des groupes, du plus restreint au plus large, est ainsi une dépendance réciproque » (1979, p.165).

La réciprocité est l'une des caractéristiques essentielles des solidarités familiales. Accepter l'offre de quelqu'un, c'est accepter une relative dépendance, car il y aura certainement une demande de réciprocité, mais c'est aussi faire preuve d'une confiance en soi et en ses semblables. La thèse de Memmi stipule qu'il est impossible de ne pas dépendre d'autrui, il en fait même une « vérité de la condition humaine » (1979, p.161).

Un individu impliqué dans une relation d'aide ne souhaite pas être défini comme une personne dépendante. En effet, les idées individualistes modernes nous amènent à chasser le plus possible les idées voulant que nous soyons intrinsèquement liés aux autres afin de préserver notre autonomie ou notre indépendance. Ainsi, « [p]our remplir parfaitement son rôle, la solidarité familiale doit laisser au donataire et au donateur un sentiment de liberté » (Martin, 2002, p.68). Pour décrire une telle relation, il sera donc plutôt question de devoir ou d'obligation, en évitant au maximum l'idée de dépendance.

3.2.6 L'indépendance : une notion inclusive

L'enjeu principal de la problématique de recherche est l'indépendance, qui peut être à la fois observée par le chercheur et revendiquée par le répondant. En effet, certaines manifestations de l'indépendance peuvent être observées dans les comportements des individus, à l'insu de ces derniers. À l'inverse, l'indépendance peut être revendiquée par ces mêmes individus, que ce soit au sein de leurs interactions avec les autres membres de leur famille ou dans le discours qu'ils tiennent lors de l'entrevue.

Tout au long de la présentation des résultats, nous verrons que l'indépendance revient régulièrement dans le discours des répondants, et que le continuum indépendance-dépendance est particulièrement fertile afin de préciser les enjeux qui sous-tendent la cohabitation intergénérationnelle en plex. En conclusion, il sera possible d'envisager l'indépendance sous trois jours distincts, mais complémentaires : l'indépendance *spatiale*, l'indépendance *relationnelle* et l'indépendance *financière*.

3.3 Méthodologie

3.3.1 La recherche Biographies et solidarités familiales

Mon projet de recherche s'inscrit dans la continuité d'une étude antérieure, menée par Marianne Kempeneers, en compagnie de plusieurs chercheurs et assistants de recherche. L'enquête, intitulée *Biographies et solidarités familiales*, avait pour but de mettre au jour les transformations des solidarités privées et publiques à travers trois générations de Québécois et de cerner les impacts de ces transformations sur les conditions du soutien aux individus fragilisés, qu'ils soient chômeurs, étudiants ou en perte d'autonomie. Les recherches ont été concentrées sur les membres de la génération-sandwich et donc âgés de 50 à 70 ans au moment de l'enquête. Ces derniers se situent au confluent des solidarités et sont ainsi sollicités de toutes parts : par leurs enfants qui retardent leur départ du domicile familial et par leurs parents vieillissants.

L'enquête a été divisée en deux volets successifs : l'un quantitatif et l'autre qualitatif. Les répondants du volet quantitatif constituent un échantillon représentatif de cette fraction de la population montréalaise née au Québec, les 50-70 ans en 2004. La collecte de données a été

réalisée à l'aide d'un questionnaire biographique, conçu autour des événements marquants de la vie : naissances, décès, changements d'emploi, etc. (Kempeneers *et al.*, 2007, p.78). Ce volet quantitatif a permis de constituer une riche banque de données sur plusieurs aspects de la famille, dont les modalités résidentielles de ses membres. Ces données prennent la forme de grilles de résidence, où sont consignés tous les endroits où ont habité et cohabité les enquêtés.

Pour le volet qualitatif de l'enquête, une trentaine de répondants ont été sélectionnés et approchés pour une entrevue d'environ 90 minutes spécifiquement autour des questions de la santé des personnes âgées et des réseaux de solidarités privées et publiques entourant celles-ci. C'est donc dans une optique complémentaire que ces entrevues ont été réalisées, afin d'interpréter plus finement les données déjà recueillies en allant davantage en profondeur sur des questions spécifiques.

La recherche *Biographies et solidarités familiales* privilégie une approche de type parcours de vie, au sens où les répondants ont eu en quelque sorte à retracer leur vie, en se concentrant sur les éléments susceptibles d'éveiller les solidarités familiales. De cette façon, l'histoire racontée par les répondants est ponctuée de plusieurs moments où la vie familiale est plus intense : naissances, décès, perte d'emploi, maladie, etc. Les entrevues réalisées après le questionnaire se situent dans le prolongement de cette optique, plus particulièrement autour de la santé des personnes âgées, afin de cerner les réseaux d'entraide susceptibles d'entourer ces derniers. C'est dans une même optique de continuité que j'ai mené une série d'une dizaine d'entrevues autour d'une modalité résidentielle bien particulière, apparue de façon fortuite lors de la collecte de données initiale : la cohabitation intergénérationnelle en plex. La continuité avec la recherche précédente se veut essentiellement thématique, car les répondants sélectionnés ne font pas partie du corpus initial, comme nous le verrons plus loin.

3.3.2 *L'entretien comme méthode de collecte des données*

C'est donc à partir de dix entretiens semi-dirigés que j'ai exploré l'univers de la cohabitation intergénérationnelle, du double point de vue des motivations derrière le choix d'un tel mode d'habiter et de la vie au quotidien, dans un contexte plus large de proximité résidentielle comme stratégie de solidarité familiale. La méthode de l'entretien s'est imposée, et ce, pour deux raisons. D'une part, la cohabitation intergénérationnelle en plex n'est pas un

mode d'habiter suffisamment répandu pour justifier une étude statistique. D'autre part, l'approche par entretiens ouvre à une compréhension plus fine du sujet et permet de cerner deux niveaux de connaissance chez les informateurs : les représentations et les pratiques (Kaufmann, 2011, p.71). L'entretien permet d'accéder à ces deux niveaux de connaissance chez les informateurs, qui deviennent des « spécialistes imbattables » de leur « microdomaine », grâce à leurs « habitudes particulières d'observation très pointue de quelques détails » (Kaufmann, 2011, p.71). C'est de cette façon que les répondants à mon enquête deviennent les informateurs privilégiés sur le sujet qui m'intéresse : la cohabitation intergénérationnelle en plex à Montréal.

Jean-Claude Kaufmann développe quelques guides afin de réaliser une recherche de maîtrise, dont le but est d'atteindre une certaine validité des résultats, sans que le processus de collecte des données soit trop laborieux. Si cette validité des résultats est ultimement testée lors de leur présentation publique (Kaufmann, 2011, p.31), le chercheur n'a pas besoin d'attendre ce stade pour vérifier la validité de ses données. En effet, un instrument fort efficace est disponible pour ce faire : la saturation des modèles. Tout au long de la collecte de données, le chercheur érige des modèles, qui sont progressivement testés, jusqu'à ce qu'une certaine saturation apparaisse, où l'on ne découvre rien de neuf, les nouvelles entrevues ne faisant que confirmer les autres (Kaufmann, 2011, p.96). Lors du recrutement des participants à l'enquête, je m'attendais à parvenir à cette saturation après la réalisation d'une dizaine d'entrevues, en gardant une certaine flexibilité quant à la quantité finale, de façon à couvrir un maximum de situations. Comme cette saturation s'est effectivement progressivement développée au cours des dernières entrevues, dix entrevues ont permis d'accumuler suffisamment de données.

3.3.3 Recrutement des participants et déroulement des entretiens

L'intention première était d'assurer une entière continuité entre l'enquête *Biographies et solidarité familiale* et ce mémoire de maîtrise en retournant voir les répondants ayant mentionné la cohabitation intergénérationnelle en plex durant leur entrevue. Toutefois, comme près d'une dizaine d'années se sont écoulées entre la portion quantitative de l'enquête, sa portion qualitative et mes recherches de terrain, le contact avec les répondants originaux a été

assez ardu. En effet, certains d'entre eux étaient impossibles à retrouver, d'autres étaient trop malades, trop occupés ou ne se souvenaient tout simplement plus de nous avoir parlé il y a plusieurs années. Finalement, un seul des dix répondants originaux a accepté de me rencontrer.

Ayant anticipé cette possibilité, je ne fus pas pris au dépourvu trop longtemps, car une stratégie de recrutement parallèle avait déjà été mise en place. J'ai profité de cette réflexion supplémentaire pour ajuster, par rapport à la première mouture de *Biographies et solidarités familiales*, l'âge recherché afin de conserver un maximum de chances de parler avec des gens de la « génération-sandwich ». Ainsi, puisque les premiers répondants étaient nés entre 1934 et 1954, ceux recrutés pour cette étude devaient être nés entre 1942 et 1962.

Le recrutement des participants s'est fait en trois temps. Premièrement, quelques contacts avaient déjà été établis avec des gens qui connaissaient des répondants potentiels. J'ai donc relancé mes contacts pour obtenir les coordonnées de ces répondants potentiels afin d'organiser une rencontre. Deuxièmement, j'ai utilisé les réseaux sociaux, *Facebook* et *Twitter* notamment. Cette stratégie s'est révélée assez efficace et m'a permis d'entrer en contact avec quelques répondants supplémentaires. Finalement, la méthode boule de neige, très connue, où l'on demande aux participants de nous recommander d'autres personnes de leur entourage, a une fois de plus démontré sa grande efficacité et m'a permis de compléter mon corpus d'entrevues.

La prise de contact avec les éventuels répondants s'est réalisée soit par courriel, soit par téléphone, selon le moyen de communication offert par l'entremetteur. Les entrevues se sont déroulées à la convenance des répondants, qui ont choisi le jour et l'heure en fonction de leurs disponibilités. J'ai fortement suggéré que l'entrevue ait lieu chez le répondant, pour me permettre de visiter le plex et me donner une idée de l'organisation des lieux. Ils ont tous accepté, sauf une personne qui a préféré se rendre dans un restaurant.

3.3.4 *Le corpus*

Mon corpus est donc composé d'une dizaine d'entrevues, réalisées avec des hommes et des femmes susceptibles de faire partie de la « génération-sandwich », âgés de 52 à 66 ans, avec une moyenne de 61,0 ans. Ces informateurs ont été la porte d'entrée pour appréhender les interactions au sein de leur maisonnée, comprenant deux à quatre générations. Ces familles

font toutes partie de la « classe moyenne » et habitent Montréal, dans les arrondissements Rosemont–La Petite-Patrie, Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension, Ahuntsic-Cartierville, Montréal-Nord et Plateau-Mont-Royal. Tous les répondants détiennent un emploi ou sont retraités. Finalement, leurs expériences de cohabitation intergénérationnelle s’étendent de quelques mois pour les uns à plus de vingt ans pour les autres.

3.3.5 Provenance géographique

Du point de vue géographique, le seul critère de sélection était l’île de Montréal. Une certaine concentration de la répartition géographique des répondants était prévisible, et ce, pour deux raisons. Premièrement, les plex ne sont pas également répartis dans la ville : on les retrouve surtout dans les quartiers centraux. Deuxièmement, la méthode boule de neige, se basant sur les relations d’amitié ou de connaissance des répondants, favorise quelque peu la concentration résidentielle, car on fréquente plus facilement ses voisins. En conséquence, la situation géographique des répondants n’est pas particulièrement variée et se concentre dans l’est de la ville. De ce fait, quatre familles habitent dans l’arrondissement de Rosemont-La Petite-Patrie, deux dans Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension, deux dans Ahuntsic-Cartierville, un dans Montréal-Nord et un dans le Plateau-Mont-Royal. Les arrondissements de Hochelaga-Maisonneuve et de Côte-des-Neiges–Notre-Dame-de-Grâce sont les deux grands absents de la présente étude. En effet, malgré leur importante concentration de plex, je n’ai rencontré aucune famille y habitant. Néanmoins, l’impact sur les résultats me semble négligeable, car la composition socio-culturelle des deux quartiers absents n’est pas particulièrement différente de celle des quartiers représentés, de telle sorte que la cohabitation intergénérationnelle ne devrait pas être sensiblement différente.

3.3.6 Situation de cohabitation

Les situations de cohabitation varient d’une famille à l’autre, selon les occupants du plex. Une répondante a cohabité avec son parent âgé exclusivement, cinq autres ont cohabité avec un ou plusieurs enfants et deux ont cohabité en même temps avec leurs parents et leurs enfants. Deux cas sortent du lot : il s’agit de situations où la cohabitation a eu lieu entre deux sœurs plutôt qu’entre deux générations à proprement parler. Dans l’un des cas, comme chacune des sœurs a un enfant, il demeure possible de parler d’intergénérationnel. Toutefois,

dans l'autre cas, aucun enfant n'est présent, ce qui exclut la dimension intergénérationnelle. Il sera tout de même question de ces deux familles dans l'analyse des entrevues, car elles s'avèrent intéressantes du point de vue des solidarités familiales, au sens où la proximité résidentielle entraîne une certaine collaboration entre les sœurs.

3.3.7 Milieu social

La cohabitation intergénérationnelle en plex sous-tend habituellement la possession du bâtiment, une stratégie qui n'est pas accessible à tous. Bien sûr, il est également possible pour deux familles de louer des logements contigus, mais, pour ce faire, un certain degré de chance est essentiel dans un marché immobilier comme celui de Montréal, car les propriétaires ont très peu de recours pour forcer un locataire à quitter leur logement. C'est ainsi qu'à une exception près, la famille Bédard, tous sont propriétaires de leur plex. Il n'est pas surprenant de constater que tous ces propriétaires fassent partie de la « classe moyenne », concept galvaudé s'il en est un, mais qui correspond bien à leur situation. En effet, sans être riches, ils ont la possibilité d'acquérir une propriété et souvent de rénover cette dernière, lorsque nécessaire. Comme nous l'avons vu précédemment, les membres de la classe moyenne sont le plus à même de réfléchir à la question de l'indépendance, car ils ne sont souvent pas tout à fait en mesure de se passer des aides familiales, mais aspirent au plus grand degré d'indépendance possible, à l'instar des membres des classes supérieures. D'ailleurs, cette ambivalence transparaîtra très bien dans le discours des répondants lors de présentation des résultats.

3.3.8 Présentation sommaire des familles

En annexe 3 se trouve une présentation de chaque famille rencontrée, constituée d'un tableau présentant les personnes impliquées et d'une représentation graphique de la position de chacun dans le plex. Cette information est conçue pour faciliter et épauler la lecture des résultats et, en ce sens, se situe à la toute fin du document afin de pouvoir s'y référer aisément en cas de besoin.

3.4 Traitement des données

3.4.1 Pourquoi une approche chronologique?

La grille d'entretien, reproduite en annexe 1, repose sur une progression chronologique. Deux avantages découlent de cette façon de procéder. D'une part, la chronologie maximise le souvenir des répondants, réduisant les oublis au maximum. D'autre part, l'entrevue chronologique permet de faire ressortir l'idée de projet, même chez les répondants chez qui elle n'était pas a priori particulièrement explicite. Cela dit, comme une certaine idée préconçue aurait pu être introduite en mentionnant trop explicitement l'idée de projet, j'ai fait attention pour ne pas insister sur cette question durant l'entrevue.

Cette approche chronologique ne facilite pas seulement le déroulement des entrevues, mais également l'analyse et la présentation des données. En effet, l'idée d'un projet ressortira particulièrement et comprendra plusieurs étapes : le début du projet, son déroulement au quotidien et la fin de ce dernier. Les résultats pourront donc être vus en quelque sorte comme une marche à suivre pour des familles qui seraient éventuellement tentées par la cohabitation intergénérationnelle en plex. Les enjeux inhérents à chacune des étapes de la cohabitation seront également présentés, car, tel que nous l'avons vu précédemment, les solidarités comportent un certain nombre d'écueils, qui se manifestent surtout par l'ambivalence.

3.4.2 La construction des données

La retranscription des entrevues a été la première étape de la construction des données, car elle permet de se faire une première idée de leur contenu. Dans un deuxième temps, il s'est agi d'effectuer une lecture commentée des entrevues, où une première catégorisation a été faite, en plus de quelques commentaires lorsque c'était pertinent.

La démarche qui a guidé la construction et l'analyse des données est la recherche des analogies formelles de situations, que Paillé et Muchielli décrivent ainsi :

[il] s'agit d'un travail intellectuel de généralisation s'effectuant à partir de plusieurs descriptions phénoménologiques de situations et essayant de repérer des éléments situationnels, décrits du point de vue des acteurs, formant des agencements semblables et synthétisables en une seule « forme situationnelle » permettant d'atteindre un sens global vécu par les acteurs en situation. Ce travail se rapproche tout à fait de l'idée de

construction d'un modèle idéal-typique. Il nécessite d'abord une sélection de variables pertinentes puis un arrangement significatif de ces variables (Paillé et Mucchielli, 2003, p.66-67).

L'analyse des entrevues s'est donc faite en quelque sorte en continu, tout en gardant en tête leurs points de contact et de rupture, afin de parvenir à retracer une histoire de cohabitation intergénérationnelle, à partir d'une dizaine de situations qui présentent des similitudes et des différences.

3.4.3 L'analyse des données

Afin de parvenir à un tel modèle de présentation des données, une analyse thématique a été effectuée.

[Celle-ci] a deux fonctions principales : une fonction de repérage et une fonction de documentation. La première fonction concerne le travail de saisie de l'ensemble des thèmes d'un corpus. La tâche est de relever tous les thèmes pertinents, en lien avec les objectifs de la recherche, à l'intérieur du matériau à l'étude. La deuxième fonction va plus loin et concerne la capacité de documenter l'importance de certains thèmes au sein de l'ensemble thématique, donc de relever des récurrences, des regroupements, etc. Cette fonction n'intervient évidemment que dans le cas où plusieurs témoignages ou documents d'un même type sont soumis à l'analyse. Dans ce cas, donc, il ne s'agit plus seulement de repérer des thèmes, mais également de vérifier s'ils se répètent d'un matériau à l'autre (Paillé et Mucchielli, 2003, p.124).

Plus avant, l'analyse thématique peut se faire de deux façons : la thématization en continu et la thématization séquencée. J'ai opté pour la thématization en continu,

[qui] consiste en une démarche ininterrompue d'attribution de thèmes et simultanément, de construction de l'arbre thématique. Ainsi les thèmes sont identifiés et notés au fur et à mesure de la lecture du texte, puis regroupés et fusionnés au besoin, et finalement hiérarchisés sous la forme de thèmes centraux regroupant des thèmes associés [...]. Ce qui caractérise la démarche de thématization continue, c'est que cet arbre est construit progressivement, tout au long de la recherche, et n'est véritablement parachevé qu'à la toute fin de l'analyse du corpus (Paillé et Mucchielli, 2003, p.138).

Ainsi, la thématization continue est une démarche inductive, durant laquelle l'analyse se fait en continu, tout au long de la rédaction des résultats. C'est ici que la grille d'entrevue

chronologique prend toute son utilité. En effet, les données sont en quelque sorte déjà formatées dans l'ordre dans lequel elles seront analysées et présentées. Bien entendu, il est impossible de faire l'économie d'une certaine réorganisation des propos des répondants, afin de bien faire ressortir les similarités entre les discours, pour retracer une histoire de cohabitation intergénérationnelle qui se veut idéal-typique.

Finalement, une attention particulière a été portée aux non-dits révélateurs et aux contradictions internes, qui truffent souvent le discours des répondants. Ces non-dits sont une façon pour les répondants de donner une forme différente à la vérité, sans délibérément mentir. En effet, l'homme ordinaire « déforme moins qu'il donne forme à sa manière, pour produire du sens, et même de la vérité, sa vérité » (Kaufmann, 2011, p.62). C'est en cherchant les non-dits et les réinterprétations des histoires que l'on parvient à identifier le sens réel des paroles des répondants, afin de retracer le plus fidèlement possible leur expérience.

DEUXIÈME PARTIE

Résultats de recherche

Chapitre 4 : Penser, concrétiser et préparer sa cohabitation intergénérationnelle

Un projet de cohabitation intergénérationnelle débute par quelques balbutiements, une idée timide, qui peu à peu se concrétise, souvent grâce à quelques réunions familiales. Une fois les balises du projet plus ou moins fixées, c'est le moment de passer à la recherche du lieu de vie, en commençant par choisir la ville, le quartier, le plex. Le projet prend officiellement forme, se matérialise lors du déménagement. Avant d'en arriver à cette étape, quelques hésitations et réticences peuvent se faire sentir. De plus, dans certains cas, une étape supplémentaire vient s'insérer entre le choix du plex et le déménagement en tant que tel : l'adaptation des logements, bien souvent à travers des rénovations. Ces phases préparatoires sont l'objet de ce chapitre.

4.1 Élaborer le projet

4.1.1 L'élément déclencheur

Dans un processus de prise de décision, un élément déclencheur fait souvent office d'étincelle en vue d'une stratégie résidentielle que l'on voudra à l'avantage de chacun. S'il n'est pas toujours possible d'identifier cet élément déclencheur avec précision, bien des histoires débutent par une première idée où l'on tâte le terrain pour sonder l'intérêt de chacun. Cet élément déclencheur peut prendre différentes formes; il est facilement identifiable lorsqu'un événement familial, ou une crise, forcent à réfléchir à des stratégies. Dans d'autres cas, c'est tout simplement un membre de la famille qui énonce l'idée, déclenchant les discussions menant éventuellement à un projet. Finalement, il s'agit parfois d'une continuité dans l'histoire familiale, rendant la cohabitation intergénérationnelle « évidente ».

Les événements de la vie familiale, difficiles comme réjouissants, sont des moments autour desquels se développent les solidarités familiales. Il n'est donc pas surprenant de

constater que cinq cohabitations intergénérationnelles en plex ont débuté autour de l'un de ces événements : un cas après le divorce de la sœur, un cas après la séparation du fils, un cas après une maladie de la mère et deux autres cas après l'arrivée, effective ou prochaine, de petits-enfants. La sœur de Martine Bédard, après sa séparation, a choisi de déménager dans le même immeuble que Martine et sa famille :

Elle était venue me visiter, trouvait le lieu extraordinaire, un croissant avec un parc en face, puis elle s'est jointe à moi. Elle habitait à Terrebonne, trafic, pont et compagnie, donc se rapprocher de son lieu de travail, mais aussi de quelqu'un qui pouvait l'aider. (Martine Bédard, entrevue 101)

Les familles Fournier et Bélanger en sont toutes deux venues à privilégier la cohabitation intergénérationnelle pour pallier un manque criant d'espace. Au fur et à mesure que les enfants de Jocelyne Fournier entraient dans l'adolescence, ils prenaient de plus en plus d'espace dans la maison, à un point tel que son mari et elle n'en pouvaient plus de voir leur salon constamment envahi par le « fan-club » de leur fille. Yves Bélanger, quant à lui, a ressenti les effets du manque d'espace à la suite de l'emménagement de sa nouvelle conjointe et de son fils, car il manquait de chambres dans son logement du rez-de-chaussée. Jocelyne et Yves ont appliqué la même solution pour régler leur manque d'espace : le déménagement des enfants à l'étage. C'est ainsi que le fils de Jocelyne est monté, rapidement rejoint par sa sœur, qui voulait davantage d'indépendance, et que les fils respectifs d'Yves et de sa conjointe ont été amenés à partager l'appartement au-dessus de leurs parents.

Ces deux situations sont le résultat d'événements familiaux assez facilement identifiables, ce qui n'est pas nécessairement le cas pour toutes les familles, où les réflexions résidentielles se font plus en continu. L'exemple de Colette Martel est particulièrement intéressant à cet égard. En effet, sa réflexion autour du logement a débuté lorsqu'elle a graduellement réalisé que leur maison du Mile-End devenait trop grande, deux enfants sur trois ayant quitté le domicile parental, et le troisième étant sur le point de le faire. Un moment bien précis a été l'occasion pour Colette de mettre le doigt sur la stratégie qui l'intéressait pour remplacer sa grande maison dans le Mile-End :

Je me rappelle comment c'est venu [...] dans la famille habituellement c'est moi qui a les projets, je les réalise pas nécessairement, c'est mon chum qui les fait (rires). Un jour de l'an, on marchait sur le Mont-Royal et je dis il me

semble que ce serait bien si on achetait une maison et que François et Julie aient un appartement (Colette Martel, entrevue 106).

C'est donc dans le cadre d'une réflexion résidentielle plus large que la cohabitation intergénérationnelle a été mentionnée comme l'une des options. À partir de ce moment, les discussions menant à la concrétisation du projet ont été enclenchées.

Finalement, pour certaines familles, la proximité résidentielle est une stratégie de longue date et la cohabitation intergénérationnelle va en quelque sorte de soi, au sens où la question ne se pose plus vraiment. C'est le cas de la famille Moreau, où Clémence et son mari Robert partagent un triplex, avec Guylaine, la mère de Clémence, leur fils Alexandre et ses deux jeunes filles. Avant l'achat du triplex, en 1993, Clémence, son conjoint et leurs quatre enfants habitaient dans une coopérative d'habitation. Guylaine demeurait aussi dans cet immeuble depuis la mort de son mari, plus de 15 ans auparavant. Lorsque Clémence et Robert ont vendu leur chalet et profité de l'argent pour acquérir une propriété en ville, la question de disposer d'un logement pour Guylaine ne se posait même pas, « c'était un pré-requis quand on magasinait les maisons d'avoir un logement libre en haut pour ma mère » (Clémence Moreau, entrevue 103). Parallèlement, quand Guylaine a eu vent du futur achat, elle a verbalisé son désir de demeurer près de sa fille, car elle ne se sentait pas en sécurité chez elle. Pour Clémence et Robert, « c'était comme naturel, ça faisait 20 ans qu'elle était toujours proche. Quand elle l'a dit, nous autres on l'avait déjà pensé. Même si elle l'a verbalisé, pour nous c'était normal » (Clémence Moreau, entrevue 103). Ainsi donc, pour la famille Moreau, la cohabitation intergénérationnelle en plex a été une façon de prolonger, voire de renforcer la proximité résidentielle qui existait déjà entre Guylaine et la famille de Clémence, de telle sorte que c'est sous le signe de l'évidence que le déménagement s'est fait. Cette stratégie est tellement instituée chez les Moreau qu'elle a acquis un statut « naturel », « normal », où l'on n'a pas l'impression de sacrifier beaucoup d'indépendance pour que tout fonctionne. Tout « naturellement », la même stratégie de cohabitation intergénérationnelle a été appliquée lorsqu'Alexandre s'est séparé : un logement a été libéré afin qu'il vienne s'y installer avec ses deux filles.

4.1.2 Les motivations derrière le projet

L'élaboration d'un projet de cohabitation intergénérationnelle n'aurait pas beaucoup de sens si les futurs corésidents n'y voyaient aucun avantage. Un tel projet découle de certaines motivations, qui ne sont toutefois pas faciles à identifier pour les répondants. En effet, il est relativement rare que des motivations précises soient mises de l'avant, à une exception près : l'accès à la propriété. Les autres motivations demeurent plutôt de l'ordre de l'implicite et sont mentionnées au détour d'une phrase.

Dans un marché immobilier en pleine effervescence, où les logements sont chers, il est difficile pour les jeunes en début de carrière d'accéder à la propriété. C'est ici que les solidarités familiales peuvent paraître utiles, les parents étant en mesure de donner un coup de main à leurs enfants à travers la cohabitation intergénérationnelle. C'est la stratégie adoptée par les familles Girouard et Martel.

Benoît Girouard, qui demeure avec sa conjointe entre leurs deux enfants adultes dans un triplex, fait preuve de la plus grande réflexivité lorsqu'il raconte leur projet de cohabitation intergénérationnelle. En effet, il est très clair pour lui que :

Le point de départ, c'était de donner accès à la propriété aux enfants, à Montréal. Avoir un accès à la propriété, sinon je pense pas qu'ils auraient pu, à court terme en tout cas, avoir accès à la propriété, parce que c'est pas achetable avec les salaires qu'ils font. Ils auraient peut-être pu accéder à la propriété dans 10 ans, mais ça va être quoi? Le projet dès le départ qu'on l'a envisagé, c'était vraiment un accès à la propriété. On s'est aperçus en cours de route qu'on était dans un projet multigénérationnel, c'était pas le moteur. Le moteur c'était vraiment l'accès à la propriété, leur laisser quelque chose (Benoît Girouard, entrevue 104).

Colette Martel constate les mêmes difficultés du marché immobilier montréalais pour les jeunes parents. La stratégie adoptée par les deux familles pour compenser ce problème est semblable : les parents possèdent l'immeuble durant quelques années, jusqu'à ce que leurs enfants soient prêts à acheter leur part et devenir officiellement copropriétaires. Entre-temps, le loyer versé est consacré à réduire leur future hypothèque.

Il y a 30 ans, le marché immobilier montréalais n'était pas au niveau où il est aujourd'hui, mais les taux hypothécaires étaient nettement plus élevés, rendant souvent

nécessaires les stratégies d'accession à la propriété. C'est ce qu'ont fait Mario et Germaine Tremblay en achetant un duplex avec le couple formé de leur frère et de leur sœur respectifs. Toutefois, dans ce cas-ci, la motivation est double : Mario et Germaine aident leur propre accession à la propriété, tout en mettant de l'avant les sentiments qu'ils ressentaient pour leurs futurs copropriétaires, qui n'auraient pas pu accéder à la propriété autrement :

R : C'est ma sœur qui a proposé d'acheter... Nous on voulait s'acheter, moi mon but c'était de m'acheter une maison unifamiliale. Je voulais ma petite maison, ma petite famille, mes affaires, toute. Quand ma sœur a proposé cette idée, disons que c'est les sentiments qui sont venus me chercher. C'était pour les aider financièrement et ça donnait un coup de pouce à tout le monde, l'idée était pas mauvaise. Si c'était à refaire, je le referais pas.

Q : Vous dites que c'est les sentiments qui sont embarqués, est-ce que vous sentiez qu'elle avait plus besoin d'aide que vous?

R : Oui, oui. En même temps nous autres au niveau financier on est un petit plus peureux, on est du monde... comment je dirais ça, on est préventifs, on est pas du monde qui s'endette. En achetant à deux, ça faisait l'affaire de tout le monde. On avait peur d'acheter tout seul, parce qu'à ce moment-là, le loyer c'était un gros montant. On se disait à deux ça fait moitié-moitié, ça fait le bonheur de tout le monde (Germaine, conjointe de Mario Tremblay, entrevue 107).

Dans cet extrait, Germaine mentionne qu'elle ne répéterait pas l'expérience de la cohabitation, ce qui peut sembler une contradiction avec les avantages qu'elle met de l'avant. En fait, les avantages ont été en vigueur tout au long de la cohabitation, mais cette dernière s'est terminée à cause d'un conflit entre Germaine et sa sœur, conflit qui n'est toujours pas réglé aujourd'hui. Lorsqu'elle pense à sa cohabitation passée, Germaine ne s' imagine pas vivre à nouveau avec sa sœur en haut. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point très intéressant dans le dernier chapitre, consacré aux bilans.

La cohabitation intergénérationnelle n'est donc pas sans conséquence : il faut sacrifier une part d'indépendance pour que le projet fonctionne. Ainsi, les enfants Girouard et Martel devront demeurer locataires de leurs parents durant quelques années avant de pouvoir acquérir leur part, tandis que les Tremblay demeureront copropriétaires durant près d'une vingtaine d'années.

Plusieurs mentionnent d'emblée l'accession à la propriété comme étant le moteur du projet de cohabitation intergénérationnelle. Toutefois, c'est en vivant leur cohabitation au quotidien qu'ils seront amenés à identifier d'autres avantages, qui agiront éventuellement comme motivation à la poursuite de la cohabitation.

4.1.3 Les rencontres familiales autour du projet

Une fois le projet sur la table et tous les membres de la famille au courant, il s'agit de réfléchir, planifier et organiser ce projet. Certaines familles multiplieront les rencontres familiales pour en discuter, tandis que d'autres laisseront les choses évoluer et verront au fur et à mesure. Cela dit, plus le projet demande une modification du mode de vie (passage d'une maison unifamiliale à un plex par exemple), plus la nécessité de rencontres familiales semble grande. À l'inverse, dans les familles où la cohabitation intergénérationnelle résulte d'une stratégie plus vaste et à plus long terme, les besoins de rencontres sont moindres.

Les familles Bédard, Tremblay et Gauthier, ont choisi de faire confiance à la bonne entente familiale pour que la cohabitation se déroule bien. Ainsi, au-delà de la décision d'emménager côte à côte, il n'y a pas de réel processus de préparation du projet qui s'enclenche. Que ce soit parce qu'« elle se louait un appartement à côté de chez nous » (Martine Bédard, entrevue 101), qu'on ait choisi de ne rien signer parce qu'« on est de la famille » (Mario Tremblay, entrevue 107) ou « non [pas de rencontres familiales], pas plus que ça. Pas plus que dire vous venez. » (Brigitte Gauthier, entrevue 110), ces familles mettent donc la bonne entente de l'avant pour que les modalités de la cohabitation se négocient au fur et à mesure, de façon plus informelle que formelle. C'est aussi un peu dans cette optique que se situe la famille Fournier, où Jocelyne considère qu'« on est très réfractaires aux règles » et qu'« on a vu pas mal au fur et à mesure », surtout en ce qui concerne les repas partagés. Finalement, pour la famille Séguin, la raison de l'absence de rencontres familiales est encore plus simple : « on se parle pas ben ben chez nous. On peut pas dire que la communication, c'est notre fort. On essaie d'améliorer ça, mais... Il y a pas eu de conseil de famille ou quoi que ce soit » (Luce Séguin, entrevue 105). Ainsi, dans une famille qui n'a pas l'habitude de discuter, l'idée de rencontres formelles pour discuter des modalités d'une cohabitation ne s'impose pas vraiment.

Plus généralement, il est possible de voir cette absence de rencontres familiales comme une volonté de conserver un maximum d'indépendance pour toutes les personnes impliquées. En effet, organiser une rencontre familiale signifie verbaliser les attentes de chacun et éventuellement de consigner ces attentes dans une série de règles qui devront être respectées. Or, choisir de ne pas organiser de réunions, c'est nier, consciemment ou non, le fait qu'il y aura d'éventuelles entraves à l'indépendance de chacun et opter pour la gestion de celles-ci lorsqu'elles se présenteront.

Pour les familles qui ont participé à des rencontres familiales avant d'aller de l'avant avec la cohabitation intergénérationnelle, l'idée de projet est généralement plus explicitement mentionnée. Avec cette idée plus consciente d'un projet vient la réalisation du fait qu'il y aura une perte d'indépendance lorsque la cohabitation aura lieu. Néanmoins, ces familles ont affronté la situation et ont réfléchi à un certain nombre de règles afin d'assurer le succès de leur projet. Le degré de formalité des rencontres peut varier d'une famille à l'autre : alors que les Moreau parlaient du déménagement tous les soirs aux repas, les Girouard organisaient des rencontres familiales « au sommet », dédiées au projet.

Si l'argent est au cœur de ces discussions, tous les aspects techniques du projet sont à l'ordre du jour, particulièrement lorsque des rénovations sont envisagées. Ainsi, la famille Girouard a effectué « une couple de rencontres et des simulations, des simulations budgétaires » (Benoit Girouard, entrevue 104). La famille Martel a fait la même chose, en s'assurant qu'il y aurait une place pour tout le monde dans le projet : « On a discuté de... comment on voyait ça, on a discuté évidemment d'argent. [...] Pis c'est sûr, je pense que c'est important que chacun se sente impliqué dans le projet » (Colette Martel, entrevue 106). Ces rencontres familiales, surtout lorsqu'elles ont lieu régulièrement, sont l'occasion de tout mettre sur la table : budget, critères de sélection du plex, règles de vie à suivre, comportements souhaités de la part des grands-parents, etc. Si les rencontres se déroulent généralement dans la bonne humeur, les sujets abordés peuvent parfois être épineux. C'est pourquoi la famille Girouard a formalisé les rencontres lorsque les chiffres sont arrivés sur la table :

[...] on a travaillé beaucoup en réunions assez formelles, autour d'une table. Au début on prenait du vin, mais un moment donné oh on prend pas de vin, parce qu'il faut mettre des chiffres sur la table. Faut faire un

processus où on adhère, on comprend, c'est important d'avancer tout le monde ensemble (Benoit Girouard, entrevue 104).

La famille Girouard est le lieu des rencontres les plus formelles, les plus organisées. Benoit explique cela en partie par le type d'emploi qu'occupent sa fille et son conjoint, respectivement bibliothécaire et professeur de cégep, ce qui les oblige à un grand degré d'organisation. C'est ainsi que les tableaux *Excel* ont été l'outil privilégié lorsqu'est venu le temps de mettre les critères de sélection sur papier et de pondérer ces derniers. Ce haut degré de formalité est encore à l'œuvre aujourd'hui, alors que la cohabitation est concrétisée depuis un peu plus d'un an. Selon Benoit, c'est maintenant autour du processus de prise de décisions qu'il devient essentiel de réfléchir. L'utilisation de l'argent compris dans le « pot commun », est une source potentielle de conflits, étant donné non seulement des écarts de salaires, mais également des personnalités propres. Nous reviendrons sur cette question au chapitre 5.

4.1.4 Les réticences

Si les rencontres familiales autour d'un projet de cohabitation intergénérationnelle se passent généralement dans un climat optimiste, une certaine ambivalence peut se manifester dans certains cas, et ce, dès les premières mentions du projet. Une tendance semble d'ailleurs se dessiner à cet égard, où il apparaît que, dans les familles faisant preuve d'un faible degré de proximité affective, une plus longue période de réflexion est de mise que dans les familles qui se considèrent comme très proches.

Les familles Fillion et Gauthier sont emblématiques d'une période de réflexion préalable à l'acceptation de la cohabitation intergénérationnelle. En effet, les conjoints de Chantal Fillion, Réjean, et de Brigitte Gauthier, Bertrand, ont tous deux demandé une période de réflexion avant d'accepter d'accueillir un autre membre de la famille dans leur plex. Chez les Fillion, l'idée originale de profiter des logements supplémentaires du plex leur est venue dès leur emménagement, il y a une quinzaine d'années. C'est alors que Réjean a proposé à sa mère et à sa belle-mère d'éventuellement emménager chacune dans un logement. Sa mère n'a pas rejeté l'idée, mais cela ne s'est jamais concrétisé, car elle est décédée chez elle, relativement rapidement. À l'inverse, sa belle-mère Estelle rejette l'idée, ne se voyant pas habiter à Montréal, de telle sorte que l'idée a été enterrée. Plusieurs années plus tard, autour de

réflexions sur le déménagement d'Estelle, celle-ci revient sur son refus d'habiter Montréal et l'idée revient sur le tapis. Chantal et Réjean se sont alors permis un temps de réflexion avant d'accepter :

Finale­ment, on a quand même réfléchi à ça une couple de jours, on a pas répondu dans la demi-heure, parce que quand on dit ça comme ça, quand Réjean a parlé de ça il y a 17 ans, tu dis ça et tu penses que c'est une ben bonne idée. Tout à coup, t'arrives dans la réalité, t'as vu la personne vieillir, t'as vu la personne malade, ça veut dire qu'il faut être disponible, il faut être prêt à donner du temps et de l'énergie, de l'accompagnement. [...] Alors, on y a pensé un peu, moi aussi j'avais besoin d'y penser. Réjean a dit ben oui, pourquoi pas? Et de toute façon, si ça a pas de bon sens, on peut s'en reparler, on peut... c'est pas un engagement ad vitam aeternam. On va prendre ça une année à la fois, comme elle-même le disait (Chantal Fillion, entrevue 108).

La première fois que l'idée a été lancée, elle semblait excellente, voire excitante à la limite, mais c'est lorsqu'une réflexion plus sérieuse a commencé qu'ils ont réalisé l'ampleur de l'engagement, d'autant plus qu'il s'agit dans ce cas d'accueillir une personne âgée. Ainsi, Chantal et Réjean ont accepté d'héberger Estelle, tout en se gardant une porte de sortie si jamais la tâche devenait trop lourde. Un peu plus d'un an après le début de la cohabitation, tout porte à croire que la cohabitation va se poursuivre, parce que chacun y trouve son compte.

Lorsque sa fille et son gendre lui font la « grande demande », Bertrand Gauthier demande une courte période de réflexion, car il a peur que la cohabitation « ne marche pas ». Sa principale crainte est que la cohabitation les éloigne de leur fille et de leur gendre plutôt que de les rapprocher. En acceptant le projet, Brigitte et Bertrand ont résolu de ne pas se mêler de ce qui se passait en haut, de rester le plus discrets possible. C'est grâce à cette attitude que Brigitte évalue sa cohabitation comme éminemment positive. Les familles Fillion et Gauthier ont donc eu un certain processus de réflexion en commun, où tout le monde a gardé la tête froide afin de prendre la meilleure décision pour tous.

Au vu de la fréquence élevée des rencontres avec les membres de leur famille élargie, il est possible de dire que les familles Bédard et Tremblay font preuve d'une grande proximité affective. Ainsi, la famille devient en quelque sorte prioritaire et semble aller de soi. Lorsqu'une occasion de cohabitation intergénérationnelle se présente, la réflexion n'est pas particulièrement longue :

Jamais j'ai pensé dire « hey ben la, loue pas à côté de chez nous, tu rentres trop dans ma bulle ». Non. Le fait qu'on vienne d'une grosse famille tissée serrée à un an d'intervalle chaque enfant, notre bulle est petite nous autres. On a tout le temps vécu ensemble, partagé des chambres deux par deux (Martine Bédard, entrevue 101).

La réaction très positive de Martine est d'autant plus étonnante qu'elle était tout à fait consciente que ce serait elle qui fournirait la plus grande aide : « je m'attendais à ce qu'elle me demande plus de services que moi je lui en demande, et c'était correct » (Martine Bédard, entrevue 101). Au final, c'est donc le sens de la famille qui amène Martine à accepter la cohabitation. Comme nous l'avons vu lorsque nous avons abordé les motivations menant à la cohabitation intergénérationnelle, les Tremblay (Mario et Germaine) montrent bien qu'ils sont tout à fait conscients du fait que l'aide provenait davantage de leur part que de celle de leur frère et sœur mariés. Ils ont contrebalancé le sentiment d'offrir davantage d'aide en se gardant la priorité sur le choix du duplex et de leur logement.

Ainsi, chez les Bédard et chez les Tremblay, la famille étant un incontournable, leur réflexion n'a pas été très longue au moment où l'idée de la cohabitation intergénérationnelle a été mise sur la table. Si Martine Bédard a accepté sans condition, en étant tout à fait consciente du déséquilibre de l'aide, Mario et Germaine Tremblay ont quant à eux cherché une certaine compensation au moment du choix du duplex.

4.2 Concrétiser le projet

Une fois que l'envie d'habiter avec d'autres membres de la famille est déclarée et que les grandes lignes du projet sont dessinées, il est maintenant temps pour nos familles de concrétiser le projet en lui donnant quelques dimensions plus tangibles. Plusieurs étapes peuvent être identifiées : le choix de Montréal et du quartier, les critères de sélection du plex, les démarches pour évincer les locataires et le déménagement en tant que tel. Ces étapes ne sont évidemment pas toutes obligatoires, certaines démarches comme l'évincement des locataires n'étant pas toujours nécessaires.

4.2.1 Pourquoi Montréal?

La majorité des répondants ne se sont pas réellement posé la question du fait d'habiter à Montréal et ne sont donc pas vraiment en mesure d'en expliciter les raisons lorsqu'on leur

pose la question. Dans mon corpus, deux familles ont pris la décision de déménager à Montréal : les Fournier et les Girouard. Pour Jocelyne Fournier, la décision s'est prise à la fin de ses études : elle demeurait en région et voulait se rapprocher à la fois de son conjoint et d'un lieu de travail potentiel. Étant psychologue, les possibilités d'avoir une vaste clientèle étaient plus intéressantes à Montréal qu'ailleurs. Pour Benoit et Marielle Girouard, la décision de déménager en ville coïncide avec le début de leur projet de cohabitation intergénérationnelle, c'est-à-dire il y a environ deux ans. Tous deux travaillant en ville, ils ont choisi de s'y installer, car les allers-retours depuis la banlieue devenaient pénibles. Benoit utilisait d'ailleurs les appartements de ses enfants et de ses amis comme pied-à-terre montréalais durant la semaine, de telle sorte que le déménagement dans son triplex s'est plutôt avéré une façon de rendre permanente une situation qui existait déjà dans les faits.

4.2.2 Les critères de sélection du quartier

C'est au moment de discuter du choix de leur quartier de résidence que les répondants s'avèrent plus volubiles et n'hésitent pas à énoncer leurs critères de sélection. Ceux qui habitaient déjà à Montréal ont tous fait preuve d'un certain degré d'attachement à leur quartier, qu'ils n'ont parfois jamais quitté, à l'instar de Paul Tremblay, qui se considère comme un « ti-cul de Montréal-Nord » (Mario Tremblay, entrevue 107), faisant en sorte qu'il n'a jamais envisagé de quitter le quartier qui l'a vu naître lorsqu'il a magasiné son duplex. Montréalaise d'adoption, Jocelyne Fournier a rapidement apprivoisé le premier quartier dans lequel elle a résidé, en raison du métro, de la proximité du marché Jean-Talon et des logements abordables. C'est donc sans se poser la question outre mesure qu'elle et son mari ont choisi l'un des trois duplex à vendre dans la même rue.

Tout en montrant un certain attachement envers leur quartier, Clémence Moreau et Chantal Fillion priorisent toutefois la stabilité scolaire de leurs enfants, en déménageant dans le quartier où leur école est située. Clémence demeurait déjà dans le quartier Villeray, et c'est la concentration en musique à laquelle était inscrite l'une de ses filles qui l'a convaincue d'acheter un triplex tout près de leur ancienne demeure. Pour Chantal, la volonté était de se rapprocher de l'école que fréquentait sa fille aînée, qui devait prendre l'autobus pour s'y

rendre. Comme elle voulait également y inscrire sa deuxième fille, il devenait logique de privilégier le quartier Ahuntsic pour l'achat d'un plex.

Colette Martel est la seule à avoir dû se résigner à quitter un quartier pour lequel elle avait un grand attachement. En effet, sa famille et elle ont fait un maximum de recherches dans le Mile-End, avant de se rendre à l'évidence que c'était devenu trop cher pour leurs moyens. Néanmoins, Colette ne voulait pas habiter n'importe où et a donc choisi son nouveau quartier, Rosemont, en fonction d'une liste de critères assez précis : « [...] faut que je puisse marcher pour aller à l'université, je ne conduis pas. Il faut qu'il y ait des cafés, qu'il y ait une vie autour » (Colette Martel, entrevue 106). C'est ainsi que plusieurs quartiers ont été éliminés d'office, lorsqu'il n'y avait rien autour du plex visité.

Finalement, en tant que « nouveaux Montréalais », Benoit Girouard et sa famille sont partis de zéro lorsqu'est venu le temps de choisir un quartier où habiter. Ainsi, comme le projet engageait Benoit, sa conjointe, leurs deux enfants ainsi que leurs conjoints respectifs, ils ont dû parvenir à une liste de critères de sélection qui conviendraient à tout le monde. C'est à l'aide de fichiers Excel qu'ils ont élaboré cette liste, qui comprenait à la fois le quartier et le choix du plex en tant que tel. En ce qui a trait au quartier, ils ont privilégié un accès facile aux lieux de travail de chacun, de sorte que l'est de la ligne orange du métro s'est imposé. En plus de la facilité d'accès au transport en commun, le quartier qu'ils choisiraient devrait faire partie du programme de subventions aux rénovations offert par la Ville de Montréal. Le territoire s'est donc graduellement précisé pour devenir un quadrilatère formé des rues Jean-Talon au nord, Papineau à l'est, Laurier au sud et Saint-Laurent à l'ouest.

Dans un autre ordre d'idées, il est très intéressant de constater qu'à une exception près, Mario Tremblay, la présence d'autres membres de la famille dans le quartier n'a pas été mentionnée dans les critères de sélection du plex. Peut-être est-ce parce que les répondants considèrent que d'avoir au moins une partie de leur famille nucléaire dans le plex les satisfait tout à fait? N'ayant pas les données d'habitation des membres de la famille élargie, il est malheureusement impossible de spéculer davantage sur la question.

4.2.3 Les critères de sélection du plex

Dans les grandes lignes, la sélection d'un plex ressemble au choix d'une maison unifamiliale. Les critères de sélection ne diffèrent donc pas significativement : on réfléchit aux aspects financiers, à l'espace disponible, à la cour, et parfois en fonction des rénovations à faire pour adapter le logement à ses besoins.

Le budget disponible pour l'achat du plex est le critère le plus souvent mentionné et vient souvent en premier lorsque l'on aborde le choix de l'immeuble. En effet, on essaie d'acheter selon ses moyens, comme la famille Fournier, quitte à garder la possibilité d'entreprendre des travaux d'agrandissement ultérieurement en fusionnant les deux logements ou en creusant une cave par exemple. Quand plusieurs propriétaires sont engagés dans l'achat, on cherche à amalgamer les moyens financiers de chacun :

On a fait des projections financières, de loyer, à partir des revenus de chacun, en disant faudrait pas que ça dépasse à peu près 1000 ou 1100 dollars par mois de capacité de remboursement. Eux en bas [Véronique et Bastien] commencent à avoir des jobs intéressantes, c'est pas encore des très gros salaires, en haut [Clément et Gabrielle] non plus... Ma femme et moi on est en fin de carrière, on n'a pas les mêmes empêchements financiers, mais on avait ciblé un range au niveau du budget d'achat et on a commencé à faire une évaluation des travaux nécessaires. On s'est donné un range de 700 000, 750 000 piastres, incluant l'achat et les rénovations (Benoît Girouard, entrevue 104).

En ce qui a trait à l'aspect financier, les projets des familles Girouard et Martel montrent sensiblement les mêmes préoccupations. C'est l'un des premiers critères de sélection qu'ils ont abordés, entre autres à cause du fait qu'il s'agissait d'un achat collectif avec leurs enfants adultes qui, même s'ils comptaient payer un loyer le temps d'avoir les moyens de posséder leur part du bâtiment, faisaient tout de même partie intégrante de la décision. Aussi, le fait de devoir intégrer plusieurs individus au processus de décision force à expliciter davantage les critères de sélection et à mettre toutes les cartes sur table lorsqu'il est question du budget à consacrer à l'achat.

Comme nous l'avons vu précédemment, le critère financier a beaucoup influencé la décision de la famille Tremblay pour la cohabitation en plex, avec le frère de Mario et la sœur de Germaine, qui forment aussi un couple. Si ces derniers ont servi en quelque sorte

d'assurance à Mario et Germaine, ils se gardaient le choix final du plex, puisqu'ils mettaient la majeure partie de l'argent :

R : C'était entendu vu que c'est nous qui mettions le cash sur la maison... que nous autres on était pour prendre le bas et mon frère prenait le haut.

Q : Qui avait la priorité sur le choix?

R : On s'était entendus là-dessus, mon frère n'avait pas d'argent à cette époque. On donnait l'argent, on prenait le bas et eux autres prenaient le haut. C'était correct comme ça aussi.

Q : Si le duplex ici n'avait pas fait leur affaire?

R : Non moi j'aurais acheté ma maison unifamiliale. C'était ça que je voulais au départ (Mario Tremblay, entrevue 107).

Dans ce cas, il est évident que le fait de disposer de la mise de fonds pour contracter l'hypothèque sur le duplex a donné un certain pouvoir à Mario et Germaine, qui avaient ainsi accès à la fois au meilleur logement (car il y a souvent un accès direct à la cour) et le dernier mot sur la sélection du duplex.

Une fois le budget disponible décidé, il est possible de passer à la recherche en tant que telle. En premier lieu, on cherche un plex où l'espace sera suffisant pour accueillir toutes les familles. Toutefois, à la différence notable d'avec l'argent, les critères ne sont pas nécessairement précis, ou même énoncés ou discutés en famille : « on n'avait pas de critères très très précis, mais c'est quand tu visites que tes critères se précisent aussi » (Colette Martel, entrevue 106). Ainsi, outre certains éléments bien précis, comme pour Clémence Moreau, pour qui « [il] fallait qu'on soit capables d'aménager quatre chambres pour les enfants. » (Clémence Moreau, entrevue 103), le reste est élaboré au fur et à mesure des visites.

Outre le nombre de chambres, la présence d'une cour s'impose fréquemment comme critère de sélection. Pour Jocelyne Fournier, cet élément était tellement essentiel qu'elle se promenait dans les ruelles de son quartier pour visiter les plex par les cours plutôt que par les façades. Colette Martel a eu une réaction similaire lors de la visite d'un plex : « Ah non je ne veux pas vivre là, y'a pas de cour! Une cour pour les enfants, c'est un critère » (Colette Martel, entrevue 106). Pour plusieurs répondants, leur cour devient une source de fierté, de

sorte que deux entrevues ont eu lieu directement dans le jardin, et qu'une autre répondante a insisté pour me montrer le gigantesque terrain, dans des proportions montréalaises bien sûr, qui borde l'arrière de son plex. Toutes ces cours étaient d'ailleurs aménagées pour permettre à la famille d'en profiter : présence d'une table, de fleurs, de jeux pour les enfants, etc.

Comme les plex montréalais sont souvent assez anciens, surtout dans les quartiers centraux, les rénovations font parfois partie intégrante du projet de cohabitation intergénérationnelle. De cette façon, les rénovations ont fait partie de la réflexion des familles Moreau, Girouard et Martel. Si la famille Girouard a fait appel à un entrepreneur pour réaliser l'ensemble des travaux, les Moreau et les Martel ont effectué les travaux eux-mêmes, ayant la chance d'avoir des travailleurs de la construction dans la famille. C'est ainsi que Colette Martel voulait un appartement qu'ils pourraient rénover eux-mêmes, et que le sous-sol du triplex acheté par Clémence Moreau était « complètement au béton, mais [...] suffisamment haut pour aménager des pièces en bas » (Clémence Moreau, entrevue 103). Ce critère de sélection du plex est plus présent lorsque la cohabitation intergénérationnelle est envisagée comme un projet familial plutôt que comme un simple déménagement. Les rénovations deviennent alors l'une des étapes incontournables de la réalisation du projet, ce dont il sera d'ailleurs question dans la prochaine section, consacrée à la préparation des logements.

4.2.4 La reprise du logement

Au Québec, les locataires ont le droit de demeurer dans leur logement tant et aussi longtemps qu'ils le désirent et qu'ils respectent les conditions de leur bail (Québec, 2011). Ainsi, la reprise d'un logement par un propriétaire ne se fait qu'à des conditions bien précises. Deux cas de figure peuvent justifier la reprise d'un logement par un propriétaire, qui peut procéder soit à l'éviction d'un locataire, ou à la reprise d'un logement. L'éviction se fait dans le cas où le propriétaire veut changer l'affectation du logement, en le subdivisant ou en le transformant en local commercial par exemple. La reprise du logement est plus pertinente dans le cas qui nous concerne. Elle est utilisée par les propriétaires qui désirent occuper eux-mêmes le logement qu'ils reprennent, ou l'offrir à un membre de leur famille immédiate (père, mère, fils, fille ou un autre membre de la famille dont il est le soutien principal). Un certain nombre

de règles assez strictes, incluant des délais à respecter et d'éventuelles indemnités au locataire, sont à suivre pour procéder de cette façon.

Ces démarches assez restrictives sont l'une des difficultés mentionnées par les répondants lorsqu'ils parlent de la concrétisation de leur projet de cohabitation intergénérationnelle. Jocelyne Fournier et Colette Martel ont eu à aller défendre leur reprise de logement devant la Régie du logement, afin de démontrer qu'ils habiteraient bel et bien le logement repris. En effet, il s'agit de l'un des droits des locataires que de contester la reprise devant les tribunaux, s'ils doutent du bien-fondé de la démarche des propriétaires. Jocelyne et Colette n'ont toutes deux eu aucun problème à l'emporter devant le tribunal en prouvant que les logements seraient effectivement occupés par des membres de leur famille immédiate. Pour Benoit Girouard, qui avait trois locataires à évincer, les démarches se sont bien déroulées pour deux d'entre eux, le changement de propriétaire servant de prétexte pour ces deux familles qui songeaient déjà à quitter le plex de toute façon. La libération du troisième logement a demandé davantage de négociations et, sans se rendre en cour, a coûté quelques mois de loyer en dédommagement pour convaincre les locataires de déménager.

4.2.5 Le déménagement

Une fois le plex idéal trouvé, c'est le moment de concrétiser le projet et d'y emménager. Cette étape de la cohabitation ne semble pas avoir posé particulièrement problème et ressemble plutôt aux déménagements que l'on peut observer le premier juillet au Québec. En effet, c'est l'occasion de faire appel aux membres de sa famille et donc d'activer les solidarités familiales. Le déménagement d'Estelle, la mère de Chantal Fillion, dans le plex familial est un bel exemple d'une telle solidarité :

Mes sœurs et moi et Réjean [son conjoint] et un beau-frère on a fait un grand ménage dans l'appartement, on a fait des petits ajustements, comme par exemple dans la salle de bain la barre pour le bain, des petites choses pour qu'au niveau pratique, ce soit plus pratique pour elle, mieux organisé et propre, impeccable, peinturé et tout ça. [...] Dans le fond nous on a fait ça en équipe, ça s'est bien passé la transition (Chantal Fillion, entrevue 108).

Cet exemple rappelle que le déménagement, en tant que période de transition, est l'occasion de mobiliser les ressources familiales. De telles périodes de transition peuvent être associées à

des « périodes difficiles », au sens où Kempeneers et Van Pevenage (2011) l'entendent lorsqu'elles mentionnent que ces dernières sont l'occasion de formuler des demandes d'aide aux membres de sa famille.

4.3 Préparer le ou les logement(s)

Un des grands avantages des plex montréalais pour la cohabitation intergénérationnelle est leur flexibilité d'occupation et d'adaptation à long terme, au fil de l'évolution des besoins de la famille. En effet, leur format les rend adaptables aux différents besoins d'espace de la famille : un duplex peut être transformé en maison unifamiliale (à deux étages) en fusionnant les deux logements, tandis qu'un sous-sol peut être creusé sous les plex qui n'en possèdent pas. Des aménagements plus « temporaires », ou réversibles, peuvent aussi être effectués, comme l'ajout d'un escalier entre deux logements afin de permettre de passer par l'intérieur plutôt que de devoir sortir.

Dans le cas des plex montréalais, les rénovations sont un incontournable, compte tenu de l'âge de ces derniers. Comme nous l'avons vu au chapitre deux, la grande vague de construction des plex a eu lieu au tournant du siècle; leur âge tourne donc souvent autour d'une centaine d'années. Les normes et méthodes de construction ayant évidemment évolué au cours du dernier siècle, une mise aux normes s'impose souvent, même si l'immeuble a été entretenu au fil des années.

De telles rénovations peuvent être réalisées dans deux optiques. D'une part, l'adaptation de l'espace pour chaque membre de la famille, que ce soit au sein d'un seul logement ou dans les logements de chacun d'eux. D'autre part, l'amélioration de l'espace de vie, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'immeuble.

Si des arguments pragmatiques sont régulièrement avancés par les personnes rencontrées pour expliquer les rénovations réalisées, nous retrouvons également, dans le discours des répondants, une motivation incontournable : il s'agit de transformer le plex de manière à permettre à chaque famille de conserver son indépendance.

4.3.1 Adapter l'espace pour chacun

L'adaptation de l'espace pour chaque membre de la famille se fait souvent avant l'emménagement, habituellement dans le cadre de rénovations d'envergure qui permettront d'adapter le plex aux besoins des familles. Parfois, le logement où s'installera une personne âgée doit également être adapté afin de lui assurer confort et sécurité.

L'une des façons d'offrir un espace adéquat pour chacun est de s'assurer que tout le monde aura sa propre chambre. C'est ce que Clémence et Robert Moreau ont fait lors de la recherche de leur plex. En effet, ils ont gardé en tête le fait qu'ils devraient y aménager des chambres pour accueillir leurs quatre enfants. C'est le sous-sol pleine hauteur, mais non aménagé qui les a convaincus de choisir leur plex actuel, car ils allaient pouvoir y installer les fameuses chambres. Ils ont profité du fait de devoir réaliser des travaux pour étendre leurs rénovations à d'autres parties de la maison. Au sous-sol, une plus grande fenêtre a été percée et les installations pour une salle de lavage ont été ajoutées. Au rez-de-chaussée, une salle de bain et la cuisine ont été rénovées et un foyer a été installé dans le salon. À l'étage, un des deux logements a été laissé tel quel, tandis que la cuisine de l'appartement où habiterait la mère de Clémence a été refaite, entre autres pour permettre l'installation d'une laveuse et d'une sècheuse. Finalement, les entrées électriques de tous les logements ont été changées.

La prise de possession du triplex était le 1^{er} juin, et le déménagement était prévu pour un mois plus tard, de sorte que Robert, le conjoint de Clémence, a pu réaliser la majeure partie des travaux avant l'emménagement de sa famille. À ce moment, il ne restait que la cuisine à mettre au point, ce qui a été complété au mois d'août. Malgré les quelques désagréments, les rénovations ont eu lieu sous le signe de la bonne humeur, particulièrement grâce au fait que c'était Robert qui faisait office d'entrepreneur et qu'il embauchait des hommes avec qui il avait l'habitude de travailler. L'aménagement d'une chambre pour chaque enfant, sur un étage différent de surcroît, est une façon pour les Moreau d'assurer un maximum d'indépendance aux enfants, qui profitent de l'intimité que leur procure une chambre individuelle plutôt que d'avoir à partager cette dernière.

Les recherches de la famille Martel se sont concentrées sur un plex où ils seraient en mesure d'effectuer les rénovations de concert avec le fils aîné, François, entrepreneur en

construction. Colette et Hubert ont finalement jeté leur dévolu sur un 5 plex en relativement bon état, où des rénovations dans tous les logements n'étaient pas essentielles. Deux raisons expliquent la concentration des rénovations dans le logement des propriétaires. D'une part, leur fils François et sa conjointe n'avaient pas les moyens d'apporter des modifications à leur logement, étant nouvellement parents et propriétaires d'une compagnie de construction. D'autre part, Pierre-Luc, l'autre fils de Colette et Hubert, est encore étudiant et habite un logement qui occupe seulement la moitié d'un étage, l'autre moitié abritant une locataire. Comme le projet à plus long terme est de fusionner ces deux logements pour permettre à Pierre-Luc de profiter d'un logement plus spacieux, les rénovations ont été gardées au minimum lors de l'emménagement, en sachant que des projets de plus grande envergure allaient venir dans les années futures. Les rénovations du logement occupé par Colette et Hubert étaient le gros projet de l'été pour la famille, car le logement a été presque entièrement refait : il n'y a que le bain qui est d'origine. François et son associé ont été d'une précieuse aide dans ces rénovations que Colette n'hésite pas à qualifier d'« amusantes ». Le fait de profiter de l'expertise du fils a permis de bonifier le projet en ajoutant « plein d'affaires auxquelles on n'avait pas pensé ni l'un ni l'autre : les placards incrustés, les bibliothèques, le choix des matériaux... » (Colette Martel, entrevue 106).

Pour la famille Girouard, nous l'avons vu, les recherches d'un plex ont été un exercice élaboré durant lequel chacun avait droit de parole. Il n'est donc pas étonnant de retrouver cette élaboration poussée dans les rénovations réalisées, qui respectent toutes les étapes nécessaires, de l'embauche d'un architecte à la supervision du chantier par un entrepreneur spécialisé, en passant par la visite d'un ingénieur pour s'assurer que tout est conforme. L'ampleur du projet est telle que chaque logement a été rénové de fond en comble, un à la fois. Comme tout le monde devait emménager dès la prise de possession du triplex, un « jeu de déplacements » a été requis pour permettre à l'entrepreneur de réaliser les travaux, ce que Benoit qualifie d'« aspect le plus difficile, le plus compliqué » (Benoit Girouard, entrevue 104). Ce jeu de déplacements a duré un peu plus d'un an, et a forcé la cohabitation stricte, dans un immeuble en rénovations, où tout ne fonctionne pas parfaitement. La difficulté de cette cohabitation forcée est quelque peu exacerbée par la lenteur de l'entrepreneur, « qui travaille juste quand il fait beau, quand ça lui tente, quand il a ses hommes, pas pressé, habitué à travailler dans les

gros projets de rénovations sur la montagne [le Mont-Royal] » (Benoit Girouard, entrevue 104). C'est ainsi que, lorsque les rénovations du dernier logement sont complétées, tout le monde est soulagé de pouvoir enfin se retrancher dans ses quartiers pour regagner son indépendance.

Pour les familles Martel et Girouard, le fait d'assurer un logement confortable pour chacun est un gage d'indépendance à long terme. Toutefois, pour y parvenir, ils ont à faire quelques accrocs à cette indépendance, de façon plus mineure pour les Martel et plus majeure pour les Girouard. Dans le cas des Martel, le choix de retenir les services de leur fils pour les rénovations aurait pu amener de l'ingérence de ce dernier dans le projet, entraînant un certain potentiel de conflits. Heureusement, tel que mentionné précédemment, les rénovations se sont déroulées sous le signe de la bonne humeur et du respect mutuel, les parents ayant bien profité des conseils et suggestions du fils pour bonifier leur projet. Pour la famille Girouard, les accrocs à l'indépendance ont été plus considérables et, surtout, de plus longue durée. En effet, comme les rénovations ont été réalisées un logement à la fois, trois familles ont dû se partager deux logements, en alternance, durant toute la durée des travaux, c'est-à-dire plus d'un an, forçant la cohabitation stricte. Ce type de cohabitation stricte est un défi pour des familles habituées à vivre de façon totalement indépendante, car non seulement des espaces de vie sont partagés, mais tout le monde est témoin des allées et venues de chacun, ce qui peut s'avérer désagréable pour certains. Ainsi, le chemin vers l'indépendance est parfois semé d'étapes de relative dépendance.

Une autre façon d'assurer un espace adapté au mode de vie de chacun est d'aménager un logement en fonction des besoins d'une personne âgée. C'est ce que les familles Fillion et Moreau ont fait, de façon à leur permettre d'accueillir la mère de Chantal dans un cas et celle de Clémence dans l'autre.

Dans le cas de la famille Fillion, les modifications ont été réalisées avant l'emménagement d'Estelle dans son nouveau logement. Somme toute, les adaptations ont été mineures : une barre d'appui pour le bain et des espaces de rangement plus facilement accessibles représentent l'ensemble des modifications. Toutefois, il importe de noter que la cohabitation ne dure que depuis un an et qu'Estelle est encore très en forme; d'autres adaptations seront peut-être nécessaires dans le futur pour assurer son indépendance.

Dans la famille Moreau, où la cohabitation avec Guylaine dure depuis de nombreuses années, des modifications légères ont été adoptées au fil du temps. Les deux changements les plus importants ont été réalisés pour s'adapter aux problèmes de mobilité de Guylaine, handicapée du bras droit. Une deuxième rampe a été installée à l'escalier menant à son logement, pour qu'elle profite d'une rampe des deux côtés : une pour monter et l'autre pour descendre. Ensuite, le terrassement du terrain à l'avant de la maison a été refait en pensant à cette dernière, car les marches ont été éliminées au profit d'une pente douce où Guylaine peut dorénavant facilement circuler.

À la lumière de l'expérience des familles Moreau et Fillion, l'adaptation d'un plex pour des personnes âgées ne demande pas de très grands travaux, mais plutôt de légères améliorations. Ces petits changements ont toutefois des répercussions notables dans la vie des personnes âgées. Non seulement cela leur permet bien souvent d'éviter la résidence pour personnes âgées, mais leur indépendance est également assurée au quotidien, puisqu'elles peuvent continuer à assurer leurs déplacements et leurs activités quotidiennes sans aide. Ce degré plus poussé d'indépendance assure leur qualité de vie : elles profitent à la fois d'un environnement adapté à leurs besoins et de la proximité de membres de leur famille.

4.3.2 Améliorer son espace de vie

Au-delà de l'adaptation de l'espace aux besoins propres à chaque famille, on peut vouloir rénover son espace de vie simplement pour améliorer son confort général. Ce type de rénovations n'est pas nécessairement motivé par une demande accrue d'indépendance, mais plutôt par un désir d'embellir son logement ou de se simplifier la vie.

Jocelyne et Jacques Fournier ont acheté leur duplex en fonction du budget limité dont ils disposaient à l'époque, en se disant qu'ils pourraient éventuellement ajouter de l'espace en creusant un sous-sol ou en fusionnant les deux logements. C'est au fil de l'avancée en âge de leurs deux enfants que les Fournier ont progressivement commencé à « étouffer » dans leur duplex. En effet, ils manquaient « tellement d'espace que dès le mois de mars [ils ouvraient] les portes et [mangeaient] dehors. [...] [Ils avaient] un parasol assez grand que même s'il pleuvait [ils mangeaient] dehors » (Jocelyne Fournier, entrevue 102). Un agrandissement vers l'arrière, qui leur a permis d'ajouter un salon et de dégager la salle à manger, sera une

première tentative pour récupérer de l'espace « pour respirer ». Quelques autres adaptations au logement ont été effectuées, surtout en jouant avec le salon double, qui a d'abord été fermé, puis ouvert, pour finir par être fermé à nouveau, afin d'essayer différentes configurations permettant à chacun de disposer d'un peu d'espace. Ces diverses tentatives ont plus ou moins fonctionné pendant quelques années, mais la solution finale a été d'inciter les enfants à emménager dans le logement du haut. De cette façon, tout le monde développe davantage d'indépendance et la vie familiale devient plus agréable.

Mario et Germaine Tremblay, au moment où ils partageaient leur duplex avec le frère de Mario et la sœur de Germaine, n'ont pas réalisé beaucoup de rénovations, le plex leur convenant comme il était, à une exception notable. En effet, pour faciliter le quotidien de tout le monde, un escalier intérieur a été installé pour relier les deux logements, évitant de devoir passer par l'extérieur pour monter ou descendre. Cette modification, qui peut sembler anodine à première vue, est symboliquement lourde de conséquences, surtout positives, comme nous pourrons le constater dans le prochain chapitre.

Dans la famille Moreau, l'amélioration de l'espace de vie étant un travail continu, ils ont toujours des projets de rénovations. Lorsqu'on demande à Clémence si des travaux ont été effectués depuis leur emménagement dans le plex, elle répond « Ah mon Dieu oui! On n'a pas arrêté nous autres! (rires) » (Clémence Moreau, entrevue 103). Son enthousiasme est manifeste et témoigne du penchant de sa famille pour les améliorations constantes de leur espace de vie, ce qui n'est certainement pas étranger au fait que Robert ait œuvré dans le domaine de la construction et de la rénovation toute sa vie. Ainsi, presque tout le triplex y est passé : les salles de bain, la cuisine (deux fois plutôt qu'une), le terrassement à l'avant comme à l'arrière, l'installation d'une porte-patio et d'une fenêtre en saillie (bay-window), et l'ouverture de divisions.

Dans ce chapitre, nous avons vu qu'un projet de cohabitation intergénérationnelle en plex demande une certaine préparation, ce n'est pas quelque chose qui s'improvise aisément. Les familles qui ont opté pour un tel mode d'habiter sont passées à travers une série d'étapes, certaines de façon très explicite, d'autres de façon plus floue. La préparation d'un tel projet se

subdivise en trois grandes étapes : l'élaboration du projet, sa concrétisation et, si nécessaire, la préparation de l'immeuble et des logements. La première étape demeure dans l'ordre du théorique : on énonce l'idée une première fois, on tâte le terrain, on en discute informellement au départ, puis de plus en plus formellement au fil de l'avancement du projet. Par contre, ce ne sont pas toutes les familles qui parviennent à un haut de degré de formalité; il est tout à fait possible de faire confiance à la bonne entente entre les futurs corésidents pour négocier les modalités de la cohabitation au quotidien. C'est durant la deuxième étape du projet que la cohabitation se concrétise vraiment. En effet, c'est maintenant le temps de se mettre à la recherche du cadre de vie idéal, en magasinant son plex. Toute recherche commence par la sélection du quartier, pour ensuite sélectionner une série de plex correspondant aux critères que l'on s'est fixés. La dernière étape n'est pas obligatoire pour chacune des familles : il s'agit d'adapter l'immeuble aux besoins de chaque famille, notamment par le biais de rénovations.

Lors de l'élaboration d'un projet de cohabitation intergénérationnelle, l'enjeu principal s'exprime en termes d'indépendance, que chacun désire conserver au maximum. En effet, le fait de déménager très près les uns des autres, et d'impliquer des questions de copropriété dans plusieurs cas, peut être perçu comme la plus grande menace au bon déroulement du projet. Si les futurs corésidents ne mentionnent pas explicitement l'idée d'indépendance, c'est de leurs réticences et de leurs hésitations qu'il est possible de dégager des idées s'en rapprochant. Comme le projet est encore en quelque sorte théorique, la perte d'indépendance reste, elle aussi, théorique. Ce n'est qu'à l'épreuve du quotidien que les corésidents pourront constater si la menace était réelle, et à quel point. En d'autres termes, le quotidien est l'occasion de revoir constamment les modalités de la cohabitation, afin de s'assurer que tout le monde est à l'aise avec le niveau d'indépendance qu'il retire de celle-ci.

Chapitre 5 : Vivre la cohabitation au quotidien

Au-delà de la planification, de l'élaboration et de la concrétisation d'un projet, la cohabitation intergénérationnelle consiste surtout en un partage du quotidien. Lorsque toutes les étapes de planification sont terminées, le quotidien prend le dessus et une routine se développe tranquillement, à proximité des autres. Ce quotidien peut être plus ou moins imbriqué selon les familles, mais, une chose est sûre, toutes les familles montrent un certain degré d'imbrication de leur quotidien, aussi minime soit-il. Directement lié à l'extrême proximité résidentielle induite par la cohabitation intergénérationnelle en plex, ce partage du quotidien peut prendre diverses formes. Dans un premier temps, le fait de se côtoyer au quotidien peut amener les corésidents à se rendre des services : partage de repas, aide à l'entretien ménager, gardiennage des jeunes enfants ou services aux personnes âgées. Dans un deuxième temps, les familles auront à circuler et à se déplacer, à la fois à l'intérieur et vers l'extérieur du plex. L'intimité est l'enjeu central de tels déplacements : l'accès à son logement et la surveillance des allées et venues de chacun sont les principaux risques de brèches à l'intimité. Dans un troisième temps, le plex est le théâtre d'occasions quotidiennes de rencontres. La fréquence de ces dernières peut varier selon deux facteurs : la proximité affective préalable d'une part, et l'évolution des liens entre les membres de la famille d'autre part. Lorsque des petits-enfants font partie de la cohabitation, les rencontres quotidiennes tournent souvent autour de ces derniers et amènent les grands-parents à considérer comme un privilège le fait de côtoyer leurs petits-enfants au quotidien. Finalement, l'achat d'un plex en famille peut devenir un certain défi financier, car une somme considérable d'argent est habituellement en jeu. Ainsi, des considérations autour de la propriété du plex, de l'élaboration du budget et du partage des dépenses seront abordées pour terminer ce chapitre sur la vie quotidienne dans un plex où la cohabitation intergénérationnelle bat son plein.

5.1 Se rendre (ou pas) des services

5.1.1 *Les repas*

Il est tentant de s'imaginer que les partages entre les familles qui cohabitent dans un plex dépassent la simple propriété du logement. En effet, on pourrait penser que l'extrême proximité résidentielle induite par la cohabitation intergénérationnelle entraîne une certaine imbrication du quotidien des membres de la famille. Les repas peuvent être l'un des lieux où s'exprimerait ce prolongement des solidarités. Toutefois, à la lecture des entrevues, un constat s'impose : lorsqu'interrogées sur leurs pratiques autour des repas, toutes les personnes rencontrées contredisent cette intuition, revendiquant pour certaines une mise à distance nécessaire au quotidien afin de préserver leur indépendance : les repas se prennent « chacun chez soi ». Cela dit, malgré cette affirmation première, il se trouve que, dans les faits, un certain degré de partage des repas s'observe chez la plupart des familles. Ces repas peuvent être partagés sans planification préalable, ou se concentrer autour des occasions spéciales.

Benoit Girouard nous explique très bien la situation de la plupart des familles : « De base, [les repas] c'est chacun chez soi pour tout le monde » (Benoit Girouard, entrevue 104). Deux principales raisons sont mises de l'avant. D'une part, il peut s'agir d'une incompatibilité d'horaires, à l'instar de la famille Fillion qui, au quotidien, a encore un « horaire un peu fou : Réjean travaille encore, il arrive souvent à 18 h 30 » (Chantal Fillion, entrevue 108), ce qui est incompatible avec les habitudes d'Estelle, la mère de Chantal, habituée de manger à des heures régulières : midi pour le dîner et 17 h pour le souper. D'autre part, une revendication d'indépendance peut entraîner le fait qu'on ne partage pas les repas. Comme nous l'explique Brigitte Gauthier : « On ne faisait pas nos soupers ensemble, parce que ça aurait été fatigant, ça aurait été invasif » (Brigitte Gauthier, entrevue 110). Ce sentiment, s'il n'est pas nécessairement exprimé aussi explicitement dans chacune des familles, semble partagé par plusieurs. Le partage des repas peut donc être posé comme l'une des limites à ne pas franchir trop souvent quand on choisit la cohabitation intergénérationnelle.

Toutefois, lorsque nous demandons aux répondants de nous raconter une journée « type », le vernis craque un peu et des pratiques plus ou moins régulières de partage des repas apparaissent. Deux cas de figure principaux s'établissent. Dans quelques familles, certains

repas sont partagés, au gré du quotidien, sans logique ou organisation particulière. Dans d'autres familles, des repas sont partagés autour des occasions spéciales, anniversaires ou fêtes civiques, sur le modèle de ce que vivent la plupart des familles en dehors de la cohabitation intergénérationnelle. Ces deux cas de figure ne sont pas mutuellement exclusifs : il est tout à fait possible pour une famille de partager certains repas au quotidien et de souligner également les occasions spéciales.

Si certaines familles revendiquent leur besoin d'indépendance en déclarant ne pas vraiment partager de repas avec les autres, la proximité entraîne plusieurs possibilités qui peuvent être saisies au vol. C'est à l'occasion d'un service rendu ou tout simplement parce que l'on se croise que l'on sera amené à proposer le partage d'un repas. Par exemple, Martine Bédard va chercher sa nièce, Andréanne, à la garderie presque tous les soirs, car son horaire de travail est plus régulier que celui de sa sœur, qui termine souvent tard. Martine nous explique ce qui l'incitait à inviter sa sœur et sa nièce à souper :

[C'était] pas mal à l'improviste, pas mal à l'improviste. C'était surtout chez nous, peut-être parce que moi ayant un conjoint, un enfant et être proche de mon lieu de travail, mon frigidaire était pas mal plus garni. Ça a pas d'affaire avec la richesse là. C'était plus au niveau pratique, moi j'étais proche de mon travail, je finissais à 5 h; 5 h 15 j'étais chez nous. [...] Moi c'est sûr il fallait que je nourrisse trois personnes, j'avais un souper de prêt. Elle avec ses horaires de malade mental, elle arrivait chez nous c'était prêt, elle c'était pas prêt. J'y disais ben non reste, y'en a pour trois, y'en a pour cinq. En plus un enfant de 4 ans ça mange pas gros... y'en a pour trois y'en a pour quatre et demi. C'était souvent chez nous, souvent (Martine Bédard, entrevue 101).

Les circonstances amenant Martine à inviter sa sœur et sa nièce à manger chez elle sont donc triples : elles se rencontraient de toute façon, Isabelle devant aller chercher sa fille au retour du travail; recevoir deux personnes à souper n'était pas particulièrement compliqué pour Martine; et Martine savait que son invitation rendait grandement service à Isabelle.

Au sein de la famille Moreau, ce sont aussi les contacts fortuits qui entraînent le partage de repas. Toutefois, cela dépend de ce que Clémence a prévu pour le souper : « T'sais des fois je fais quelque chose dans la mijoteuse l'hiver, ils [son fils et ses petites-filles] vont manger. C'est pas organisé "tel jour vous mangez ici, tel jour..." » (Clémence Moreau, entrevue 103). Cela dit, la situation avec sa mère Guylaine est différente. Cette dernière,

paralysée d'un bras, n'est plus vraiment en mesure de préparer ses repas. Elle se débrouille pour le déjeuner et le dîner, mangeant des rôties, du fromage et des craquelins, mais, pour le souper, elle a embauché une dame qui vient lui faire à manger trois jours par semaine. Chaque fois, elle prépare le repas du soir et celui du lendemain, déposé directement dans une assiette pour que Guylaine puisse ensuite le réchauffer au four micro-ondes. Une journée par semaine, la « dame des repas » fait également le ménage du logement de Guylaine. De cette façon, son indépendance envers Clémence et sa famille est maximale durant les jours de la semaine. La fin de semaine, Guylaine va manger avec Clémence et sa famille. Cette stratégie permettra à Guylaine de demeurer dans son logement le plus longtemps possible, et de profiter de la proximité de sa famille tout en n'ayant pas à imposer à sa fille et sa famille un partage quotidien des repas.

À l'instar de la famille Moreau, la famille Martel a quelques habitudes autour des repas pris en commun, malgré la volonté de les prendre chacun chez soi. En effet, il arrive aux petits-enfants de Colette et Hubert de s'inviter à manger chez leurs grands-parents, particulièrement lorsque le menu leur plaît. On observe aussi dans cette famille une tradition du souper du dimanche soir, où toute la famille, incluant la fille qui n'habite pas dans le plex, se réunit chez Colette et Hubert autour d'un repas.

Dans les familles Tremblay et Girouard, c'est l'espace extérieur qui favorise le partage des repas. Benoit Girouard nous raconte l'histoire du barbecue :

Là ce qui s'introduit, c'est le barbecue, ça c'est nouveau. On l'a acheté il y a quoi, deux mois maximum, moi je pensais qu'il allait se promener d'un étage à l'autre, mais il est tout le temps sur mon étage. Bastien [son beau-fils] c'est un amateur de barbecue, il vient tout le temps en faire. Il monte avec le petit. Encore là, j'ouvre la porte, le petit vient se promener, nous on s'assoit et on jase le temps que les brochettes cuisent. [...] Ce qui se passe c'est qu'ils mangent en bas dehors, nous on mange sur la table sur le patio et on jase. On ne descend pas pour manger avec eux, mais on jase chacun sur son étage (Benoit Girouard, entrevue 104).

Ainsi, grâce au fait d'habiter en plex, il est possible pour les Girouard de partager des repas sans véritablement le faire, car tout le monde profite de sa propre terrasse, tout en créant du lien avec les autres à l'aide de « discussions de balcon » informelles, que chacun peut joindre ou quitter quand il le souhaite.

Certaines personnes vont plutôt invoquer les « occasions spéciales » comme autant de possibilités de réunir la famille afin de célébrer. L'extrême proximité résidentielle facilite les réunions de la famille proche, car les déplacements sont minimes. Ainsi, contrairement à ce qu'ils annoncent comme position de principe, la plupart des habitants d'un plex s'invitent donc à souper autour des occasions spéciales, et ce, de façon relativement régulière. Ces occasions spéciales peuvent être annuelles, que l'on pense aux anniversaires ou aux fêtes civiles et religieuses, ou plus régulières, le « samedi soir » par exemple.

Les fêtes civiques et religieuses sont souvent l'occasion d'inviter la famille élargie, alors que les anniversaires se concentrent habituellement autour de la famille proche. Par exemple, lors de la cohabitation, Brigitte Gauthier a organisé les festivités de Noël dans le plex, profitant des deux logements pour accueillir la famille en entier :

Comme une fois à Noël on a fait on pourrait dire un party deux étages. Je recevais toute ma famille, c'est 36 personnes, Noémie (la fille de Brigitte) avait fait de la bouffe avec moi, elle avait fait des entrées. On avait mis des affaires dans son frigidaire, ben pratique. Des invités qui montaient, on avait toute la maison finalement (Brigitte Gauthier, entrevue 110).

Cette fête de Noël fut en quelque sorte une exception pour Brigitte, qui n'avait pas l'habitude de recevoir toute sa famille. C'est la possibilité de profiter d'un espace supplémentaire qui lui a permis d'accueillir 36 personnes confortablement. Ce partage de l'espace a également été l'occasion d'une entraide entre les hôtes.

Si la famille Girouard revendique une grande indépendance au niveau des repas, à l'exception notable du barbecue, les anniversaires sont l'occasion de se réunir :

R : Ou un anniversaire, on va le faire. On a fait un anniversaire... Bastien et Clément, c'est un hasard, mais ils sont nés la même journée, le 19 mai, faque le 19 mai on était à peu près 16 autour de l'ilot ici.

Q : Vous avez fait ça ici?

R : On a fait ça ici, au milieu. C'est des occasions. Probablement que, si on était éloignés, je ne suis pas sûr qu'on réussirait à faire ça. Parce que les occasions quand t'es éloigné... déjà dans la même ville c'est pas pire, mais si t'es dans des villes différentes, un 19 mai, un mardi mettons, c'est pas évident de changer de ville, d'aller souper tout le monde à la même place. Tandis que là les affaires s'organisent très facilement. Ça, on en

profite dans ce sens-là. C'est des spéciaux, des activités spéciales, à l'occasion (Benoit Girouard, entrevue 104).

Dans cet extrait, Benoit met beaucoup l'accent sur le mot « occasion », pour bien montrer le fait que les repas en famille sont de l'ordre de l'exception, au sens où il faut un prétexte assez précis afin de manger ensemble. Il aurait l'impression de s'« imposer » s'il acceptait les invitations trop souvent, de telle sorte que c'est autour des anniversaires et des « soirées de gars » partagées avec son gendre et son petit-fils que des repas sont pris en commun. Benoit mentionne aussi dans cet extrait l'avantage que procure le fait d'habiter dans le même immeuble. Ceci facilite grandement l'organisation des rencontres, surtout la semaine, en limitant le temps de déplacement de chacun. On voit donc ici un autre avantage du mode de vie en plex ou, plus largement, de l'extrême proximité résidentielle que celui-ci permet.

Dans la famille Tremblay, les repas étaient également partagés surtout autour des occasions spéciales, mais celles-ci étaient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont dans la famille Girouard, ne serait-ce qu'en raison du nombre d'habitants (11) dans le plex, ce qui entraîne autant d'anniversaires à souligner. En plus des anniversaires, les deux couples se réunissaient les samedis soirs pour jouer aux cartes. Le sentiment qui se dégage de ces nombreuses réunions, plus ou moins officielles, est exprimé par Germaine, la conjointe de Mario : « On soupait en haut, on soupait en bas, on était tout le temps en party. On couchait les enfants, le soir on se faisait des soupers tard » (Germaine, conjointe de Mario Tremblay, entrevue 107).

Ainsi, dans ces familles, si l'on se rencontre, c'est parce qu'on a une « bonne raison » de le faire. Parfois, comme dans le cas de Benoit Girouard, ce besoin d'un motif aux rencontres vient davantage d'une famille que d'une autre. Par exemple, les enfants de Benoit l'invitent régulièrement sans occasion spéciale, mais ce dernier décline très souvent ces invitations, de peur de les envahir.

Une situation quelque peu différente et assez intéressante s'observe dans les familles qui utilisent le deuxième logement de leur plex pour y loger leurs enfants jeunes adultes, pas encore tout à fait indépendants. C'est le cas de Jocelyne Fournier, qui a incité ses deux enfants dans la jeune vingtaine à emménager à l'étage, afin que tout le monde puisse respirer davantage. Comme nous l'avons vu précédemment, Jocelyne s'estime réfractaire aux règles,

de sorte que les modalités de la cohabitation ont été négociées au fur et à mesure. Dans ce cas, les repas sont l'un de ces espaces de construction graduelle :

R : Les premiers temps, ils [Émile et Anna, les enfants de Jocelyne] venaient tout le temps manger en bas. Ça s'est fait progressivement. Maintenant, ils viennent de temps en temps, une couple de fois par semaine ou moins. Des fois moins. [...]

Q : Est-ce que ça faisait votre affaire qu'ils viennent manger tous les jours?

R : Ben pas tous les jours. Au début c'était correct, tu y vas progressivement. Déjà qu'ils soient en haut, on avait plus d'air, plus d'espace. Tranquillement, ils viennent manger, c'est correct, j'avais l'habitude de les avoir tout le temps là. Déjà c'était une grande différence, qu'ils viennent [juste] pour les repas. Pis tranquillement, ben, t'sais, on les a meublés quand même, on a mis un poêle, un frigo, on leur a donné des meubles (Jocelyne Fournier, entrevue 102).

Lorsque Jocelyne mentionne que ses enfants sont équipés pour se faire à manger, elle signifie par là qu'elle désire qu'ils deviennent plus autonomes au niveau de leurs repas, ce qui se développe graduellement au fil de la cohabitation. Après quelques mois, comme la fréquence des repas pris chez Jocelyne a nettement diminué, les invitations ont gagné en formalité. Jocelyne et Jacques lancent maintenant des invitations plus explicites à l'un ou à l'autre. C'est uniquement autour des occasions spéciales, comme le départ en voyage d'Émile, que des repas à quatre sont partagés. Cette organisation des repas dans la famille Fournier montre bien les possibilités qu'offrent les plex pour l'acquisition de l'indépendance chez les jeunes adultes. En effet, comme transition entre le domicile parental et un appartement complètement autonome, le logement en haut des parents permet de prendre des habitudes liées à la vie en appartement, tout en profitant de la grande proximité de ses parents pour combler les éventuelles lacunes, que ce soit au niveau des repas, de l'entretien, ou du soutien moral. Nous reviendrons sur ces questions dans une section ultérieure.

5.1.2 L'entretien et les tâches ménagères

Il n'est pas surprenant de constater que l'entretien de l'intérieur des logements fonctionne de la même façon, que le plex soit occupé par des apparentés ou par des locataires qui ne se connaissent pas. La situation de base dans toutes les familles rencontrées veut que

chacun s'occupe de l'entretien quotidien de son propre logement. Cela dit, une diversité de pratiques peut s'observer selon l'âge des personnes impliquées. En effet, la situation est différente selon que l'on habite avec de jeunes adultes, de jeunes parents ou ses parents âgés. Cette différenciation selon l'âge peut être expliquée en partie par l'indépendance, particulièrement chez les jeunes adultes, qui apprennent graduellement, sous le regard de leurs parents, à entretenir un logement.

Les familles Fournier, Martel et Bélanger ont toutes trois vécu un épisode de cohabitation avec de jeunes adultes, âgés entre 16 ans et 22 ans, pour qui il s'agissait d'une première expérience de vie en appartement, qui se veut l'occasion de faire l'apprentissage d'une vie quotidienne autonome. De l'avis général des parents rencontrés, l'entretien n'est pas une priorité pour les jeunes adultes, et de l'incompréhension en découle : « Je pense qu'une entente qui nous apparaissait évidente à nous, mais pas à eux [ses deux enfants], c'était que c'était eux qui faisaient le ménage en haut (rires). Ça, ça avait pas été compris! » (Jocelyne Fournier, entrevue 102). Après un certain découragement des premiers moments, les parents encouragent leurs enfants à mieux entretenir leur logement, soit en leur donnant l'exemple, à l'instar de Jocelyne Fournier qui est montée faire le ménage une fois afin de leur montrer que ce n'était pas long, ou en leur mentionnant le besoin d'entretenir, comme Colette Martel qui rappelait à Pierre-Luc qu'il « y a des choses à faire ». Ici s'amorce un apprentissage de l'indépendance, où les jeunes adultes s'habituent à la vie en appartement, et ce, à proximité de leurs parents, ce qui minimise les ratés éventuels et leurs conséquences.

Si l'entretien du logement des jeunes adultes n'est souvent pas chose aisée, il est facile de s'imaginer que leur implication au niveau de l'immeuble au complet est encore moindre. Deux stratégies, ou façons de fonctionner, sont alors déployées par les parents. La première est celle adoptée par Jocelyne Fournier qui a pris l'entière responsabilité sur ses épaules. L'exemple de l'entretien du jardin illustre son attitude par rapport à l'entretien de l'immeuble :

R : L'année passée, ma fille voulait faire un jardin, j'ai dit on va planter des affaires, on l'a fait un peu ensemble, mais là c'est parce que ma fille faut attendre après elle, faut souvent... si je dis on part à une heure, elle va probablement descendre à deux. J'attends pas après elle pour faire le jardin, parce qu'on se retrouve au mois d'août...

Q : Donc cette année c'est vous qui l'avez fait?

R : Oui oui, elle a d'autres choses à penser (Jocelyne Fournier, entrevue 102).

De son côté, plutôt que de prendre la majorité de la responsabilité de l'entretien extérieur sur ses épaules, Colette Martel utilise une stratégie différente avec son fils Pierre-Luc. Ainsi, elle l'encourage de deux façons à s'impliquer davantage. D'une part, elle l'incite à élargir la portée de services qu'il rend déjà en partie, en lui demandant par exemple de pelleter les balcons à l'arrière en plus de ceux à l'avant. D'autre part, elle lui offre une rémunération pour certains services, qu'elle ferait faire par quelqu'un d'autre de toute façon. Ces menus travaux peuvent aller du lavage extérieur des fenêtres à la peinture des galeries.

L'entretien du logement et de l'immeuble rend particulièrement visible l'acquisition graduelle de l'indépendance chez les jeunes adultes. En effet, la stratégie des parents, qui gardent un œil sur les enfants et qui les motivent si nécessaire, est grandement facilitée par la proximité résidentielle, car ce regard parental peut être quasi quotidien.

En ce qui a trait à l'entretien du plex, les jeunes familles voient plusieurs avantages au fait de partager un seul immeuble. Dans la plupart des situations, il s'agit en quelque sorte d'un retour à la maison pour ces jeunes parents, qui ont déjà habité sans leurs parents, de sorte qu'ils ont pu acquérir un plus haut degré d'indépendance que les jeunes adultes dont il a été question précédemment. Si la règle de base est la même quant à l'entretien de l'intérieur des logements, c'est au niveau des travaux d'entretien plus volumineux que les ressources sont mises en commun afin de faciliter les choses pour chacun.

La famille Girouard est un bel exemple d'un partage des ressources de ce type. En effet, Benoit prend moins part aux travaux physiques de plus grande envergure, mais en supervise l'exécution : « La clôture qu'on va faire on va... moi je suis plus comme le coach et eux autres [son fils Clément et son gendre Bastien] vont se mettre sur le marteau. C'est un peu comme ça que ça fonctionne » (Benoit Girouard, entrevue 104). Alexandre, le fils de Clémence et Robert Moreau, n'hésite pas non plus à offrir de l'aide à son père lorsqu'il s'agit d'effectuer des travaux de nature plus physique : « il est toujours prêt à rendre service » (Clémence Moreau, entrevue 103).

Sur les éléments que l'on peut considérer comme étant plus routiniers, on observe plutôt une division des tâches. Benoit Girouard souffrant de problèmes de dos, son fils Clément s'assure qu'il n'ait pas à faire d'efforts physiques démesurés, en lui installant son air conditionné ou en s'occupant des poubelles : « [j]'ai de la misère à [prendre l'initiative de] descendre mes vidanges, parce que Clément les descend [avant moi]. Ils ne veulent pas que je force » (Benoit Girouard, entrevue 104). Toujours dans cette famille, l'entretien du terrain est le domaine des occupants du rez-de-chaussée, probablement parce que ce sont ces derniers qui y ont un accès direct et qui en profitent donc davantage.

Ce partage des tâches entre logements peut entraîner une certaine forme de complicité, à l'instar de la famille Girouard, où « [...] ça va se traduire... j'sais pas l'hiver on va se retrouver les trois en train de déneiger la partie avant et on a du fun » (Benoit Girouard, entrevue 104). Ici, il est possible de voir que l'entretien en commun d'un immeuble peut être l'occasion de partager des moments en famille, tout simplement grâce à la proximité physique.

Dans la cohabitation avec des parents âgés, la division des tâches au niveau de l'entretien est très simple : chacun s'occupe de son propre logement. Ainsi, Murielle, la mère de Mario Tremblay et Estelle, la mère de Chantal Fillion sont toutes deux en mesure d'entretenir leur logement au quotidien. Estelle « fait l'entretien qui se fait au quotidien ou à la semaine. C'est pas très grand non plus. Et c'est le genre qui laisse rien traîner, donc c'est pas ben ben compliqué » (Chantal Fillion, entrevue 108). Parfois, les personnes âgées ont besoin d'un peu d'aide pour parvenir à entretenir leur logement. Estelle, par exemple, si elle s'occupe de l'entretien quotidien, profite de l'aide d'une de ses filles « quand c'est le temps de faire un grand ménage » (Chantal Fillion, entrevue 108). Cette façon de procéder s'est installée sans qu'il y ait de discussion autour de la question, ce qui rend Chantal particulièrement fière. Au sein de la famille Moreau, l'aide à apporter à Guylaine, la mère de Clémence, est quotidienne, en raison de sa paralysie à un bras. Ainsi, en plus de profiter d'une aide régulière du CLSC pour sa toilette et sa médication, rappelons-nous qu'elle embauche une dame qui lui prépare ses repas et qui nettoie l'appartement une fois par semaine. En procédant de cette façon, Guylaine est totalement indépendante de sa fille, qui impose d'ailleurs cette indépendance comme une condition pour la poursuite de la cohabitation. Nous aurons l'occasion de développer davantage ce point au moment des bilans de la cohabitation.

En bref, l'entretien des logements et de l'immeuble fonctionne selon une double logique au sein de la cohabitation intergénérationnelle. D'une part, les pratiques varient en fonction de l'âge des cohabitants, et l'on observe une indépendance croissante avec l'âge, ce qui n'exclut toutefois pas une certaine solidarité entre les membres de la famille. D'autre part, les pratiques entourant l'entretien des logements et de l'immeuble ne sont pas les mêmes. En effet, chacun s'occupe de l'entretien de son propre logement, alors que l'entretien du reste de l'immeuble est davantage partagé entre les résidents. La cohabitation intergénérationnelle peut donc être vue comme un facilitateur de la solidarité entre les membres, et ce, pour deux raisons. Premièrement, il y a un seul immeuble et une seule cour, ce qui réduit les besoins d'entretien. Ensuite, cet entretien réduit, en comparaison avec le fait d'habiter des maisons distinctes, est partagé entre les cohabitants.

5.1.3 La garde des jeunes enfants

Selon la configuration de la cohabitation intergénérationnelle, deux cas de figure peuvent être dégagés en ce qui a trait aux pratiques de gardiennage. D'une part, le partage de la garde des jeunes enfants peut se faire entre membres d'une même fratrie, où l'entraide va dans les deux sens, d'une sœur à une autre par exemple. D'autre part, les grands-parents peuvent prendre part à cette garde, la plupart du temps de façon occasionnelle, mais parfois sur une base plus régulière.

Le premier cas de figure est celui de l'entraide au sein de la fratrie, dont les familles Bédard et Tremblay ont toutes deux profité. Ainsi, Martine Bédard habitait dans le même plex que sa sœur Isabelle, tandis que Mario Tremblay partageait un duplex avec son frère Gustave. Chez les Bédard, le gardiennage se faisait de façon quotidienne. Rappelons que Martine habitait avec son conjoint et leur fils, et qu'Isabelle habitait seule avec sa fille Andréanne. Cette dernière étant passablement occupée par le travail, c'est Martine qui gardait les enfants la majorité du temps : « On s'est gardé nos enfants une et l'autre. Si j'avais quelque chose le soir, elle pouvait garder le mien. Disons que c'était 75 % moi, 25 % elle » (Martine Bédard, entrevue 101). Martine explique cette différence par l'emploi d'Isabelle, qui l'oblige à avoir des « horaires de malade mental ». Martine va donc chercher sa nièce à la garderie presque tous les jours, et la garde à souper régulièrement. La contrepartie offerte par Isabelle était

surtout le soir, lorsque Martine devait s'absenter de la maison. Martine était consciente dès le départ de ce probable déséquilibre entre les niveaux de service, et était bien à l'aise avec cela, considérant que sa sœur se remettait tout juste de la séparation d'avec son mari. Cet échange de services a duré durant la première année de la cohabitation, jusqu'au moment où Andréanne est allée au pensionnat, afin de faciliter la vie de tout le monde. Au sein de la famille Tremblay, les modalités du gardiennage sont moins formelles et moins régulières; on tire ici un grand avantage de l'escalier intérieur qui relie directement les deux logements :

R : Quand je faisais mon épicerie, je laissais la porte ouverte, mes enfants dormaient. Ma sœur pareil, elle laissait la porte ouverte, je montais, je descendais.

Q : Quand un des deux partait, est-ce que vous alliez le dire en haut?

R : Pas nécessairement, mais on s'arrangeait pour garder les enfants (Germaine, conjointe de Mario Tremblay, entrevue 107).

Les Tremblay tirent donc un maximum d'avantages de leur mode d'habiter, au sens où il n'est pas essentiel de prévenir les autres avant de s'absenter, ils savent qu'ils peuvent compter sur leur présence en cas de besoin avec les enfants. L'arrangement fonctionne d'ailleurs dans les deux sens. L'effet sur l'indépendance de chacune des familles peut être perçu à deux niveaux. D'une part, le fait de profiter d'une aide accessible en tout temps, sous simple ouverture d'une porte, offre davantage d'indépendance aux deux familles, qui deviennent plus mobiles, du fait que les enfants peuvent rester à la maison pendant les courses par exemple. D'autre part, à l'inverse, cet escalier intérieur peut jouer un effet pervers en réduisant quelque peu l'indépendance de chaque famille, car l'aide peut être réquisitionnée à tout moment, sans qu'une demande explicite soit formulée, par la simple ouverture de la porte. Cependant, ces considérations sont essentiellement théoriques, Mario et Germaine n'ayant pas explicitement soulevé la question lors de l'entrevue. Au contraire, ils ont plutôt mis l'accent sur les avantages de cet arrangement au niveau du gardiennage des enfants.

L'autre cas de figure est celui des répondants en tant que grands-parents. Selon Claudine Attias-Donfut, le lien grand-parental est d'une importance capitale dans les familles d'aujourd'hui, où c'est souvent « à la naissance d'un petit-enfant que la descendance s'accomplit pleinement » (Attias-Donfut, 2002, p.115). À ce moment, la position de chacun au

sein de l'échelle généalogique change et une certaine entraide se développe autour des petits-enfants, mobilisant toute la lignée. Avec la naissance d'un petit-enfant, les répondants à mon étude confortent leur appartenance à la génération-sandwich, même en l'absence d'une cohabitation stricte. En effet, ils se situent au carrefour des solidarités, entre leurs parents vieillissants et leurs enfants nouvellement parents. La naissance d'un petit-enfant devient l'occasion de développer de l'entraide autour de ce dernier, particulièrement au niveau du gardiennage. Les grands-parents de la génération du baby-boom, « sont devenus beaucoup plus présents qu'autrefois auprès des petits-enfants, du moins pendant leur jeune âge » (Kempeneers et Dandurand, 2009, p.122). Ces nouveaux grands-parents ont eu moins d'enfants, ce qui entraîne un double effet. D'une part, les petits-enfants sont moins nombreux et, d'autre part, il y a moins de chances qu'il reste des enfants à la maison lorsque les premiers petits-enfants arrivent. Ainsi, il n'est pas surprenant de constater que 71 % des grands-parents de l'échantillon de l'enquête *Biographies et solidarités familiales* gardent leurs petits-enfants à différentes fréquences. D'ailleurs, près de 40 % d'entre eux les gardent à une fréquence élevée, allant de plusieurs fois par mois à plusieurs fois par semaine (Kempeneers et Dandurand, 2009, p.122). Ces grands-parents sont peu nombreux à garder de façon régulière, « officielle », leur aide se concentrant plutôt autour des situations d'« urgence », comme une solution d'appoint. Nous verrons que le profil des grands-parents rencontrés dans le cadre de cette étude n'est pas très différent de celui brossé par l'enquête par Kempeneers et Dandurand.

Parmi les personnes rencontrées, les grands-parents peuvent être divisés en deux groupes relativement distincts, selon le type de gardiennage offert. D'un côté, on retrouve ceux qui offrent une garde moins officielle, de moins longue durée, qui permet surtout aux parents de décompresser ou de se consacrer à d'autres tâches. De l'autre se situent les grands-parents qui offrent un service de gardiennage plus officiel, en l'absence de leurs enfants, qui sont par exemple au travail ou en sortie. Il est intéressant de noter qu'en raison de la grande proximité résidentielle, il devient difficile de délimiter, d'un œil extérieur ou par les grands-parents eux-mêmes, ce qui correspond effectivement à du gardiennage et ce qui correspond plutôt à une présence autour des enfants. En effet, la frontière entre ces deux situations est floue, car la circulation entre les logements est grande. Évidemment, les mêmes grands-parents peuvent tour à tour se trouver dans les deux situations, selon les circonstances.

Yves Bélanger, qui a deux petits-enfants, fait partie de la première catégorie. Il les côtoie régulièrement, en allant déjeuner chez son fils Philippe quelques fois par semaine. Ce faisant, il profite de l'occasion pour aller les reconduire à la garderie, ce qui libère les parents d'une tâche qu'ils auraient toutefois pu accomplir par eux-mêmes. Ce coup de main supplémentaire, non-essentiel, mais bien apprécié, est fortement lié à la cohabitation. En effet, maintenant que Philippe et sa conjointe ont quitté le duplex, Yves ne va plus reconduire les enfants à l'école comme à son habitude. Au niveau du gardiennage en tant que tel, Yves mentionne qu'il n'était pas la première ressource mobilisée :

Q : Gardiez-vous les enfants une fois de temps en temps?

R : Une fois de temps en temps. Pas énormément, je sais pas, une fois par mois, par mois et demi.

Q : C'était à quelles occasions?

R : S'ils avaient une sortie qui était importante pour eux, par exemple. Donc peut-être pas systématiquement. Ils me demandaient d'abord, pas systématiquement parce que des fois j'imagine qu'ils voulaient pas déranger trop. Il y avait un petit bonhomme en face qui gardait.

Q : Vous n'étiez pas nécessairement la première ressource?

R : Pas nécessairement. Ça a dû arriver qu'ils m'ont appelé en premier, en disant s'il peut on fera telle sortie, s'il peut pas on n'ira pas (Yves Bélanger, entrevue 109).

Le témoignage d'Yves présente plusieurs renseignements intéressants. Celui-ci mentionne ne pas être la première source de gardiennage de ses petits-enfants, un jeune homme habitant dans les environs étant la ressource habituelle des parents. Yves nous explique cette situation par le probable souhait des parents de ne pas le déranger. Au final, son aide était occasionnellement demandée lorsque la sortie des parents était considérée comme facultative.

Une telle situation se retrouve chez plusieurs autres familles : les grands-parents Girouard, Martel et Gauthier voient également leurs petits-enfants sur une base régulière, sous prétexte d'un « gardiennage » qui n'en est pas vraiment un. Benoit Girouard occupe le bébé pendant que les parents préparent le souper, Marielle Girouard lui donne son bain plus tard en soirée, Hubert Martel va reconduire ses petits-enfants à la garderie trois matins par semaine, et Brigitte Gauthier occupe son petit-fils en compagnie de son gendre en attendant que sa fille

Noémie rentre du travail. Lorsqu'il nous parle de ces épisodes de « gardiennage », Benoit Girouard nous présente le bébé comme un « point de ralliement » entre les familles. Cette idée s'applique à merveille à ces cas de gardiennage occasionnel, de courte durée, où la frontière entre socialisation et gardiennage est difficile à tracer. De telles occasions sont en grande partie permises par la grande proximité entre les logements, qui fait en sorte que l'effort à fournir pour se rendre des services est minime, souvent de l'ordre d'une simple descente d'escalier. La plupart de ces situations de gardiennage informel ne sont d'ailleurs pas instituées, étant plutôt « négociées » au quotidien :

C'est un entendement. On se voit vite : « bon à soir aimerais-tu qu'on aille donner le bain? » « Oui oui, ce serait le fun ». Eux autres aussi ont des choses à faire. Quand ils veulent s'en occuper, ils nous le disent, « pas à soir, on va le donner nous autres même ». Il y a une forme de complicité qui est assez importante (Benoit Girouard, entrevue 104).

L'indépendance apparaît nettement affirmée dans ces situations, au sens où tout le monde se sent bien libre de faire comme il l'entend, et ce, au quotidien. Il n'y a pas d'obligation associée à ce type de gardiennage, chacun peut décider de ce qui lui convient le mieux, au moment où cela lui convient le mieux.

Comme je l'ai mentionné précédemment, les grands-parents ne sont jamais les principaux gardiens de leurs petits-enfants, en situation de cohabitation intergénérationnelle. En effet, le gardiennage offert est plutôt de l'ordre de l'occasionnel, souvent en compagnie des parents. Toutefois, la famille Moreau nous présente une situation singulière à cet égard. Le gardiennage offert par Clémence et Robert n'est pas régulier à proprement parler, mais il est essentiel pour que leur fils Alexandre puisse conserver la garde partagée de ses deux filles :

R : Et puis si Alexandre travaille le soir, parce que souvent il est obligé de donner des spectacles dans des bars, je vais garder les enfants s'ils sont là. Jasmine reste avec nous et Aline de toute façon sa chambre est en bas. On a des chacun un intercom ce qui fait que quand il arrive de travailler, il entre ici, il ferme mon intercom et allume le sien en haut. Si Aline se lève la nuit, Alexandre descend s'en occuper. Jasmine se promène entre les trois étages. [...]

Q : Qu'est-ce qui arriverait avec Jasmine et Aline si vous n'étiez pas là pour les garder le soir?

R : Ça lui compliquerait la vie, c'est sûr. Il faudrait qu'il fasse venir une gardienne... ce ne serait pas évident. Je ne pense pas qu'il pourrait avoir la garde partagée si on n'était pas dans le portrait. (Clémence Moreau, entrevue 103)

Clémence nous montre bien ici le caractère relativement irrégulier du gardiennage de ses petits-enfants, mais mentionne en même temps qu'il est essentiel pour qu'Alexandre puisse conserver son mode de vie. Dans une tentative de minimiser sa contribution, Clémence ne parle pas vraiment de gardiennage et met l'accent sur l'idée d'une coprésence, au sens où Jasmine passe du temps avec ses grands-parents plutôt que de se faire garder par ces derniers.

5.1.4 Les services aux parents âgés

Dans les maisons bigénérationnelles de la banlieue de Québec, étudiées par Manon Boulianne, l'avantage le plus souvent perçu par les répondants est la sécurité qu'un tel mode de vie apporte à tous les cohabitants, les nouveaux parents comme les personnes âgées. En effet, il devient possible de s'éloigner quelques jours en sachant que quelqu'un pourra veiller sur la maison et sur les animaux domestiques. Les personnes âgées, quant à elles, sont rassurées par la présence de plus jeunes qui peuvent intervenir en cas de problème, une chute ou un malaise par exemple (Boulianne, 2004b, p.43). L'inverse est également vrai, au sens où les enfants peuvent veiller plus facilement sur leur parent âgé lorsque celui-ci habite tout près.

Toutefois, si la sécurité est le principal avantage identifié, l'extrême proximité résidentielle permet, avant tout, une aide variée aux personnes âgées, et ce, dans les trois familles où prévaut une cohabitation entre un parent âgé et son enfant. Cette aide peut aller de l'accompagnement chez le médecin ou à l'épicerie à la gestion des finances. Toutefois, aucun des répondants ne mentionne une offre d'aide aux soins et à l'hygiène personnels.

La cohabitation avec une personne âgée rassure tout le monde, car il est aisé de s'assurer que tout va bien, et d'intervenir rapidement en cas de problème. Clémence Moreau nous raconte que « même si on se voit pas, de savoir qu'on n'est pas loin, ça la [sa mère] rassure » (Clémence Moreau, entrevue 103). Cette proximité est donc une façon d'assurer une meilleure qualité de vie à la mère de Clémence, se sent en sécurité grâce à la présence de trois autres générations dans l'immeuble où elle demeure, même si elle ne les côtoie pas au quotidien. Chantal Fillion abonde dans le même sens lorsqu'elle mentionne que « si elle [sa

mère] a besoin de quelque chose, je suis là » (Chantal Fillion, entrevue 108). Un peu plus loin, elle surenchérit et dit que « des fois on va faire des activités ensemble, mais je sais comment ça va. On se rassure » (Chantal Fillion, entrevue 108). En plus de ces services, Chantal et sa mère se téléphonent presque tous les jours pour se donner des nouvelles, ne serait-ce qu'à travers une conservation de quelques minutes.

La proximité résidentielle ne se traduit pas uniquement par une coprésence dans le plex. En effet, le fait d'avoir ses enfants tout près permet aux personnes âgées d'obtenir de l'aide au quotidien. Clémence Moreau, Mario Tremblay et Chantal Fillion accompagnent tous trois leur mère aux rendez-vous médicaux :

Maman si elle a un rendez-vous chez le médecin elle n'aime pas ça y aller toute seule, faut que tu y ailles avec elle. [...] Ma mère ça la fait paniquer d'être seule. Ça lui prend quelqu'un pour l'accompagner à ses rendez-vous (Clémence Moreau, entrevue 103).

L'année passée, elle filait pas, elle a appelé le médecin et s'est pris un rendez-vous toute seule. J'étais certain que ma sœur avait appelé, fait que là on va chez le médecin, monsieur bien sympathique, on attend, je lui demande c'est tu Marie-Andrée qui a appelé? Non, c'est moi! J'te surprends hein? (Mario Tremblay, entrevue 107).

Bon aussi il y a eu qu'il a fallu lui trouver un médecin. Ça a bien été, étant donné son âge au CLSC, ça a pas été long, on a trouvé quelqu'un, on peut y aller à pied. Elle a eu toutes sortes d'examens à passer, je l'ai accompagnée là-dedans. Ça s'est bien passé et elle a eu des rendez-vous, c'était pas trop compliqué (Chantal Fillion, entrevue 108).

L'accompagnement aux rendez-vous médicaux est donc une pratique répandue chez les enfants qui hébergent leur parent âgé. Tous trois sont habitués à rendre ce service à leur parent, même si un léger découragement se fait sentir chez Clémence, qui considère sa mère comme dépendante depuis le décès de son mari il y a presque 30 ans. Toutefois, une certaine résignation s'est développée avec les années, ce qui amène Clémence à accompagner tout de même sa mère pour la rassurer et l'empêcher de paniquer.

Un autre service facilité par la proximité résidentielle concerne les courses. En effet, si Estelle, la mère de Chantal Fillion, est encore en mesure de faire ses courses elle-même, l'épicerie étant tout près, Guylaine Leduc, la mère de Clémence Moreau et Murielle Tremblay, la mère de Mario Tremblay, ont toutes deux besoin d'une assistance. Quand le père de Mario

demeurait en haut avec sa conjointe, le couple était autonome au chapitre de l'épicerie, car le père a conduit sa voiture jusqu'au dernier moment, de telle sorte que le seul coup de main que Mario devait leur donner était de monter les sacs lorsqu'ils revenaient. Maintenant que son père est décédé, Mario a pris l'habitude d'accompagner sa mère à l'épicerie, et de faire d'autres menues courses pour elle lorsque nécessaire. Comme la mère de Clémence Moreau, n'est plus en mesure d'aller à l'épicerie avec sa fille, cette dernière s'occupe des deux épiceries en même temps le samedi :

Je fais [les épiceries] en même temps, mais j'ai son panier à elle et le mien. Je paie pour ses choses et les nôtres. Quand je lui achète de la viande, je lui fais congeler en portions individuelles, donc tout est dans des petits baggies individuels. Quand sa dame [des repas] vient, elle dit ah je mangerais du veau ce soir et du steak haché demain, elle sort des portions individuelles, ça va bien. Ça aussi en revenant de l'épicerie, emballer les choses, les porter dans son congélateur, c'est des détails, mais faut le faire (Clémence Moreau, entrevue 103).

Ces trois cas de cohabitation présentent une progression intéressante au niveau de l'accompagnement pour les courses. En effet, les trois situations se distinguent les unes des autres et peuvent en quelque sorte être placées sur un continuum allant d'une indépendance à peu près totale à une très grande dépendance. Dans les deux cas de cohabitation les plus longs, une progression de la quantité d'aide offerte s'observe. Dans le troisième cas, la cohabitation entre Chantal Fillion et sa mère est récente, et cette dernière est encore en excellente forme. Mais à la lecture des deux autres situations, il est probable que l'aide pour les courses d'Estelle évoluera avec les années. Cela dit, nous verrons au chapitre suivant que les enfants mettent habituellement des limites à l'aide qu'ils sont prêts à offrir à leurs parents âgés.

Les services liés à aux soins et à l'hygiène corporels permettent d'observer une situation particulièrement intéressante chez les répondants. En effet, aucun enfant n'offre d'aide pour le bain, la préparation des repas ou la prise de médicaments par exemple. Cette situation s'explique de deux façons. D'une part, les mères de Mario Tremblay et de Chantal Fillion n'ont pas besoin d'une telle aide, étant tout à fait autonomes en ce qui a trait au quotidien. Elles sont en mesure de s'habiller, de faire leur toilette, de se faire à manger et de prendre leurs médicaments sans aide extérieure. D'autre part, le cas de la mère de Clémence Moreau est différent, car elle a besoin d'une telle assistance, étant âgée de 91 ans, et souffrant

entre autres d'une paralysie au bras et d'incontinence. Ce besoin d'assistance étant assez important, Clémence n'intervient pas auprès de sa mère au quotidien, et fait plutôt confiance à l'assistance à domicile du CLSC, qui visite sa mère cinq jours par semaine pour lui prodiguer les soins nécessaires. Le week-end, elle doit se débrouiller par elle-même, car Clémence refuse de s'en mêler. Il s'agit de la limite que cette dernière s'est fixée quant aux soins à apporter à sa mère. En effet, lorsque les besoins deviendront trop importants, elle devra déménager en institution ou dans une résidence pour personnes âgées, Clémence n'étant pas prête à sacrifier son indépendance pour prendre soin de sa mère à ce point. Ceci indique peut-être une limite de la cohabitation intergénérationnelle en plex avec des parents âgés : il faut que ceux-ci soient relativement autonomes pour que ce mode d'habiter soit viable. Nous reviendrons plus en profondeur sur cette question dans le prochain chapitre.

Au sein de la cohabitation intergénérationnelle, non seulement les échanges de services entre les résidents sont facilités, mais ils peuvent de surcroît être développés; lorsque l'on habite tout près d'autres membres de sa famille, il est difficile de ne pas se rendre de services. La nature et l'intensité des services rendus varient bien entendu selon les familles, la période de temps et la composition de la cohabitation intergénérationnelle. Si ces nombreux échanges de services peuvent entraîner une perte d'indépendance, celle-ci semble amplement compensée par les bénéfices qui en découlent.

5.2 Circuler et se déplacer

5.2.1 La circulation à l'intérieur du plex

Par définition, les plex offrent des logements complètement indépendants les uns des autres, ce qui permet à des familles n'ayant aucun lien entre elles d'y habiter. Toutefois, lorsque les familles qui les occupent ont de tels liens, ce qui est évidemment le cas de celles qui ont participé à cette étude, les frontières entre les logements deviennent plus poreuses, au sens où l'immeuble peut à la limite devenir une seule très grande maison, où chaque famille a officiellement ses quartiers, mais officieusement accès à tout.

Un tel mode d'habiter implique souvent des frontières poreuses entre les logements, ce qui fait de la préservation de l'intimité un enjeu important. Dans son étude sur les maisons bigénérationnelles, Boulianne identifie d'ailleurs l'intimité comme étant l'enjeu principal de ce mode de vie. En effet, à une époque où les liens familiaux sont électifs, reposant sur les liens affectifs plutôt que sur l'obligation, la tolérance envers les autres a potentiellement été réduite (Boulianne, 2004a, p.4). Concrètement, c'est au niveau du partage de l'espace que les inconvénients liés à l'intimité se font sentir dans les maisons bigénérationnelles, particulièrement lorsque les règles de ce partage n'ont pas été bien cernées à l'avance (Boulianne, 2004a, p.46).

En situation de cohabitation intergénérationnelle en plex, le rapport à l'intimité semble poser moins de problèmes que le mode de vie en maisons bigénérationnelles étudié par Boulianne. Comme les logements supplémentaires y sont normalement greffés au logement principal, ils ont plus de chances d'être plus petits ou moins confortables (Boulianne, 2004b). Or, dans les plex, les logements sont complètement indépendants et possèdent un statut équivalent, allant souvent jusqu'à être de la même superficie. Cette distinction architecturale explique peut-être en partie la différence entre les deux modes d'habiter en termes d'intimité.

Nous verrons que la circulation à l'intérieur des plex peut prendre plusieurs formes : d'une volonté de séparation assez nette des logements à l'idée d'une grande maison, en passant par une situation intermédiaire où les frontières sont délimitées, mais perméables.

À la base, la grande majorité des familles revendique une certaine séparation des espaces de vie, où chaque famille a ses quartiers délimités au sein du plex. Ceci semble au fondement d'un tel mode de vie. Nous pouvons penser qu'un plex où les logements ne seraient pas divisés entre les familles aurait plutôt l'apparence d'une grande maison où la cohabitation stricte prendrait le dessus. De plus, une chose est sûre : les clés circulent abondamment entre les familles. En effet, même si la question n'a pas été systématiquement posée à tous les répondants, on peut penser, comme cela se fait souvent par ailleurs entre voisins pour des questions de sécurité, qu'une grande majorité des familles ont accès aux autres logements. Comme le mentionnent Martine Bédard et Chantal Fillion, sécurité ne veut cependant pas dire intrusion intempestive :

On avait une clé, mais on n'entrait pas régulièrement. Aller chercher un pyjama. [...] Question de protection, t'sais. J'entrais pas chez elle comme dans un moulin, ni elle chez nous (Martine Bédard, entrevue 101).

J'ai la clé. Si jamais j'ai un doute qu'il y a quelque chose, que peut-être elle [sa mère Estelle] n'est pas bien, là je n'hésiterai pas, je vais prendre la clé, je vais cogner et je vais rentrer (Chantal Fillion, entrevue 108).

Les familles qui revendiquent, et respectent, la séparation totale des espaces de vie de chacun sont rares, pour ne pas dire inexistantes. En effet, si la famille Girouard revendique une telle séparation sur papier, ce sont les sœurs Séguin qui le mettent le plus à exécution, avec quelques brèches tout de même. Benoit Girouard nous explique que son projet est

multigénérationnel, mais on a chacun notre étage, y'a comme vraiment une séparation très nette. On n'habite pas le même... On habite le même immeuble, mais à des étages différents. On se voit fréquemment, mais on ne se fréquente pas nécessairement beaucoup plus, mais on se rencontre plus qu'avant (Benoit Girouard, entrevue 104).

Ici, comme nous le verrons plus tard, Benoit exprime ouvertement la séparation des logements, mais, assez rapidement, on constate que les frontières ne sont pas aussi étanches qu'il cherche à le dire. En revendiquant cette séparation, Benoit désire peut-être protéger l'idée qu'il se fait de l'indépendance de chacun, tout en étant conscient que ce n'est pas exactement ce qui a cours dans son plex. Sans avoir un discours bien précis sur la question, Luce Séguin met en quelque sorte en pratique les volontés de Benoit Girouard au sein du plex qu'elle partage avec sa sœur Adrienne. En effet, les deux sœurs habitent chacune chez elle, et vont très rarement dans le logement de l'autre. Ce cas est d'ailleurs le seul où la cohabitation n'est pas véritablement intergénérationnelle, les deux sœurs étant célibataires et sans enfants. Peut-être est-ce une piste d'explication de la séparation plus aisée entre les logements? S'avancer davantage sur la question ne serait toutefois que pure spéculation.

À l'autre extrémité de ces situations révélant un grand souci de préservation de l'intimité de chacun, on retrouve l'ouverture de l'immeuble à tous en tout temps, ou presque. Si en théorie tous les logements du plex sont ouverts à tout le monde, une observation plus approfondie permet de constater que c'est surtout le logement des parents qui est ouvert aux enfants. L'inverse est théoriquement vrai, mais, en pratique, les parents ne fréquentent pas

vraiment le logement de leurs enfants. Les familles Moreau et Fournier sont les deux exemples d'une telle organisation de l'espace. La particularité qui unit ces deux familles est que le plex où ils demeurent est celui où les enfants ont grandi, de telle sorte que la maison appartient tout autant aux enfants : « Pour moi, chez nous, ma maison c'est aussi la maison de mes enfants. Ils ont vécu ici, ils ont beau être partis, ça reste leur maison » (Clémence Moreau, entrevue 103). De cette façon, les enfants ont toujours accès au logement de leurs parents, comme s'ils n'avaient jamais quitté le domicile parental. Cette mentalité de Clémence se traduit également dans la circulation quotidienne au sein du plex, où les portes des logements de Clémence et d'Alexandre sont ouvertes, afin que le chat et le chien puissent se promener d'un étage à l'autre. Aucune règle ne régit les visites dans l'autre logement, de sorte que Jasmine, la fille d'Alexandre, est libre de passer du temps où elle le désire, d'autant plus que sa chambre et celle de sa petite sœur sont situées au sous-sol, accessible uniquement par le logement principal. Cela dit, Clémence admet faire attention lorsqu'elle a besoin d'aller dans le logement de son fils, car « il pourrait avoir une fille avec lui ! » Ainsi, comme la porte est toujours ouverte, Clémence s'avance sur le palier, appelle, et si la voie est libre, entre dans le logement. L'autre exception notable au sein du plex des Moreau est le logement de la mère de Clémence, où la porte est fermée presque en tout temps, vestige du moment où un locataire occupait le logement d'Alexandre. Après l'emménagement de ce dernier, l'habitude est restée, car la fermeture de la porte permet d'éviter la propagation de la fumée de cigarette et du son du téléviseur dans tout l'immeuble. En plus de ces raisons pratiques, la fermeture de la porte de ce logement s'explique par l'imbrication moindre du quotidien de la mère de Clémence avec les autres résidents du plex.

Chez les Fillion, la situation est semblable sur tous les points, au sens où le logement de Jocelyne et Jacques est toujours ouvert pour leurs enfants, ce qui permet à Émile de descendre chaque matin utiliser l'ordinateur parental, le sien ayant brisé quelques semaines auparavant. La circulation va donc principalement du logement des enfants vers celui des parents, Jocelyne préférant ne pas y aller trop souvent, l'entretien n'y étant pas à son goût, comme nous l'avons constaté précédemment. C'est Jacques, le mari de Jocelyne, qui fréquente le plus le logement de ses enfants, car il y a installé son bureau au moment de la reprise du logement, mais ne semble pas se mêler outre mesure de leur quotidien.

Entre ces deux situations opposées se situe la majorité des familles rencontrées, chez qui tout le monde a un accès à tout le moins théorique à chaque logement, mais à certaines conditions, notamment en demandant la permission. Le respect semble être le mot d'ordre dans toutes ces familles : « on se respecte beaucoup au niveau des espaces, je ne vais pas chez elle sans cogner à la porte, des fois je téléphone avant aussi » (Chantal Fillion, entrevue 108). À la base de cette volonté de respecter chaque famille réside une conscience de l'espace privé de chacun : « c'était chez eux, c'était pas chez nous » (Mario Tremblay, entrevue 107). Ce respect de l'espace privé de chacun se traduit par un avertissement avant d'aller chez l'autre, que ce soit par un appel téléphonique, à l'instar des Tremblay ou des Bélanger, ou par un cognement à la porte, comme chez les Girouard, les Martel ou les Fillion. Dans ces familles, tout le monde a donc accès à chacun des logements si nécessaire, mais il est essentiel de prévenir avant d'y aller. Cela dit, personne ne semble utiliser le logement des autres pour simplement y passer du temps; il doit y avoir une raison utilitaire pour s'y rendre, le besoin d'un outil par exemple. Un certain malaise peut même parfois se sentir lorsqu'une invitation à utiliser le logement de l'autre durant son absence est lancée. Durant ses dernières vacances, Luce Séguin a offert à sa sœur d'aller profiter de l'air conditionné dans sa chambre, mais Adrienne ne l'a pas fait, potentiellement par gêne et par peur de demander, selon Luce.

Cette grande ouverture démontrée par les familles en ce qui a trait à la circulation au sein de leur plex ne se fait toutefois pas sans frontières, nettement délimitées ou non. Si cette discussion n'a pas été explicitement menée avec chacun des répondants, on peut discerner de telles frontières dans le discours de certains d'entre eux. Jocelyne Fournier et Clémence Moreau sont les deux répondantes qui ont abordé la question de front. C'est en parlant des visites quotidiennes de son fils que Jocelyne stipule que théoriquement, il n'y a aucun endroit où ses enfants n'ont pas le droit d'aller, tout en ajoutant du même souffle « qu'ils n'y vont pas de toute façon » (Jocelyne Fournier, entrevue 102). L'utilisation du présent plutôt que du conditionnel dans cet extrait dénote la possibilité qu'il existe effectivement des limites à ne pas franchir (la chambre principale, vraisemblablement), mais qu'elles ne sont pas explicitement établies, d'où la propension de Jocelyne à ne pas mentionner une telle frontière lorsqu'on lui pose la question. Pour Clémence Moreau, qui considère sa maison comme celle de ses enfants même s'ils l'ont quittée il y a plusieurs années, deux frontières lui permettent

d'assurer son intimité quand elle le désire : « Pour moi, si je veux vraiment avoir mon intimité, je vais fermer ma porte de chambre, pas ma porte de maison. Ou la porte de la salle de bain si je suis dans la salle de bain » (Clémence Moreau, entrevue 103). Ici, la frontière n'est pas une pièce de la maison, mais une porte qui, lorsqu'elle est fermée, signifie explicitement qu'elle ne doit pas être franchie. Pour Clémence, il s'agit d'une façon de gagner un certain degré d'intimité, que l'on peut associer à une volonté d'indépendance, à travers un geste qui peut sembler anodin, mais qui devient lourd de sens lorsqu'il est posé.

Un autre type de frontière, beaucoup plus nette, a été créé chez les Séguin, lors de la formalisation de l'acte de propriété du duplex, au moment de la vente de celui-ci par la mère de Luce et Adrienne à ces dernières. L'acte notarial divise précisément la partie de chacune dans le plex : Adrienne profite du logement au rez-de-chaussée et de la cour, tandis que Luce a accès au logement du deuxième et à une pièce de rangement au sous-sol. Luce avait l'habitude d'utiliser la cour et l'avait même aménagée à son goût, en y plantant de la végétation afin de la rendre plus vivante. Au moment de la signature de l'acte de propriété, elle perdait légalement, et donc symboliquement, la propriété de la cour, de sorte qu'elle a perdu en même temps tout intérêt à l'occuper, car ce n'était maintenant plus chez elle. Ainsi, Luce a délaissé la végétation, à regret, et ne va plus dans la cour, sauf en cas de nécessité absolue. La division légale de la propriété de Luce et Adrienne a créé une frontière qui n'existait pas auparavant, et que Luce refuse maintenant de franchir, par respect envers la décision qui a été prise.

5.2.1 La circulation vers l'extérieur du plex

Après avoir retracé la circulation des habitants à l'intérieur du plex, il est intéressant de se pencher sur leurs habitudes en ce qui a trait à leurs allées et venues vers l'extérieur et la connaissance que chacun en a. Sous le couvert d'une totale indépendance, où tout le monde est tout à fait libre de ses allées et venues, les habitants d'un plex demeurent tout de même au courant de la circulation vers l'extérieur des uns et des autres, certains sur une base quotidienne, d'autres sur une base irrégulière, d'autres encore sans directement l'assumer.

Le sentiment qui semble résumer celui de toutes les familles, peu importe ce qu'elles veulent bien afficher de leurs déplacements, est celui de ne pas « se rendre de comptes », dans les mots de Martine Bédard (entrevue 101). C'est à l'aide d'une revendication d'indépendance

assez explicite que les répondants abordent la question des allées et venues de chacun vers l'extérieur du plex. Toutefois, les pratiques concrètes sont plus nuancées et il est possible de constater un éventail d'attitudes par rapport aux allées et venues.

Un premier groupe de familles se tient au courant des allées et venues des uns et des autres, et ce, de façon quotidienne. Cela se fait avec une certaine dose de désinvolture; on s'informe, mais en mentionnant du même souffle qu'on ne veut pas s'inquiéter, que l'on cherche à se rassurer :

Si on part, on ne partira pas sans le dire. Pis lui pareil. T'sais il vient de dire on s'en va souper au restaurant. Sinon, on vit dans la même maison, on veut savoir un peu, pour pas s'inquiéter pour rien (Clémence Moreau, entrevue 103).

On se donne des nouvelles à peu près une fois par jour [...] on se rassure (Chantal Fillion, entrevue 108).

Dans la famille Gauthier, on se tient également au courant de ses allées et venues de façon quasi quotidienne, mais Brigitte insiste sur le fait que ce n'est pas pour surveiller, c'est plutôt de l'ordre d'une discussion, et elle « n'ouvrai[t] pas la porte pour voir où est-ce que vous allez (rires) » (Brigitte Gauthier, entrevue 110). Chez Brigitte, la revendication d'indépendance est plus explicite que chez Chantal Fillion et Clémence Moreau, car elle spécifie régulièrement durant l'entrevue ne pas vouloir s'ingérer dans la vie de sa fille et de son gendre, en érigeant suffisamment de frontières entre les vies des deux familles.

Toujours au sein du groupe de familles qui se tiennent au courant au quotidien, la famille Martel se singularise, au sens où l'on ne se gêne pas pour commenter les sorties des autres, même en n'ayant pas été officiellement mis au courant. Colette nous raconte un exemple de tels commentaires : « [p]ar exemple un soir on est rentrés et Alexis me dit ou même Julien vous êtes ben rentrés tard! Où vous étiez? Oui on se tient au courant assez... Y'a des échanges » (Colette Martel, entrevue 106). Sous le couvert de l'humour, les enfants de Colette et Hubert se permettent donc de commenter la vie de leurs parents.

Dans un autre groupe de familles, l'information au sujet des allées et venues ne circule pas au quotidien, mais plutôt autour des éventuelles absences plus ou moins prolongées, lors

d'un départ de quelques nuits par exemple. La sécurité est encore une fois mise de l'avant comme raison pour se tenir au courant :

Ben c'est-à-dire que si moi je partais je sais pas en voyage ou quelque chose, c'est sûr qu'ils le savaient simplement pour la question de la sécurité, ou des voleurs possibles (Yves Bélanger, entrevue 109).

C'est sûr que si c'était deux jours, elle me le disait. Mais un souper elle me l'aurait pas nécessairement dit. [...] Mes beaux-parents sont à Sainte-Agathe, des fois on allait au lac, des fois non, on allait à Sainte-Agathe, là j'veais lui dire à Isabelle. Questionne-toi pas, la maison, y'a personne. Mais pour un soir, une nuit, non pas nécessairement (Martine Bédard, entrevue 101).

De tous les discours autour des allées et venues, c'est celui de Jocelyne Fournier qui s'avère le plus riche, car le contraste entre le discours et les actions est assez saisissant. En effet, son discours correspond à celui de la plupart des autres répondants, au sens où, malgré une revendication d'indépendance assez forte, ses enfants la tiennent au courant lorsqu'ils ne dorment pas à la maison :

Les allées et venues, ça ne me concerne pas. Ils font ce qu'ils veulent, ils font ben ce qu'ils veulent. Mais c'est sûr que s'ils partent quelques jours, je trouve ça plus prudent (Jocelyne Fournier, entrevue 102).

Un peu plus loin dans l'entrevue, Jocelyne admet, sans nécessairement s'en rendre compte, qu'elle exerce un certain contrôle « à distance » sur les allées et venues de ses enfants, car elle peut les entendre et regarde si leur chambre est allumée. Ainsi, sous des dehors complètement indépendants, où elle cherche à se détacher de ses enfants, Jocelyne se tient tout de même subtilement au courant de leur présence ou de leur absence.

De façon générale, les familles comptant des membres plus vulnérables, où la cohabitation se fait avec des parents âgés ou avec de jeunes adultes, semblent plus susceptibles d'exercer une surveillance sur les allées et venues de chacun, surtout pour s'assurer que tout va bien pour tout le monde. Du même souffle, il est toutefois essentiel de constater que l'extrême proximité résidentielle induite par la cohabitation intergénérationnelle en plex amène tout le monde à connaître davantage de détails sur les autres, de sorte qu'une certaine perte d'intimité, et donc d'indépendance, s'observe au sein de ce mode d'habiter.

En ce qui a trait aux pratiques de circulation, on constate que les cas de figure sont nombreux, à la fois à l'intérieur et vers l'extérieur du plex. À l'intérieur du plex, les familles revendiquent différentes frontières, parfois nettement établies, parfois négociées au quotidien, parfois implicites. Concernant les entrées et sorties du plex, force est de constater que la revendication d'indépendance est très grande au sein de la plupart des familles. En effet, on cherche à montrer que tout le monde est maître de ses allées et venues. Toutefois, le vernis craque assez rapidement et l'on constate que les familles, si elles ne se disent pas nécessairement tout, sont quand même au courant et exercent une certaine surveillance sur les déplacements des autres, particulièrement lorsque la cohabitation implique des parents et leurs enfants jeunes adultes.

5.3 Se côtoyer au quotidien

Comme Isabelle Van Pevenage (2011) le montre bien dans sa thèse, la frontière entre les sociabilités et les solidarités est floue, pour ne pas dire poreuse. En effet, les répondants à l'enquête *Biographies et solidarités familiales au Québec* ont tendance à minimiser l'aide offerte à leurs parents âgés en la présentant comme une forme de sociabilité. Par ailleurs, les auteurs s'entendent en général pour définir la sociabilité comme étant « l'ensemble des relations qu'un individu entretient avec les autres, et des formes que prennent ces relations » (Kempeneers et Van Pevenage, 2011, p.106). La sociabilité, en tant que réseau, est en quelque sorte sa propre finalité, tout en étant le support d'échanges matériels et symboliques (Kempeneers et Van Pevenage, 2011, p.106). De cette façon, il n'est pas surprenant de constater que la sociabilité recouvre bien souvent de la solidarité dans les familles. En d'autres termes, on profite des rencontres sociales pour se rendre de menus services, se donner divers coups de main.

Les familles ayant opté pour la cohabitation intergénérationnelle en plex comme mode d'habiter ne font pas exception à cet égard. En effet, l'extrême proximité résidentielle permet des occasions de rencontres plus fréquentes. Ces nombreuses rencontres, aussi brèves soient-elles, peuvent s'expliquer chez quelques familles par la proximité affective qui y existait déjà. Chez d'autres familles, le lien évolue, parfois pour se développer, parfois pour changer quelque peu de forme. Par ailleurs, au sein des familles où habitent des petits-enfants, les

contacts autour de ces derniers sont fréquents. Ceci est bien souvent considéré par les grands-parents comme un avantage non négligeable de la cohabitation intergénérationnelle.

5.3.1 Des occasions quotidiennes de se rencontrer

La cohabitation intergénérationnelle en plex diffère de la cohabitation avec des voisins que l'on ne connaît pas nécessairement. En effet, quand des membres de la famille occupent les autres logements, il est difficile de ne pas les saluer lorsqu'ils descendent l'escalier. Cette situation est vue par plusieurs répondants comme étant éminemment positive :

C'est un voisinage agréable parce que c'est mes enfants. C'est pas comme un voisinage où tu vois des gens descendre ou arriver en bas ou en haut que tu connais pas du tout, ou à peine. Le contact est immédiat et facile. Les journées c'est un peu ça, mais autrement chacun est à son étage, chacun fait ses choses. Il y a des petits moments de rencontre comme ça presque tous les jours (Benoît Girouard, entrevue 104).

Ces rencontres quasi quotidiennes sont présentes dans la plupart des familles. Elles peuvent être en partie fortuites, comme dans l'exemple de la famille Girouard, où elles ne durent souvent que quelques minutes, ou plus provoquées, comme chez les Martel :

Je vois beaucoup plus Pierre-Luc de façon régulière. Là, il ne vient pas parce qu'il sait que tu es là, mais il vient faire son lavage premièrement, des fois il vient m'embrasser, me donner un petit bec. Je travaille, il vient, me serre, me donne un petit bec sur la tête, s'en va. Des fois il vient emprunter quelque chose, je le vois assez régulièrement. Je le vois assez régulièrement (Colette Martel, entrevue 106).

Dans cet extrait, Colette montre qu'elle est assez proche de son fils cadet, de sorte que celui-ci apparaît régulièrement dans son logement dans le seul but de lui donner une marque d'affection de quelques secondes.

L'architecture des plex n'est pas étrangère à la multiplication des points de rencontre entre les cohabitants : comme les logements étant à des étages différents et l'escalier à l'extérieur, il est difficile de ne pas voir les déplacements des autres habitants. Ainsi, les contacts sont facilités : il suffit de se pointer le bout du nez à l'extérieur pour dire bonjour si l'envie nous prend. Benoît Girouard nous explique comment l'architecture de leur triplex reflète la place de chacun au sein de la famille :

On [Benoit et sa conjointe] est un peu le trait d'union, on est placés entre les deux, mais disons que les liens entre Clément [son fils] et Bastien [son gendre] et entre la blonde de Clément et Véronique [sa fille], eux autres c'est comme, tu sais, ils seraient... probablement s'ils n'étaient pas dans le même immeuble, ils se verraient pas si souvent que ça (Benoit Girouard, entrevue 104).

Dans cet extrait, on voit que l'étage occupé par les parents et leurs enfants correspond au rôle qu'ils sont amenés à jouer dans les relations entre les enfants. En effet, plusieurs des interactions sociales au sein du plex passent par Benoit et sa conjointe, au sens où ils font office de « trait d'union », de courroie de transmission, entre les deux enfants et leurs conjoints respectifs, et ce, malgré le fait qu'ils habitent dans le même immeuble.

5.3.2 Une proximité affective préalable

Ces contacts quotidiens, même s'ils sont facilités par l'architecture des plex, ne sont pas particulièrement surprenants. En effet, la cohabitation intergénérationnelle est la plupart du temps le fait de familles qui montraient au préalable un certain degré de proximité affective. Difficile d'imaginer l'élaboration d'un tel projet avec des membres de la famille avec qui on s'entend moins bien, même si la famille Séguin n'est pas très loin d'une telle situation.

La famille Bédard est probablement celle où la proximité affective préalable est la plus articulée par Martine, pour ne pas dire la plus présente :

Ben le fait qu'on vienne d'une grosse famille tissée serrée à un an d'intervalle entre chaque enfant, notre bulle est petite nous autres. On a tout le temps vécu ensemble, partagé des chambres deux par deux. Isabelle n'était pas celle avec qui je partageais ma chambre, mais c'était correct. J'ai jamais senti qu'elle venait vivre dans ma famille, près de ma famille (Martine Bédard, entrevue 101).

Au sein des familles tricotées serrées, à l'instar de celles des Bédard et des Tremblay, la question d'habiter les uns près des autres ne se pose pas nécessairement. En effet, lorsque l'occasion se présente, il n'y a pas d'hésitation à s'installer à proximité d'un autre membre de la famille. C'est ainsi qu'au moment où le frère de Mario Tremblay a quitté le duplex, il a acheté une nouvelle maison à quelques rues. De plus, les deux filles de Mario qui ont quitté la maison habitent aussi à quelques rues de chez leurs parents, dans des appartements mitoyens.

Pour d'autres familles, si la proximité affective semble moins vive que chez celles où la bulle est très petite, les habitudes de proximité résidentielle sont tellement ancrées dans l'histoire familiale que la question ne se pose plus : cela devient « naturel » d'habiter à proximité, comme nous le raconte Clémence Moreau : « c'était comme naturel, ça faisait 20 ans qu'elle [sa mère] était toujours proche. Quand elle l'a dit, nous autres on y avait déjà pensé. Même si elle l'a verbalisé, pour nous c'était normal [de lui réserver un logement dans le triplex] » (Clémence Moreau, entrevue 103). Dans ce court extrait, Clémence nous montre que l'habitude d'avoir quelqu'un à proximité peut devenir tellement grande qu'elle devient « naturelle », « normale », de sorte que la question ne se pose plus; cela relève de l'évidence, comme nous l'avons vu au chapitre 4.

Dans les familles où la proximité affective est grande, le caractère électif des liens familiaux, qui revêt une importance grandissante, semble moins présent. En effet, il est ici davantage question d'accepter les membres de sa famille tels qu'ils sont, de telle sorte que d'avoir différents membres à grande proximité n'est pas un fardeau, bien au contraire.

5.3.3 Des liens qui évoluent

Si l'état des relations dans chacune des familles au début de la cohabitation intergénérationnelle n'est pas la même, elle évolue dans la grande majorité des cas. En effet, côtoyer d'autres membres de sa famille au quotidien amène à tisser davantage de liens, et peut changer quelque peu le contenu des échanges entre les membres d'une famille.

Dans un premier groupe de familles, ce sont les contacts quotidiens qui ont entraîné une évolution de la qualité des liens entre les membres. De façon générale, ces derniers se rapprochent et leurs relations deviennent plus cordiales, plus intimes. Par exemple, au fil des 30 années de la cohabitation entre Clémence Moreau et sa mère, l'humeur de cette dernière a grandement évolué pour parvenir à une situation nettement plus agréable : « petit train va loin, à force de rester proche de nous autres » (Clémence Moreau, entrevue 103).

La relation entre les sœurs Luce et Adrienne Séguin s'est réchauffée grâce à la cohabitation. Comme Luce a quitté le domicile parental à 12 ans et que sa sœur est plus jeune qu'elle d'une dizaine d'années, elles ne se sont jamais vraiment connues. Lorsque la cohabitation a véritablement débuté entre les deux, après de nombreuses années où elles

étaient copropriétaires, mais où Adrienne habitait chez son conjoint et louait son logement dans le duplex, les deux sœurs n'ont pas eu d'autre choix que d'apprendre à se connaître : « [...] avec Adrienne, on partage une maison, ça oblige à se connaître » (Luce Séguin, entrevue 105).

Une évolution des relations s'observe aussi au sein des familles qui font preuve au départ d'une grande proximité affective. Le meilleur exemple se situe chez les Bédard, où les frères et sœurs se considèrent comme très proches les uns des autres, la cohabitation n'a pas réellement rapprochée Martine et Isabelle. Toutefois, il en est tout autrement dans la relation de Martine avec sa nièce :

Ben ma sœur moins, parce qu'on a tout le temps été ben ben proches. Mais ma nièce, j'étais ben plus proche d'elle que de mes autres nièces, [...] je la connais beaucoup plus que n'importe quelle autre, je l'ai vue grandir (Martine Bédard, entrevue 101).

Dans un autre groupe de familles, on observe un changement du type de lien qui est développé plutôt qu'au niveau de la qualité du lien en tant que telle. En invitant ses enfants à déménager à l'étage, Jocelyne Fournier avait l'intention d'opérer un détachement graduel d'avec ces derniers, car « c'est nécessaire de se détacher de nos enfants, autrement il y a quelque chose qui ne marche pas » (Jocelyne Fournier, entrevue 102). Après quelques hésitations au niveau de la formulation, Jocelyne parvient à expliciter sa pensée :

R : On essaie plus d'établir, de changer le lien un peu.

Q : Changer de quoi à quoi?

R : D'être plus... demeurer un soutien, pas maman, papa-maman... enfant. Plus t'sais comme on pourrait soutenir une personne adulte, plus apporter des conseils de temps en temps, du soutien, de l'écoute, plus que de l'aide, la mère qui gère (Jocelyne Fournier, entrevue 102).

Ce désir de changement dans la relation exprime une revendication d'indépendance accrue de part et d'autre, de la part des enfants envers leurs parents, et vice-versa. C'est un travail progressif, qui semble se faire tout au long de la cohabitation.

Dans le cas de la famille Moreau, c'est la situation contraire qui s'est produite. En effet, Alexandre, le fils de Clémence, est revenu cohabiter avec ses parents après une

séparation. Le changement dans la relation est allé un peu à l'inverse de la famille Fournier, car l'indépendance d'Alexandre était acquise depuis son départ du domicile parental. Lorsqu'il est revenu, non seulement il en a sacrifié une certaine part, notamment à travers le gardiennage de ses filles par ses parents, comme nous l'avons vu plus haut, mais la relation avec ses parents a aussi évolué. Maintenant, Alexandre

apprécie plus ses parents [...] il est toujours aux petits soins. Comparé à avant où il venait ici en visite, là c'était comme souvent il se moquait... C'était pas méchant, mais c'était une autre relation. C'est plus pareil on vit dans la même maison, on partage plus les peines, les joies. Donc ça fait différent (Clémence Moreau, entrevue 103).

Le contraste entre les situations des Séguin et des Moreau est particulièrement intéressant, car il montre bien que l'évolution des liens au sein d'une cohabitation intergénérationnelle peut se faire dans les deux sens. D'une part, l'indépendance des enfants adultes peut augmenter, ce qui est souhaitable quand ces derniers en sont à une première expérience à l'extérieur du domicile parental. D'autre part, l'indépendance peut se réduire lors d'un retour à la maison, surtout lorsqu'un haut degré de services est échangé au quotidien, comme c'est le cas au sein de la famille Moreau.

5.3.4 Les liens avec les petits-enfants : une catégorie à part

L'avis des six grands-parents rencontrés est unanime : tous se sentent près de leurs petits-enfants, en partie grâce aux contacts quotidiens avec eux. Sur ce point, ils ne diffèrent pas des grands-parents de l'étude de Manon Boulianne, pour qui le fait de côtoyer ses petits-enfants était l'un des principaux avantages de la cohabitation intergénérationnelle (Boulianne, 2004a, p.44). Une conclusion s'impose donc : la cohabitation intergénérationnelle permet de développer des liens étroits avec ses petits-enfants. C'est peut-être Clémence Moreau qui exprime ce sentiment le plus explicitement :

Nous autres on s'ennuie d'Aline, ça fait deux semaines qu'elle est partie avec sa mère. Robert c'est la petite, moi c'est la grande, pas que j'aime pas l'autre. C'est la relation que j'ai avec cette enfant de 10 ans là qui est comme tellement spéciale, c'est tellement incroyable. On était déjà assez proches [...] là elle a sa chambre en bas, c'est vraiment le fun. Moi, je suis convaincue que ça nous aide à rester jeunes d'avoir des enfants proches de même. [...]

Oui c'est sûr [qu'Aline peut venir quand son père est absent]. On regarde nos téléromans ensemble (rires) (Clémence Moreau, entrevue 103).

Dans cet extrait, Clémence nous montre bien que le côté quotidien de la cohabitation a permis de développer davantage la relation qu'elle entretient avec ses deux petites-filles, surtout Aline, de qui elle se sent particulièrement proche. Comme la mère de cette dernière habite à proximité, Aline choisit chaque jour dans quelle maison elle a envie de passer la soirée et la nuit et ce, peu importe si son père travaille ou non. Cette proximité résidentielle tous azimuts dont profite Aline lui permet de développer une relation affective plus intime avec chaque membre de sa famille.

Dans la même veine se situe Yves Bélanger, qui a pris la fin de la cohabitation avec son fils et ses petits-enfants comme un coup dur : « J'ai *feelé* croche l'été dernier parce que j'avais été tellement heureux de cette cohabitation-là et de voir mes petits-enfants » (Yves Bélanger, entrevue 109). Yves considérait donc ses petits-enfants comme une source quotidienne de bonheur, dont il ne peut plus profiter maintenant que la cohabitation est terminée, même si son fils a déménagé à quelques rues seulement. S'il continue de les voir, la fréquence a nettement diminué, pour passer à environ une rencontre par semaine, et ces rencontres ont gagné en formalité, s'organisant dorénavant autour d'invitations plus officielles.

Les rencontres quotidiennes avec les petits-enfants améliorent la relation avec leurs grands-parents, selon Colette Martel et Brigitte Gauthier. En effet,

[...] des petits-enfants, si tu les vois pas, même si c'est tes petits-enfants... Il y en a du monde que leurs petits-enfants vivent loin, pas ben ben d'attachement. L'enfant ne te connaît pas. Même si t'es sa grand-mère, il ne te connaît pas (Brigitte Gauthier, entrevue 110).

Ainsi, le fait de côtoyer ses petits-enfants au quotidien permet de mieux les connaître. Colette abonde dans ce sens :

Je fais d'autres genres de choses, parce que je trouve en même temps que ce qui est bien, c'est qu'on voit les enfants sur une base régulière. C'est vraiment le fun parce que je travaille beaucoup. Si on restait plus loin on les verrait moins. Et c'est pas la même chose les voir avec les parents (Colette Martel, entrevue 106).

Un autre avantage de la cohabitation intergénérationnelle en plex concerne donc les relations entre les grands-parents et leurs petits-enfants, au sens où la cohabitation permet de côtoyer ces derniers au quotidien, ce qui est un avantage en soi. De plus, la relation peut être améliorée grâce au côté quotidien, car les parents ne sont pas toujours présents lors des rencontres entre les grands-parents et leurs petits-enfants, ce qui individualise le lien.

5.4 Gérer les comptes

Les questions financières sont forcément au cœur de la gestion de la vie en cohabitation intergénérationnelle, car elles sont un incontournable de la propriété d'un immeuble. Dans un tel projet, il peut donc y avoir l'élaboration d'un budget, des questions relatives à la propriété du plex, et autour du partage des dépenses. Comme nous l'avons vu précédemment, une des motivations derrière l'élaboration d'un projet de cohabitation intergénérationnelle est l'accession à la propriété pour les jeunes adultes, ce qui entraîne des enjeux bien particuliers.

5.4.1 La propriété du plex

À une exception près, la famille Bédard, au moins un membre de chaque famille est propriétaire du plex. La configuration la plus fréquente comprend un ménage propriétaire, qui loue le ou les logement(s) supplémentaire(s) à d'autres membres de sa famille, et à des locataires extérieurs à l'occasion.

Les familles propriétaires de leur plex qui hébergent un enfant, un parent ou les deux, se divisent en deux catégories selon le loyer demandé. D'une part, celui-ci peut être sous la valeur marchande, ou carrément inexistant. C'est la situation qui prévaut dans les familles Fournier, Moreau, Martel avec l'un des fils, Tremblay, Fillion, Bélanger et Gauthier. Les familles Fournier et Martel ont un profil intéressant, au sens où le loyer demandé à Émile et Anna Fournier, et à Pierre-Luc Martel est minime ou inexistant, car leurs parents considèrent qu'ils n'ont pas les moyens de payer davantage. Si la situation de base chez les Fournier veut que chaque enfant paie une centaine de dollars par mois, Jocelyne a annulé le paiement du loyer lors du retour aux études de sa fille.

Dans les familles Tremblay et Bélanger, le loyer a également fluctué avec le temps. Mario Tremblay a demandé un loyer de quelques centaines de dollars à sa mère pendant plusieurs années et a finalement arrêté, malgré le fait qu'elle aurait encore eu amplement les moyens, considérant que « c'est ma mère, je suis resté chez nous jusqu'à 25 ans, quand même que je la garderais 10-15 ans » (Mario Tremblay, entrevue 107). Pour Mario, il s'agit d'un retour de l'ascenseur, une façon de remercier sa mère d'avoir pris soin de lui pendant plusieurs années. Finalement, Yves Bélanger a eu l'habitude de demander un loyer légèrement inférieur à la valeur marchande à son fils, mais arrêta la demande de paiement lorsque ce dernier procédait à des rénovations à ses frais, car « ça leur coûtait cher de rénover », d'autant plus qu'à long terme, Yves savait qu'il profiterait des travaux, étant propriétaire du duplex.

Pour les familles Girouard et Martel, qui projettent une copropriété entre les enfants et les parents dans quelques années, l'arrangement est quelque peu différent. En effet, le loyer perçu est plus près de la valeur marchande des logements, pour ne pas dire égal ou supérieur, mais cet argent est « mis de côté » pour une éventuelle copropriété. Autrement dit, l'hypothèque est pour le moment inscrite au nom des parents, mais les enfants contribuent indirectement aux paiements, contribution dont il sera tenu compte quand viendra le temps de diviser l'immeuble en copropriété indivise. Il s'agit donc d'une aide à l'accession de la propriété, en attendant que les enfants aient les moyens de payer l'hypothèque correspondant à la qualité supérieure du logement dont ils profitent déjà.

Lorsque Mario Tremblay cohabitait avec son frère et la sœur de sa conjointe, ils vivaient en copropriété, tout comme Luce Séguin et sa sœur Adrienne. Sur papier, cet arrangement est le plus simple, au sens où la répartition des dépenses est habituellement clairement indiquée sur l'hypothèque ou la convention de copropriété. Si ces principes guident assez bien les sœurs Séguin, nous verrons plus loin qu'il en va autrement chez les Tremblay.

5.4.2 L'élaboration d'un budget

Peu de familles élaborent un budget très détaillé au départ d'un projet de cohabitation intergénérationnelle en plex. Si on « parle d'argent » lors des rencontres de planification, comme chez les Martel, ce n'est jamais de façon particulièrement élaborée, à un point tel que

Colette avoue elle-même ne pas être très au fait de ces détails, malgré la nouveauté de la cohabitation, qui ne dure que depuis un peu plus d'un an.

Sans surprise, c'est la famille Girouard qui adopte la démarche la plus réfléchie, ce qui permet à Benoit d'être très explicite sur l'élaboration du budget. La majeure partie de ce travail d'élaboration s'est effectuée lors des rencontres formelles, tenues autour d'une table, dont nous avons parlé au chapitre 4. Cela dit, comme ces rencontres ont surtout tourné autour de l'élaboration du budget d'achat du plex, les modalités de division des coûts n'ont pas été spécifiquement abordées, comme c'est le cas dans la plupart des familles rencontrées.

Au final, les modalités budgétaires se « négocient » au quotidien plutôt qu'à l'intérieur d'un cadre bien précis.

5.4.3 Le partage des dépenses

Deux profils assez nets peuvent être dégagés au niveau du partage des dépenses; c'est le mode de propriété qui déterminera la façon de fonctionner de chaque famille. Dans une configuration propriétaire/locataire(s), ce sont les propriétaires qui prennent en charge toutes les dépenses liées à l'immeuble, comme ce serait le cas s'il s'agissait d'un propriétaire et de locataires en dehors de la famille. Dans le cas d'une copropriété, les dépenses sont partagées, selon des modalités qui changent d'une famille à l'autre.

Le premier cas de figure concerne les familles qui vivent selon la configuration classique du propriétaire avec ses locataires. Ici, le partage des dépenses est assez aisé : tout ce qui se divise facilement l'est (électricité, câble, téléphone, chauffage, etc.), et ce qui découle de l'entretien de l'immeuble est pris en charge par le propriétaire. Rappelons qu'il s'agit de la configuration privilégiée par la vaste majorité des familles. Sur papier, tous les services sont payés par chacun selon leur utilisation. Toutefois, en grattant un peu, des pratiques d'entraide apparaissent. Un exemple assez fréquent est le partage d'internet, pratiqué par les familles Fournier et Moreau :

Q : Est-ce qu'ils ont internet en haut?

R : Oui, ils sont comme... on est tous pluggés en fait. (Jocelyne Fournier, entrevue 102)

Mais l'internet mon fils... j'ai le wi-fi faque il s'est pas abonné à internet. Comme c'est confidentiel, je peux dire que je pense qu'il m'a sauté le câble (rires). Il a déjà travaillé dans une compagnie de câble faque il sait comment ça marche. Il a dit « je vais m'arranger ». Je veux pas le savoir! (Clémence Moreau, entrevue 103).

Ce type de partage est directement motivé par le fait qu'il s'agit des membres d'une même famille qui occupent les logements du plex. En effet, il est assez rare de voir un tel partage d'internet ou des services télévisuels dans le cas de locataires non-apparentés.

L'autre cas de figure, la copropriété entre membres d'une même famille, montre une situation particulièrement intéressante à propos du partage des dépenses. Dans une telle situation, il est nécessaire de s'interroger sur les modalités de partage, car tout le monde est partie prenante de la propriété, ou en voie de l'être. La situation idéale de chaque famille semble être le partage des dépenses en fonction de la superficie habitée. Toutefois, ce n'est pas nécessairement chose aisée.

Sur papier, la façon la plus simple de régler les éventuelles tergiversations autour du partage des dépenses est d'inclure une règle dans la convention de copropriété. C'est ce que les sœurs Luce et Adrienne Séguin ont fait. Pour les dépenses récurrentes, comme les taxes municipales ou scolaires, elles s'y tiennent religieusement. Toutefois, quelque temps après la signature de l'acte de propriété, Adrienne a offert à Luce de payer pour refaire ses galeries, afin de compenser pour la perte de l'usage de la cour, qui revenait officiellement à Adrienne, car elle occupe le logement du rez-de-chaussée. Plus récemment, dans le cadre de rénovations apportées aux fondations du duplex, c'est Luce qui a offert d'assumer une plus grande part du coût des travaux, en raison du temps que passe cette dernière à effectuer les rénovations. Ainsi, sous un couvert très « officiel », l'arrangement des sœurs Séguin montre parfois une certaine souplesse où l'on peut constater qu'il y a place à des négociations et des arrangements pour tenir compte des changements quotidiens.

Les Tremblay cherchent à utiliser sensiblement le même modèle que les Séguin, en séparant le plus possible les dépenses reliées à l'entretien de leur duplex. Toutefois, comme aucun papier n'a été signé durant la cohabitation, sous prétexte qu'en famille les papiers sont inutiles, la division des dépenses n'est finalement pas aussi nette qu'elle en a l'air. Lorsque Mario Tremblay était copropriétaire du duplex avec son frère, « chacun faisait ses affaires, on

avait chacun notre partie » (Mario Tremblay, entrevue 107). Chacun était donc responsable de l'entretien de son étage : Mario le rez-de-chaussée, les fondations et la cour, son frère l'étage. Malgré cette entente, nous apprenons rapidement que les frais d'entretien de la toiture sont divisés entre les deux copropriétaires, ce qui est contraire à l'arrangement théorique. Dans la même veine, les deux frères ont divisé les frais de construction d'une terrasse et d'une clôture, alors que la cour est, selon l'entente, du ressort de Mario. Le prétexte invoqué? Tous deux utilisent autant la cour, à la fois à cause des enfants et pour y manger, de telle sorte qu'il semble normal de diviser les frais s'y rattachant. La famille Tremblay est donc un bel exemple de distorsion entre la volonté égalitaire d'origine, où tout serait divisé selon l'occupation du duplex, et la vie quotidienne, où l'on finit par tenir davantage compte de l'utilisation faite par chacun des différents espaces.

Dans les familles Girouard et Martel, toutes deux en voie de concrétiser la copropriété avec leurs enfants, la volonté est également de séparer les dépenses liées à l'entretien et aux rénovations du plex entre les membres de la famille. Dans les deux cas, le montant des rénovations a été ajouté au montant de l'achat du plex pour ensuite être divisé au prorata de la superficie occupée par chacune des familles. Jusqu'ici, tout fonctionne bien pour ces deux familles, particulièrement considérant que les projets sont récents. C'est au niveau de l'entretien plus quotidien que les différences entre les deux familles se font davantage sentir. En effet, le fait que le fils de Colette Martel, François, soit entrepreneur en construction facilite grandement les choses, car il a la capacité de réaliser la majorité de l'entretien, en plus de disposer des outils nécessaires pour le faire. Au sein de la famille Girouard, au contraire, on ne possède pas cette expérience, ni les outils nécessaires. L'ingéniosité est donc de mise. C'est de cette façon qu'un pot commun a été instauré dès les balbutiements du projet :

Depuis 4-5 ans à peu près on mettait de l'argent... au lieu de se donner des cadeaux à Noël, aux anniversaires, on mettait de l'argent dans un pot commun. Au lieu de donner 100 \$ à mon fils pour son anniversaire, tu mets ça dans un pot. Un petit cadeau de Noël, au lieu d'acheter deux bouteilles de vin, on met l'équivalent dans un pot. Même avant le projet, on a commencé ça, au tout tout tout début du projet, dans le but de pouvoir faire je sais pas, des clôtures qui vont être communes (Benoit Girouard, entrevue 104).

L'argent de ce pot commun a effectivement été utilisé pour certaines dépenses communes, qui n'étaient pas comprises dans le contrat de l'entrepreneur qui a effectué les rénovations, notamment les gouttières, mais aussi pour la clôture et une échelle. Mais « 3000 \$ tu ne vas pas si loin avec ça non plus, là il est déjà quasiment tout placé » (Benoit Girouard, entrevue 104), de sorte qu'un processus de réflexion sur le renflouement du pot commun doit être amorcé. Benoit prévoyait de s'y pencher dès la fin de l'été, afin de formaliser la contribution de chacun à la caisse commune afin de couvrir les dépenses d'entretien du triplex. Cet exercice sera d'autant plus nécessaire que les moyens financiers de chaque famille ne sont pas les mêmes, ce qui fait en sorte que les habitudes de consommation diffèrent également. Benoit nous raconte un exemple bien concret autour de l'achat d'une échelle par Bastien, son gendre, achat jugé totalement superflu par son fils Clément, parce qu'« on va l'utiliser 3 fois en 5 ans, t'sais 300 \$... » (Benoit Girouard, entrevue 104). Fidèles à leurs habitudes, les Girouard se réuniront lors de rencontres formelles afin de déterminer les modalités du renflouement et d'utilisation du pot commun afin d'éviter les éventuels affrontements.

Les membres de la famille Bélanger sortent quelque peu du lot du point de vue de leurs habitudes de financement des rénovations. Rappelons que Philippe, le fils d'Yves, est locataire du logement au rez-de-chaussée, qu'il occupe avec sa conjointe et leurs enfants. Comme ces derniers accordent beaucoup d'importance à l'amélioration de leur logement, ils ont convenu avec Yves d'effectuer quelques rénovations et de partager les frais. L'entente stipule que les locataires paient les coûts de la main-d'œuvre tandis qu'Yves défraie le coût des matériaux. Cet arrangement a bien fonctionné jusqu'à ce que Philippe propose de creuser un sous-sol afin d'agrandir son logement. Yves trouve l'opération un peu périlleuse, à la fois financièrement et structurellement pour le duplex âgé d'une centaine d'années. Ce projet est l'élément qui a entraîné la fin de la cohabitation, car chacun est resté campé sur sa position, rendant une entente impossible. C'est durant les négociations autour de l'éventuel agrandissement que Philippe a estimé avoir dépensé plus de 50 000 \$ en frais de main-d'œuvre au fil des années, ce qui ne compensait pas l'achat des matériaux, de l'aveu même d'Yves. Ce dernier a ainsi accepté de donner congé de loyer à son fils pour la dernière année de cohabitation, ce qui a d'ailleurs permis à Philippe de financer en partie les rénovations à apporter au plex qu'il a acquis avec sa conjointe, quelques rues plus loin.

Une conclusion principale se dégage à propos du partage des dépenses dans les familles qui choisissent la cohabitation intergénérationnelle en plex : il n'est pas simple de parvenir à une entente qui se veut équitable et intéressante pour tout le monde. S'il est possible de coucher certaines ententes sur papier, ce n'est qu'au contact de la réalité qu'il sera possible de constater si le tout fonctionne à l'épreuve du quotidien. Ainsi, il n'est pas surprenant de voir une adaptation quotidienne de ces règles, qui peuvent être progressivement adoucies afin de s'adapter à la situation de chacun.

En somme, la vie quotidienne est le meilleur moyen de tester les ententes relatives à la cohabitation intergénérationnelle en plex. En effet, le quotidien est l'occasion de négocier, ou de renégocier, les règles établies. Dès lors, une tension entre rigidité et flexibilité s'installe dans le discours des répondants, où ils cherchent à se montrer relativement rigides, en démontrant une plus grande souplesse dans leurs pratiques quotidiennes. Chacun cherche à protéger son indépendance, tout en reconnaissant les avantages que procure la cohabitation intergénérationnelle au quotidien, notamment au chapitre des services échangés, ce qui compense au moins en partie une indépendance diminuée.

Chapitre 6 : La fin (éventuelle) de la cohabitation

6.1 Dresser un bilan

Lorsque l'on demande aux répondants d'établir un bilan, ne serait-ce que provisoire, de leur expérience de cohabitation intergénérationnelle en plex, celui-ci est invariablement positif. Considérant la tendance qu'ont les répondants à montrer une facette positive de leurs expériences, cette constatation n'est pas surprenante, ce pourquoi nous aurons l'occasion de nous attarder sur les cas où la cohabitation s'est terminée sur une note plus négative que ce que l'on veut bien laisser entendre. Cela dit, il demeure intéressant de passer en revue le bilan établi par quelques répondants, notamment celui de Clémence Moreau et de Benoit Girouard, qui en ont spontanément établi un pour clore leur entrevue, mais aussi ceux qui ont répondu à une question sur le sujet.

Clémence Moreau et Benoit Girouard tirent donc chacun un bilan de leur cohabitation intergénérationnelle à la toute fin de l'entrevue, en répondant à la question « avez-vous quelque chose à ajouter? ». Clémence Moreau tient

R : juste à dire que c'était pas dans mes plans de faire ça (rires). « Ah nous autres là ce qu'on va faire c'est une maison multigénérationnelle », c'est arrivé comme c'est arrivé. Pis c'est correct t'sais.

Q : En êtes-vous heureuse?

R : Oui, je suis ben contente, j'en suis même fière. C'est intéressant je trouve. Je pense que ça doit venir un peu du fait que moi j'ai travaillé pendant 20 ans dans les coopératives, pis une des affaires qu'on défendait beaucoup c'était que c'étaient des milieux de vie complets, on n'avait pas des coops de personnes âgées et des coops de couples. [...] on essayait d'avoir un échantillonnage de la population dans notre population de coop. Je me suis toujours dit que c'est ce qui garde le monde vivant. Je trouve ça tellement triste de parquer des vieux avec juste d'autres vieux, ça a pas de... c'est pas la vraie vie ça! C'est un peu une philosophie aussi t'sais (Clémence Moreau, entrevue 103).

En utilisant le mot « philosophie », Clémence cherche à défendre son mode d'habiter, qui n'est pas si répandu au Québec et qui soulève invariablement des questionnements. En

effectuant un parallèle avec les coopératives, elle identifie très explicitement les avantages de l'intergénérationnel pour la société, au sens où la vie de chacun peut s'enrichir aux côtés des autres, tout en favorisant la solidarité intergénérationnelle.

Le bilan dressé par Benoit Girouard est plus « à chaud », compte tenu de la relative nouveauté de la cohabitation intergénérationnelle. Si l'expérience est « fort agréable »,

on entre dans une phase où il faut si on veut que ça reste agréable, il faut formaliser un peu, pas laisser les choses continuer comme elles sont. On entre un peu dans une autre phase d'évolution. Mais sinon regarde, moi j'suis heureux (Benoit Girouard, entrevue 104).

Benoit apprécie donc son nouveau mode de vie, intergénérationnel et urbain, mais est tout à fait conscient du travail nécessaire pour assurer la pérennité de la cohabitation avec ses enfants. Comme nous l'avons vu précédemment, le principal défi sera de renflouer le pot commun, qui servira à l'entretien du plex à long terme. Une fois cette formalité réglée, Benoit devrait se sentir en plein contrôle de la situation.

Lorsqu'on demande à Luce Séguin et à Brigitte Gauthier d'esquisser un bilan de leur cohabitation, celles-ci mettent l'accent sur le rapprochement des liens familiaux. Rappelons que Luce possède un duplex avec sa sœur depuis une vingtaine d'années, mais comme cette dernière a habité chez son conjoint pendant de plusieurs années, la cohabitation est récente :

Moi je trouve que ça va bien. J'ai eu beaucoup de craintes avant qu'elle revienne. Ça ne marchait pas quand elle était à l'extérieur, chez son chum, elle était pas parlable. Là je trouve que ça c'est beaucoup amélioré depuis qu'elle est là. J'ai pu lui faire comprendre qui je suis... Je trouve que ça va bien et j'espère que ça va durer. On y met chacun du nôtre et on s'embrasse chaque fois qu'on se quitte (rires) (Luce Séguin, entrevue 105).

Si les relations étaient tendues entre Luce et sa sœur avant l'emménagement de celle-ci, force est de constater que la proximité forcée par la cohabitation a contribué à développer le lien entre les deux à un point tel qu'elles s'embrassent maintenant chaque fois qu'elles se voient. Brigitte Gauthier abonde dans le même sens que Luce lorsqu'elle nous dit que

C'est ben positif, je pense que ça resserre les liens de la famille. On se dit tout, on s'appelle, chaque fois qu'il y a une petite affaire elle nous le dit, toujours. On est proches (Brigitte Gauthier, entrevue 110).

Même si la cohabitation est terminée chez les Gauthier, les liens créés durant celle-ci ne se sont pas relâchés, au contraire, et ce, malgré le déménagement de Noémie, la fille de Brigitte, à Laval, dans un quartier relativement peu accessible en transport en commun. C'est donc Noémie qui fait assez régulièrement le trajet pour aller voir ses parents. L'habitude de se donner des nouvelles au quotidien n'a en outre pas disparu et prend maintenant une nouvelle forme : le téléphone.

Finalement, Chantal Fillion insiste sur le caractère positif de sa première année en cohabitation avec sa mère, qu'elle appelle une « année de transition », et ce, malgré les ajustements nécessaires dans leurs habitudes de vie respectives. Ainsi, Chantal trouve « qu'on s'en est bien sorti en fin de compte » et envisage l'avenir avec optimisme, d'autant plus que sa mère fréquente maintenant davantage d'amis et s'est familiarisée avec son nouveau milieu de vie.

6.2 La fin de la cohabitation

Sur les 10 familles rencontrées, trois ont mis fin à la cohabitation intergénérationnelle, une y a mis fin, mais l'a reprise avec un autre membre de la famille, et six cohabitations ont toujours cours aujourd'hui. Certaines familles sont forcées de constater l'échec de leur cohabitation, qui ne s'est pas terminée sur une note positive. Au contraire, dans d'autres cas, la cohabitation s'est terminée parce qu'il était temps de passer à une autre étape de sa vie.

6.2.1 Les échecs

Deux cas de cohabitation se sont soldés par des échecs : la famille Bélanger et la famille Tremblay. Si la crise s'est résorbée après la fin de la cohabitation dans le premier cas, la chicane dure toujours chez les Tremblay.

Dans la famille Bélanger, les tensions entre Yves et son fils Philippe ont débuté au moment où ce dernier a lancé l'idée de creuser un sous-sol sous le duplex afin d'agrandir son logement en prévision de l'arrivée d'un deuxième enfant. Devant les réticences de son père, surtout liées au coût des travaux et à la faisabilité technique du projet, Philippe a passé quelques mois à tenter de le convaincre, en proposant la cohabitation indivise pour réduire l'impact financier des travaux sur le budget paternel. Yves est même allé jusqu'à envisager de

s'acheter un logement en copropriété pour permettre à son fils d'occuper le duplex en entier. C'est au fil de discussions avec son autre fils qu'Yves s'est rendu compte qu'il n'avait pas les moyens de déménager, et qu'il « ne pouva[i]t pas tout donner à [s]on fils, [qu'il] devai[t] continuer à vivre » (Yves Bélanger, entrevue 109). Les relations entre Yves et son fils se sont envenimées au point où ils ont cessé les déjeuners communs, et les sorties père-fils au restaurant. La goutte qui a définitivement fait éclater la crise est lorsque Philippe a embauché quelqu'un pour voir à quelle profondeur se situait le roc dans la cour, sans qu'une décision ait été prise sur un éventuel sous-sol. C'est à ce moment qu'Yves a décidé de faire une croix sur la cohabitation avec son fils, malgré le fait qu'il aimait beaucoup l'avoir à proximité. Philippe et sa famille ont donc acheté un triplex à quelques rues de chez Yves, où ils ont pu creuser un sous-sol à leur guise. Depuis ce temps, les relations se sont réchauffées, et les soupers père-fils ont repris, quoiqu'à une fréquence moindre.

Dans la famille Tremblay, les éléments liés à la fin de la cohabitation sont multiples, mais se cristallisent autour d'une chicane entre la conjointe de Mario, Germaine et sa propre sœur. Rappelons que les deux couples qui résident dans le duplex sont aussi des frères et sœurs. Ainsi, lorsqu'on leur demande s'ils répéteraient l'expérience de la cohabitation, Mario et Germaine reconnaissent qu'ils en ont retiré plusieurs avantages, notamment financiers, mais Germaine insiste pour dire qu'ils ne le referaient pas : « c'est tout le temps des affaires à deux, moitié-moitié, en tout cas... » (Germaine, conjointe de Mario Tremblay, entrevue 107). Dans une conversation de sourds, Mario et sa conjointe adoptent des positions quasi contraires : Mario reconnaît les avantages, surtout autour des enfants, pendant que Germaine réitère qu'elle ne le referait pas. C'est leur fille, présente durant quelques minutes, qui règle la question en s'exclamant : « dites les vraies choses, ça a fini en chicane, c'est ça l'affaire! » Cette information, que je connaissais déjà, a réorienté la discussion autour de la chicane, qui s'avère finalement avoir déclenché la fin de la cohabitation. Celle-ci a débuté à propos des questions financières, surtout à cause du fait qu'aucun papier n'a été signé lors de l'achat du duplex, mais a été alimentée au quotidien, particulièrement autour des enfants :

Les chicanes d'enfants, tu te mêles pas de ça. Ils se chicanent et, trois minutes après, ça se donne des becs. Mais ma femme prenait parti pour ses filles. Là ça fait des petits grincements avec sa sœur, ça part gros de même [mime une petite distance entre ses mains] et ça finit gros de même

[mime une plus grande distance] pour rien. En dernier elles ne s'entendaient plus, elles n'étaient plus sur la même longueur d'onde. La moindre petite affaire, ça faisait une montagne. [Aujourd'hui], il y a des partys où on ne va pas, les deux sœurs ne s'entendent pas (Mario Tremblay, entrevue 107).

C'est une accumulation de petites remontrances qui a mené à la fin de la cohabitation, concrétisée lors de l'achat d'une nouvelle maison par le frère et la sœur de Mario et sa conjointe. Si la fin de la cohabitation a permis de désamorcer le côté quotidien de la crise, la chicane dure encore, une vingtaine d'années plus tard, et empêche parfois Mario de fréquenter son frère, de qui il est très proche, pour éviter des malaises dans certaines réunions de famille.

Le point commun entre les familles Tremblay et Bélanger est l'exacerbation de la crise par la cohabitation intergénérationnelle. Chez les Bélanger, la crise est déclenchée directement à cause du fait qu'Yves cohabite avec son fils, car c'est autour de l'évolution de la cohabitation que les tensions se développent pour mener au déménagement de Philippe et de sa famille. Chez les Tremblay, les causes sont multiples et floues : si Germaine s'est toujours sentie à l'écart des autres à cause de son insistance à signer des papiers, c'est la vie quotidienne entre les deux sœurs brouillées qui a eu raison de la cohabitation. Il importe toutefois de souligner que les relations sont encore cordiales entre Yves Bélanger et son fils, et que Mario et Germaine n'ont pas été assez échaudés par la cohabitation intergénérationnelle pour ne pas tenter l'expérience à nouveau, avec la mère de Mario cette fois-ci. Ce n'est donc pas un constat d'échec sur toute la ligne, tout le monde y a trouvé des avantages malgré une fin plus rocailleuse.

6.2.2 Les « bons départs »

Dans les deux autres cas où la cohabitation est terminée, la raison de la fin tourne autour de l'achat d'une nouvelle maison, ce qu'il est possible de traduire comme un passage à une autre étape. En effet, en prévision de l'arrivée d'un deuxième enfant, les Bédard cherchaient depuis quelque temps à s'acheter une propriété à Montréal. Cette option s'est avérée financièrement impossible, et les Bédard se sont tournés vers Laval. C'est la même réflexion qui a amené Noémie Gauthier, la fille de Brigitte, à privilégier l'achat d'une maison... à Laval également. Ainsi, la fin de la cohabitation entre Martine et sa sœur et entre

Brigitte et sa fille s'est faite sous un signe positif. Tellement positif en fait que la proximité résidentielle s'est poursuivie chez les Bédard : la sœur de Martine ayant acheté, peu de temps après, une maison quelques rues plus loin, les échanges de services ont continué, bien qu'à une fréquence moins élevée. Chez les Gauthier, la continuité de la proximité résidentielle a été souhaitée, mais ne s'est pas concrétisée :

Quand elle est partie, ça me faisait de la peine, le bébé [son petit-fils] s'en allait, je trouvais ça triste! Elle dit vous avez juste à acheter une maison à Laval. On y a pensé, mais je pense qu'on le ferait pas (Brigitte Gauthier, entrevue 110).

Si le projet ne s'est pas concrétisé pour l'instant, Noémie caresse toujours le projet de revenir s'installer près de chez ses parents, pour permettre à sa fille de fréquenter la même école qu'elle a fréquentée durant son enfance. Les Gauthier entretiennent donc une grande proximité affective, à défaut de profiter de la proximité résidentielle, comme Noémie le souhaiterait.

Suite à l'analyse des fins de cohabitations, une conclusion s'impose : les familles ont aimé leur expérience de cohabitation intergénérationnelle. En effet, les quatre familles gardent la proximité résidentielle dans leurs habitudes. Chez les Tremblay, c'est l'emménagement de la mère de Mario qui en fait foi, tandis que chez les Bédard et les Bélanger, la proximité résidentielle s'exprime par des maisons situées à quelques rues les unes des autres. Chez les Gauthier, la proximité résidentielle demeure un souhait, mais reste dans le discours. On aimerait se rapprocher, mais cela apparaît impossible pour le moment, probablement pour des raisons financières : les maisons sont chères dans le quartier Ahuntsic.

6.3 L'avenir

Pour la plupart des familles, la cohabitation intergénérationnelle n'est pas terminée et est un mode de vie envisagé à long terme. Tout le monde prévoit conserver cette façon d'habiter « le plus longtemps possible », jusqu'à un empêchement majeur. Lorsqu'on leur demande comment ils entrevoient l'avenir, les répondants nous en parlent de façon générale ou un peu floue, mentionnent une nécessaire formalisation, lancent des idées de rénovations ou posent des limites explicites qui, si elles sont atteintes, signifieront la fin de la cohabitation.

Les réflexions d'avenir sont plus développées autour des parents âgés, probablement parce que l'horizon temporel est plus limité. Autour des jeunes adultes, la réflexion est plus floue, car l'avenir est plus changeant. Lorsque les répondants réfléchissent à leur propre situation résidentielle, ils émettent habituellement le désir de rester le plus longtemps possible, tout en envisageant d'autres possibilités.

Clémence Moreau est l'archétype d'une telle gradation des réflexions. En effet, dans un monde idéal, elle garderait sa mère dans son logement jusqu'à son décès. Si par contre l'état de santé de cette dernière venait à trop se détériorer, Clémence établit des limites très explicites quant à l'aide qu'elle est prête à fournir :

C'est du moment où on sera pu capables de s'organiser pour en prendre soin. Moi ce qui était clair pour moi quand j'ai commencé cette affaire-là c'est que j'allais pas lâcher ma vie par principe, pour me sacrifier. C'est pas ça mon attitude moi. Tant que, oui je vais mettre des heures, mais j'aurais pas été comme le genre de personne à lâcher sa job pour être proche aidant. Non, c'était comme trop. D'ailleurs quand maman a été opérée pour sa colostomie, elle a un sac, elle était à l'hôpital, les gens insistaient pour que j'apprenne comment changer son sac. Là c'était ma limite. Là j'ai dit non. Ça, si elle ne peut pas en prendre soin ou quelqu'un d'autre ne peut pas en prendre soin pour elle, ça c'est ma limite. C'est impossible là. T'sais j'veux dire, écoute, un moment donné tu peux pas tout faire (Clémence Moreau, entrevue 103).

Si Clémence n'a aucun problème avec le fait de rendre des services à sa mère au quotidien, il est hors de question, du moins en théorie, de lui prodiguer des soins corporels. Clémence fera donc appel à de l'aide extérieure tant que ce sera possible, et songera à une autre solution, indéterminée pour le moment, lorsque ce ne sera plus possible. Quant à son fils Alexandre, il a récemment emménagé au sein du triplex et prévoit y rester encore longtemps. Il aimerait d'ailleurs que ses filles fréquentent l'école du quartier. Au moment où la mère de Clémence quittera son logement, d'une façon ou d'une autre, le plan est de fusionner les deux logements de l'étage afin d'y aménager les chambres des filles d'Alexandre, qui sont actuellement au sous-sol. Selon Clémence, cette présence d'Alexandre à plus long terme permettra à son mari et elle de demeurer dans le plex plus longtemps, car il pourra prendre le relai de l'entretien lorsque ce sera plus difficile. Au final, le triplex Moreau est promis à un avenir intergénérationnel pour plusieurs années encore, ce qui remplit Clémence de fierté.

Colette Martel tient sensiblement le même discours que Clémence Moreau lorsqu'elle parle de l'avenir de son mari et d'elle-même dans le plex. Ainsi, elle pense y demeurer « tant que je vais être capable de monter l'escalier (rires) » (Colette Martel, entrevue 106). La proximité de ses enfants la rassure : « [c]'est sûr qu'il y a une question de sécurité quand on vieillit » (Colette Martel, entrevue 106). Elle profite d'ailleurs déjà de cette présence de ses enfants quand son mari s'absente pour la nuit. Même si elle n'a pas besoin d'eux, elle se sent rassurée d'avoir quelqu'un qui peut intervenir en cas de problème. Un échange de logements, qui lui permettrait d'éviter les deux étages à monter, n'est pas exclu, mais « on traversera la rivière quand ce sera le temps » (Colette Martel, entrevue 106). En ce qui a trait à Pierre-Luc, qui occupe un des deux logements du premier étage, son souhait serait de les fusionner afin de profiter lui aussi d'un grand logement. Tout dépendra cependant de son éventuel emploi, considérant qu'il est encore étudiant. Ce projet demeure donc bien théorique pour l'instant.

Les Girouard se situent sensiblement dans la même situation que les Martel, au sens où la configuration de la cohabitation intergénérationnelle est à peu près identique. Ici aussi, le souhait est d'y demeurer le plus longtemps possible. Toutefois, comme la cohabitation est assez récente, Benoît sent le besoin de formaliser quelque peu les modalités de cohabitation, afin d'assurer un avenir radieux à tout le monde :

Faut faire un processus où on adhère, on comprend, c'est important d'avancer tout le monde ensemble. On a investi en temps, en rencontres formelles, l'étape de recherche, de choix, de sélection de l'immeuble, avoir un consensus, que ça fasse l'affaire de tout le monde. [...] Un bon debriefing, une petite rencontre où on parle de la phase chantier, faire le petit bilan de ça et dire ben la voici maintenant. Même le bilan financier n'est pas terminé, on a encore des factures, de la comptabilité. [...] Faut passer à une autre étape. [...] C'est nous qui allons convoquer une réunion officielle, avec un ordre du jour, des objectifs (Benoît Girouard, entrevue 104).

La formalisation du projet des Girouard est encore une fois présente ici, à travers l'organisation de réunions officielles, où des décisions doivent être prises. Comme je l'ai mentionné précédemment, les enjeux semblent surtout financiers, autour de l'utilisation du pot commun, et de l'éventuelle copropriété. C'est dans un objectif de tranquillité d'esprit que Benoît considère une telle rencontre nécessaire, afin de s'assurer que tout le monde est à l'aise dans la cohabitation.

Dans la famille Fillion, où la cohabitation entre Estelle, la mère de Chantal, et la famille de celle-ci est aussi relativement récente, le plan est de permettre à Estelle de demeurer dans le logement du sous-sol le plus longtemps possible. Chantal n'a pas de limite précise, elle préfère voir l'évolution de l'état de santé de sa mère et prendre une décision en fonction de celui-ci. La question ne se pose pas de façon aigüe pour l'instant, car Estelle va très bien. Par ailleurs, dans un avenir plus éloigné, Chantal s'imaginerait bien dans la situation de sa mère pour profiter de la présence de ses filles au quotidien. Toutefois, elle demeure consciente qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, l'une des deux trouvant Ahuntsic un peu loin et l'autre étant encore aux études.

Mario Tremblay abonde dans le même sens que Chantal Fillion lorsqu'il parle du maintien de sa mère âgée à domicile. Il désire donc la garder en haut le plus longtemps possible, sous-entendant jusqu'à ce que son état de santé ne lui permette plus d'y rester. Pour l'instant, elle est toutefois encore en mesure de se faire à manger elle-même, ce qui rassure Mario. Au moment où cela deviendra trop laborieux, l'option préconisée par la conjointe de Mario est qu'il s'occupe lui-même de sa mère. Mario considère plutôt faire appel à un service de « popote roulante », qui pourrait livrer des repas à domicile. Les frères de Mario préconisent une solution complètement différente : selon eux, il serait temps que leur mère emménage au rez-de-chaussée, en cohabitation stricte avec Mario et sa famille. Le principal intéressé est catégorique quant à cette possibilité : un tel déménagement « la ferait mourir » et il l'exclut donc, du moins pour le moment.

En conclusion, plusieurs scénarios sont envisagés par les répondants au sujet de la fin (éventuelle) de la cohabitation intergénérationnelle. Un constat s'impose toutefois : tout le monde affirme être satisfait d'avoir opté pour un tel mode de vie, certains y ressentant même une certaine fierté. Si deux situations de cohabitation se sont soldées par des échecs, les liens se sont retissés dans le cas des Bélanger, et les Tremblay ont poursuivi ce mode de vie en accueillant la mère de Mario en haut. Sinon, les expériences de cohabitation, passées comme présentes, se déroulent sous un signe positif, malgré les ajustements potentiels pour s'assurer que tout le monde trouve son compte dans un tel mode de vie. En ce qui a trait à l'avenir des familles qui poursuivent la cohabitation, la confiance est de mise. Certains développent des

projets de rénovations, d'autres établissent des limites quant à la quantité de services qu'ils sont prêts à offrir, d'autres encore préfèrent évaluer la situation au jour le jour. En général, le bilan de la cohabitation intergénérationnelle semble donc éminemment positif.

Conclusion

Ainsi se termine le récit de la cohabitation intergénérationnelle en plex à Montréal, élaboré à partir du témoignage d'une dizaine de familles qui ont opté, ou optent encore, pour un tel mode d'habiter. À travers ce compte-rendu chronologique des différentes étapes par lesquelles les familles transitent lors de la cohabitation intergénérationnelle, j'ai montré qu'il s'agit bien d'une formule susceptible de faciliter l'activation des solidarités familiales, particulièrement dans un contexte de vieillissement de la population, de transformations du marché du travail et de désengagement de l'État.

La cohabitation intergénérationnelle est une situation d'extrême proximité résidentielle, qui facilite le développement des solidarités familiales. Nous avons vu que le logement et la famille sont intimement liés, au sens où l'un ne va généralement pas sans l'autre. Ainsi, les décisions résidentielles sont souvent prises en fonction de la famille nucléaire bien sûr, mais également en fonction de la famille plus élargie. La migration rurale-urbaine au Québec, à l'époque de l'industrialisation, a en quelque sorte « transporté » des réseaux complets à Montréal, qui ont continué à vivre dans une grande proximité résidentielle, un phénomène observé aujourd'hui encore. Le fait d'avoir des membres de sa famille à proximité permet de se rendre plus facilement des services, plus particulièrement en ce qui a trait aux aides instrumentales, plus liées au quotidien.

Le territoire montréalais est idéal pour favoriser la cohabitation intergénérationnelle, en raison de la prévalence des plex au sein du cadre bâti résidentiel de la ville. En effet, de tels bâtiments, omniprésents dans les quartiers centraux, sont idéaux pour concrétiser un projet de cohabitation. D'une part, ils ne requièrent pas de transformations majeures pour les adapter à la vie à plusieurs familles dans le même immeuble. D'autre part, ils se prêtent à une flexibilité exceptionnelle, qui permet d'adapter l'usage que les familles en font au fil des âges de la vie, en permettant divers modes d'occupation : cohabitation en famille, location du logement supplémentaire, fusion de logements, etc. Lorsque vient le temps de déménager, les plex se revendent sous la forme dans laquelle ils ont été acquis, permettant aux prochains occupants d'opter pour le mode d'occupation qui leur conviendra le mieux. C'est ainsi que les plex

montréalais se démarquent avantageusement, à mon avis, des maisons bigénérationnelles, qui offrent un cadre plus rigide pour la cohabitation. Cela dit, la récente tendance de conversions de plex en copropriétés par des investisseurs risque de nuire à la promotion de la cohabitation intergénérationnelle en plex, car il deviendra à la fois très dispendieux et plus complexe d'acquérir tous les logements d'un même immeuble en copropriété. D'un autre côté, cette possibilité de conversion de l'immeuble en copropriété indivise permet un maximum de flexibilité à une famille dont certains membres souhaiteraient déménager alors que d'autres voudraient rester. Il sera très intéressant d'observer à plus long terme l'évolution de cette situation, notamment en ce qui a trait à l'accessibilité de la propriété pour les jeunes familles.

Par ailleurs, la promotion de la cohabitation intergénérationnelle en plex me semble une mesure porteuse pouvant renverser la tendance observée durant les dernières années selon laquelle les familles quittent massivement le territoire montréalais au profit des banlieues avoisinantes. Il s'agirait d'un complément intéressant aux autres stratégies déjà mises en place, entre autres les subventions à l'acquisition d'une première propriété et aux rénovations majeures. Peut-être qu'un coup de pouce financier aux familles souhaitant habiter avec leurs enfants nouvellement parents pourrait en convaincre certains?

En racontant l'histoire de la cohabitation intergénérationnelle en plex vécue par dix familles, j'ai atteint les deux objectifs qui ont guidé l'élaboration de cette étude. D'une part, j'ai pu retracer le processus qui amène les familles à choisir la cohabitation intergénérationnelle en plex. D'autre part, le fonctionnement quotidien de la cohabitation intergénérationnelle a été détaillé. Trois questions ont guidé l'analyse des entrevues, et les réponses à celles-ci ont été données à travers la présentation des résultats. Premièrement, les motivations mises de l'avant par les familles afin d'opter pour un tel mode d'habiter ont été identifiées. Deuxièmement, nous avons pu constater à quel degré les réalités quotidiennes de ces familles se sont imbriquées au long de leur expérience de cohabitation intergénérationnelle. Troisièmement, un enjeu principal a été dégagé autour de cette expérience et s'exprime en termes d'indépendance.

La cohabitation intergénérationnelle en plex, telle que racontée ici, renvoie à deux configurations principales qui ont toutes deux comme acteur central un membre de la « génération-sandwich ». Dans le premier cas, celui-ci est en lien avec ses enfants, jeunes adultes ou nouvellement parents, et dans le second cas, avec ses parents vieillissants. Ces deux configurations comportent des avantages et des inconvénients distincts.

En ce qui a trait aux jeunes adultes, les deux principaux avantages sont l'accès plus rapide et plus aisé à la propriété et l'aide à la transition vers un appartement complètement autonome ou l'aide autour des jeunes enfants. L'avenir résidentiel de ces derniers est toutefois plus difficile à cerner, en raison des divers événements qui peuvent affecter le cours de leur vie (nouvel emploi, séparation, agrandissement de la famille), rendant plus ardue l'élaboration de plans à long terme. En ce qui a trait aux parents vieillissants, les avantages sont la sécurité et les diverses aides à l'autonomie (courses, papiers, repas). L'horizon à considérer lorsqu'on pense à l'avenir des parents âgés est souvent plus bref, ce qui réduit les options disponibles. Le souhait exprimé par toutes les familles est toutefois de les garder à la maison le plus longtemps possible, ce qui est justement en phase avec les volontés actuelles du gouvernement du Québec, qui favorise le maintien à domicile des personnes âgées, et qui oriente la prestation de services en conséquence. Ainsi, il est tout à fait envisageable de garder ses parents vieillissants à domicile, à la condition toutefois que ceux-ci soient relativement autonomes, particulièrement en ce qui a trait à leurs besoins instrumentaux.

La cohabitation intergénérationnelle en plex comporte des enjeux qui touchent toutes les générations impliquées. Parmi ces enjeux, celui du dilemme entre « solidarité » et « indépendance » est central. Les familles rencontrées font toutes partie de la classe moyenne, chez qui cette préoccupation de préservation de l'indépendance s'exprime vivement. En effet, les membres de la classe moyenne entretiennent une certaine ambivalence par rapport aux solidarités familiales. S'ils souhaitent une indépendance maximale, à l'instar de celle dont se réclament les membres des classes supérieures, ils n'ont pas nécessairement les moyens de se passer de l'aide familiale et réalisent donc que celle-ci joue un rôle important dans le maintien de leur qualité de vie. De cette façon, il n'est pas surprenant que les membres des classes moyennes expriment les enjeux de la cohabitation intergénérationnelle en termes d'indépendance. Celle-ci peut être tour à tour revendiquée par les répondants, de façon plus ou

moins explicite, mais également observée par le chercheur à travers la description de certaines actions et attitudes. Le concept peut être appréhendé sous trois angles : spatial, relationnel et financier.

Du point de vue *spatial*, l'indépendance se réalise par la séparation des espaces de vie de chacun. Le fait d'octroyer un logement à chaque famille est la meilleure façon d'assurer un maximum d'indépendance pour chacun, car il devient alors possible de « protéger » son territoire en limitant l'accès aux autres. Comme nous l'avons vu, cette séparation n'est pas revendiquée de la même façon pour chacune des familles, rendant la porosité des frontières variable d'une expérience de cohabitation à l'autre. Celles-ci vont d'une fermeture complète des logements à leur ouverture totale, où le plex devient en quelque sorte une grande maison ouverte à tous. Sans surprise, presque toutes les familles se situent quelque part entre ces deux extrêmes, car la cohabitation est un territoire très fertile pour ouvrir un tant soit peu les frontières, notamment en raison des contacts quotidiens avec les autres membres de la famille.

Parfois, c'est l'architecture des plex qui rend les frontières plus floues. C'est le cas du triplex Moreau, où l'escalier pour accéder aux trois logements est à l'intérieur. Ainsi, les portes des logements ne sont jamais barrées, ce qui facilite la circulation. Dans la famille Tremblay, c'est l'escalier qui relie directement les deux logements, installé à l'intérieur d'une chambre, qui brouille la frontière, en permettant un accès direct à l'autre logement, sans avoir à annoncer sa venue.

Dans d'autres plex, les brèches à l'indépendance spatiale se font sentir dans les pratiques sociales des occupants. L'extrême proximité résidentielle entraînée par le mode de vie en plex permet une surveillance des allées et venues des uns et des autres. Si cette surveillance n'est pas toujours active, elle permet de rassurer particulièrement les parents de jeunes adultes, et les enfants qui hébergent leurs parents vieillissants, en permettant un certain contrôle à distance, qui peut néanmoins s'avérer très discret. C'est souvent en invoquant l'importance de la liberté totale de chacun des occupants que les répondants présentent leur façon d'aborder les allées et venues des autres. En grattant un peu cependant, les pratiques de surveillance discrète apparaissent, comme chez les Fournier, où Jocelyne s'informe de la présence ou de l'absence de ses enfants par les bruits de pas et les lumières dans leurs chambres.

Finalement, l'indépendance spatiale est à son niveau le plus bas lors des épisodes de cohabitation stricte. C'est la famille Girouard qui en a eu la plus grande expérience, lors des rénovations majeures qui ont été apportées à leur plex. En effet, comme les logements ont été rénovés l'un après l'autre, le partage des logements a été forcé durant le temps des travaux, de sorte que les familles n'ont pas profité d'espaces distincts durant quelques mois, ce qui s'est avéré un dur coup sur l'indépendance de chacun. Lorsque la cohabitation stricte a pris fin, les Girouard ont pu retrouver la « bonne distance » à maintenir entre chaque famille, montrant que c'était la proximité à distance qui était recherchée dans le projet. Cette proximité à distance permet d'assurer l'indépendance de chacun, et se situe donc au fondement même du projet en assurant la faisabilité de celui-ci.

Du point de vue *relationnel*, l'indépendance est plus souvent revendiquée par les répondants qu'observée par le chercheur. En effet, la revendication la plus fréquente est une indépendance totale de chaque membre de la famille à l'égard des autres, au sens où chacun prend ses propres décisions sans subir l'intervention des autres. Par ailleurs, si la proximité permet le partage de nombreuses activités (repas partagés, sociabilités, échanges de services, gardiennage, etc.), ce partage s'exprime toujours sur le mode du « choix » de toutes les parties concernées. C'est à travers cette revendication d'indépendance que les répondants défendent en quelque sorte leur mode de vie, en montrant qu'il est tout à fait possible d'habiter très près d'autres membres de sa famille et de profiter de leur présence, tout en n'en dépendant pas.

Cela dit, lorsque la cohabitation inclut des personnes plus « vulnérables », comme de jeunes adultes ou des personnes âgées, l'indépendance est moins fortement revendiquée, à un point tel qu'il est parfois possible de reconnaître la dépendance d'un membre de la famille envers un autre. C'est ce que Clémence Moreau fait lorsqu'elle mentionne que sa mère est dépendante depuis le décès de son mari, il y a de nombreuses années. Ainsi, la mère de Clémence a toujours été incluse dans les projets résidentiels de la famille.

Finalement, l'indépendance *financière* atteint son niveau maximal lorsque les dépenses sont divisées entre les familles selon des conventions bien précises, liées à l'espace occupé dans le plex par exemple. La revendication de l'indépendance est assez nette dans le discours de la plupart des familles, bien que les pratiques révèlent davantage de souplesse que ne veulent bien le laisser entendre les répondants.

En effet, certains membres, à l'instar de la fille de Jocelyne Fournier, du fils de Colette Martel et de la mère de Mario Tremblay, ne paient pas de loyer. Comme cette dernière aurait les moyens de payer un loyer, cela n'est pas démontré comme une forme de dépendance financière envers son fils. Il l'héberge gratuitement en remerciement des services rendus lorsqu'il habitait encore sous le toit parental, qu'il a quitté à 25 ans. Dans le cas des enfants de Jocelyne et de Colette, la situation est différente, puisqu'ils ne paient (presque) pas de loyer, n'en ayant pas les moyens. N'ayant pas l'option de quitter le plex s'ils le désirent, ils dépendent davantage de leurs parents pour profiter d'un logement autonome. Leur autre option serait certainement de retourner dans leur chambre d'enfance, ce qui n'est pas une solution souhaitable, de l'aveu même de Jocelyne et Colette. Ces deux cas montrent bien que le fait de profiter d'un logement autonome n'est pas une garantie d'indépendance financière par rapport à ses parents.

Dans d'autres familles, la brèche à l'indépendance financière vient du partage de services, comme l'internet ou les services télévisuels. Si cette brèche est de moins grande importance, le coût de ces services n'étant pas particulièrement élevé, elle révèle un des grands avantages dont peuvent profiter les familles qui cohabitent en plex : le partage de services et de dépenses au quotidien, ce qui améliore la qualité de vie de chacun.

Plus généralement, il est possible d'observer une tension constante entre la rigidité et la flexibilité dans l'application des règles entourant la cohabitation intergénérationnelle. Si l'indépendance totale est souvent revendiquée, la vie quotidienne fait régulièrement en sorte que les occupants doivent faire preuve d'une plus grande souplesse qu'ils ne le souhaiteraient afin d'assurer le succès de la cohabitation. Il serait particulièrement intéressant de comparer la revendication d'indépendance entre les habitants d'un même plex en interviewant chacun individuellement, pour disposer d'autant de regards différents sur la même expérience de cohabitation.

Une des conditions qui semblent assurer le succès de la cohabitation intergénérationnelle est le fait que celle-ci corresponde à un « choix » réel et non à une obligation, que chacun dispose de possibilités autres que la cohabitation intergénérationnelle,

d'une porte de sortie en d'autres termes. L'action de quitter la cohabitation serait en quelque sorte la revendication ultime de son indépendance et permet potentiellement de sauvegarder les relations familiales dans certaines situations, en empêchant que le climat s'envenime trop. C'est la situation qui a été observée dans les familles Tremblay et Bélanger, où la solution à la crise latente qui se développait dans les deux plex a été le départ de certains membres. Chez les Tremblay, il a malheureusement été trop tard pour retisser les liens après la cohabitation, mais la stratégie a porté ses fruits chez les Bélanger, où l'harmonie est revenue.

Malgré cette remarque, la conclusion qui se dégage des expériences de cohabitation intergénérationnelle vécues par ces dix familles est éminemment positive. Que ce soit grâce aux pratiques quotidiennes d'échanges de toutes sortes (gardiennage, partage de repas, etc.), à la présence rassurante d'autres membres de la famille pouvant veiller sur notre sécurité ou aux dépenses d'entretien partagées, les avantages d'opter pour la cohabitation intergénérationnelle en plex sont nombreux, et dépassent le cadre d'une simple transaction coûts-bénéfices financière, car ils permettent aux familles de tisser des liens qui les rapprochent, physiquement et émotionnellement, les uns des autres. C'est ainsi que la cohabitation intergénérationnelle en plex apparaît comme une stratégie originale d'activation des solidarités familiales susceptible d'assurer une qualité de vie intéressante aux familles montréalaises. Les échanges intergénérationnels que permettent un tel mode d'habiter sont sans doute l'une des raisons qui expliquent le succès de la cohabitation intergénérationnelle en plex.

Bibliographie

- Attias-Donfut, Claudine, « Des générations solidaires », dans *Familles. Permanences et métamorphoses*, Jean-François Dortier (dir.), Paris: Éditions Sciences humaines, 2002, p. 113-23.
- Attias-Donfut, Claudine et Sylvie Renaut, « Vieillir avec ses enfants », *Communications*, vol. 59, 1994, p. 29-53.
- Bawin-Legros, Bernadette et Renée Dandurand, « Présentation », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n° 2, 2003, p. 3-7.
- Bengston, Vern, Roseann Giarrusso, Beth Mabry et Merrill Silverstein, « Solidarity, Conflict, and Ambivalence: Complementary or Competing Perspectives on Intergenerational Relationships? », *Journal of Marriage and Family*, vol. 64, 2002, p. 568-76.
- Bertaux-Wiame, Isabelle, « La famille et le résidentiel: un couple indissociable », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 2, 1995, p. 163-75.
- Boivin, Robert et Robert Comeau, *Montréal : l'oasis du Nord*, Paris: Autrement, Autrement. Série Monde ; H.S. no 62, 1992, 198 p.
- Bonvalet, Catherine, Anne Gotman et Yves Grafmeyer, *La famille et ses proches: l'aménagement du territoire*, Paris: Presses Universitaires de France et INED, 1999, 291 p.
- Boulianne, Manon, « À proximité, mais chacun chez soi : la cohabitation intergénérationnelle au Québec, une stratégie résidentielle et d'entraide renouvelée », dans *Comprendre la famille*, C. Lacharité et G. Pronovost (dir.), Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec, 2004a, p. 171-93.
- Boulianne, Manon, *Cohabitation intergénérationnelle en logement supplémentaire dans les banlieues de Québec: projets de familles et règles d'urbanisme*, SCHL, Ottawa: SCHL, 2004b.
- Boulianne, Manon, « La cohabitation intergénérationnelle, le genre et la parenté au Québec », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 1, 2005, p. 25-47.
- Dandurand, Renée et Françoise-Romaine Ouellette, *Entre autonomie et solidarité : parenté et soutien dans la vie de jeunes familles montréalaises*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1992, 432 p.

- Dandurand, Renée et Françoise-Romaine Ouellette, « Les relations de parenté dans la sociabilité et le soutien des foyers monoparentaux de trois quartiers montréalais », dans *Relations intergénérationnelles : Parenté – Transmission – Mémoire*, Bernadette Bawin et Jean Kellerhals (dir.), Liège: Université de Liège et Université de Genève, 1991, p. 93-102.
- De Singly, François, « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et Politiques*, n° 43, 2000, p. 9-21.
- Déchaux, Jean-Hughes, « Les services dans la parenté: fonctions, régulation, effets », dans *Faire ou faire faire. Familles et services*, Jean-Claude Kaufmann (dir.), Rennes: Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 39-54.
- Dufaux, François et Sherry Olson, « Reconstruire Montréal, rebâtir sa fortune », *Revue de bibliothèque et archives nationales du Québec*, vol. 1, n° 1, 2009, p. 44-57.
- Emery, Stéphanie, *Colocation, ou, L'art de la proximité distante*, Fribourg, Suisse: Academic Press Fribourg, Lectures du social ; v. 1, 2005, 98 p.
- Ferreira, Cristina, « L'intimité familiale: quêtes et limites de l'engagement envers le proche », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n° 2, 2003, p. 149-61.
- Fortin, Andrée, « La famille, premier et ultime recours », dans *Traité des problèmes sociaux*, Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin (dir.), Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 947-62.
- Fortin, Andrée et Éric Gagnon, « Familles en mutation », dans *Traité des problèmes sociaux*, Henri Dorvil (dir.), Montréal: Presses de l'Université du Québec, 2007, p. 231-48.
- Fournier, Aude, « "Se sentir vivant" : le regard d'aînés et d'auxiliaires familiaux et sociaux sur le soutien à domicile en contexte d'inégalités sociales. » Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2011, 185 p.
- Germain, Annick et Damaris Rose, *Montréal, the quest for a metropolis*, New York: Jon Wiley and sons, 2000, 306 p.
- Grafmeyer, Yves et Jean-Yves Authier, *Sociologie urbaine*, 2^e éd., Paris: Armand Colin, 128, 2008, 128 p.
- Hanna, David B. et François Dufaux, *Montreal : a rich tradition in medium density housing*, Ottawa: Canada Mortgage and Housing Corporation, 2002, 187 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, 3^e éd., Paris: Armand Colin, 2011, 126 p.

- Kempeneers, Marianne et Renée Dandurand, « Dynamiques intergénérationnelles et transformation de la présence autour de la petite enfance », dans *L'intergénérationnel: regards pluridisciplinaires*, Anne Quéniart et Roch Hurtubise (dir.), Paris: Presses de l'école des hautes études en santé publique, 2009, p. 111-26.
- Kempeneers, Marianne, Éva Lelièvre et Catherine Bonvalet, « The Contribution of a Longitudinal Approach to Family Solidarity Surveys: Reflections on the Temporality of Exchanges », *Canadian Studies in Population*, vol. 34, n° 1, 2007, p. 69-83.
- Kempeneers, Marianne et Isabelle Van Pevenage, « Les espaces de la solidarité familiale », *Recherches sociographiques*, vol. 52, n° 1, 2011, p. 105-19.
- Luescher, Kurt et Karl Pillemer, « Intergenerational Ambivalence: A New Approach to the Study of Parent-Child Relations in Later Life », *Journal of Marriage and Family*, vol. 60, n° 2, 1998, p. 413-25.
- Marsan, Jean-Claude, *Montréal en évolution : historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*, 3^e éd., Laval: Éditions du Méridien, Méridien Architecture, 1994, 515 p.
- Martin, Claude, « Les solidarités familiales: bon ou mauvais objet sociologique? », dans *Les solidarités familiales en questions: Entraide et transmission*, Danièle Debordeaux et Pierre Strobel (dir.), Paris: Maison des sciences de l'homme, 2002.
- Memmi, Albert, *La dépendance : esquisse pour un portrait du dépendant*, Paris: Gallimard, 1979, 216 p.
- Nemoz, Sophie, *L'étudiant et la personne âgée sous un même toit : sociologie de maisonnières parisiennes et madrilènes*, Paris: L'Harmattan, Logiques sociales, 2007, 193 p.
- Paillé, Pierre et Alex Mucchielli, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris: Armand Colin, 2003, 211 p.
- Paugam, Serge, *Repenser la solidarité : l'apport des sciences sociales*, Paris: Presses Universitaires de France, Lien social, 2007, 980 p.
- Québec, « Fiche conseil - La reprise du logement. » Régie du logement, <http://www.rdl.gouv.qc.ca/fr/publications/reprise.asp> consulté le 10 avril 2013.
- Québec, *L'habitation au Québec: Montréal, profil statistique*, Société d'habitation du Québec, Québec, 2005, 88 p.
- Ramos, Elsa, *Rester enfant, devenir adulte*, Paris: L'Harmattan, 2002, 263 p.

- Rosenmayr, Leopold et Eva Köckeis, « Essai d'une théorie sociologique de la vieillesse et de la famille », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. XV, n° 3, 1963, p. 432-48.
- Smith, Gordon et Jean Dumas, *La génération sandwich: mythes et réalités*, Ottawa: Statistique Canada, 1994, 115-54 p.
- Trépied, Benoît, « Rupture sociale et aide familiale », dans *Charges de famille, dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Florence Weber, Séverine Gojard et Agnès Gramain (dir.), Paris: La Découverte, 2003, p. 68-97.
- Van de Velde, Cécile, « Une génération Tanguy? », *Agora Débats/Jeunesse*, vol. 49, 2008, p. 40-49.
- Van Pevenage, Isabelle, « De l'aide au lien: Des enfants adultes nous parlent de leurs parents âgés. » Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2011, 310 p.
- Wexler, Martin E. et Brian Mishara, « Considérations sur la mobilité et l'immobilité résidentielle des personnes âgées », *Actualité immobilière*, vol. 2, n° 1, 1985, p. 12-19.

Annexe 1 : Grille d’entrevue

LE PROJET

Pouvez-vous me raconter l’histoire de votre cohabitation en plex?

Incubation de l’idée

Pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venus à habiter dans ce plex?

Pouvez-vous me raconter comment le projet est né?

Comment cette idée vous est-elle venue?

Pour quelles raisons cela vous a semblé être une bonne idée?

Est-ce que votre conjoint était du même avis?

Aviez-vous déjà cohabité avec d’autres membres de votre famille, ici ou ailleurs?

Aviez-vous déjà exprimé le désir d’habiter avec d’autres membres de votre famille?

Avez-vous planifié le projet lors de rencontres familiales?

Pourquoi cohabiter avec ces enfants spécifiquement plutôt que d’autres? (Si applicable)

Concrétisation du projet

Racontez-moi quelles étaient les étapes entre l’idée de cohabitation et le début de la cohabitation.

Vous êtes-vous heurtés à certaines difficultés dès le début du projet?

LA COHABITATION

Comment la cohabitation se passait-elle au quotidien?

Le quotidien (services)

Racontez-moi de quoi a l’air une journée typique dans le plex.

Y a-t-il des échanges de services? Lesquels? (Gardiennage, présence, entretien, repas)

Si des petits-enfants arrivent, songez-vous à les garder?

Vous tenez-vous au courant des allées et venues des uns et des autres?

Quelles sont les règles entourant les visites dans l’autre logement?

Le quotidien (habitudes)

Prenez-vous des repas tout le monde ensemble?

Recevez-vous d'autres membres de votre famille pour des occasions spéciales?

Possédez-vous une clé de l'autre logement?

Le quotidien (financier)

Comment s'organisent les questions financières dans votre plex?

Y a-t-il paiement d'un loyer?

Quels frais partagez-vous et lesquels ne partagez-vous pas?

Est-ce qu'il y a des règles spéciales à respecter en échange de gratuité?

Comment vous êtes-vous entendus sur ces questions?

À qui appartient le plex?

LES TRANSFORMATIONS

Sociales

Aviez-vous déjà des affinités particulières avec vos enfants ou parents?

Avez-vous constaté une évolution de vos liens avec les membres de votre famille qui ont emménagé avec vous?

Avez-vous constaté une évolution de vos liens avec les membres du reste de la famille?

Prenez-vous des vacances avec d'autres membres de votre famille?

Physiques

Avez-vous apporté des modifications au bâtiment depuis votre emménagement?

Êtes-vous satisfait de l'arrangement physique de votre logement?

Comment se sont passés les déménagements?

LES BILANS

Quel bilan tirez-vous de votre cohabitation?

Avez-vous eu à faire face à des imprévus? Comment y avez-vous fait face?

Comment se passe la résolution des conflits?

Avez-vous connu des inconvénients?

Quelles sont (quelles seraient) les raisons pour cesser la cohabitation?

Annexe 2 : Formulaire de consentement

Titre de la recherche : « La cohabitation intergénérationnelle en immeubles de type plex à Montréal »

CHERCHEUR : Guillaume Gagnon, étudiant à la maîtrise
Département de sociologie
Université de Montréal

DIRECTRICES DE RECHERCHE : Marianne Kempeneers, professeure titulaire
Isabelle Van Pevenage, chercheuse associée
Département de sociologie
Université de Montréal

A. RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTS

1. Objectifs de la recherche

Ce projet vise à mieux comprendre la cohabitation intergénérationnelle en immeubles de type plex, en s'intéressant particulièrement aux stratégies mises en œuvre par les familles avant et pendant cette cohabitation.

2. Participation à la recherche

La participation à cette recherche consiste à accorder une entrevue d'environ une heure portant sur les stratégies mises de l'avant par les familles qui choisissent la cohabitation en immeuble de type plex comme mode d'habiter.

3. Confidentialité

Les renseignements que vous nous donnerez demeureront strictement confidentiels. Chaque participant à la recherche se verra attribuer un numéro et seul le chercheur principal et/ou la personne mandatée à cet effet auront la liste des participants et des numéros qui leur auront été attribués. De plus, les données seront conservées dans un seul ordinateur, protégé par mot de passe et gardé dans un bureau fermé. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. Ces données personnelles seront détruites sept ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier pourront être conservées après cette période, le temps nécessaire à leur utilisation.

4. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, vous pourrez contribuer à l'avancement des connaissances sur les solidarités familiales et le logement familial. Votre participation à la recherche pourra également vous donner l'occasion de mieux vous connaître. Par contre, il est possible que le fait de partager votre expérience suscite des réflexions ou des souvenirs

émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas à en parler avec le chercheur qui pourra, s'il y a lieu, vous référer à une personne-ressource.

5. Droit de retrait

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps sur simple avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec le chercheur au [numéro de téléphone retiré]. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

6. Indemnité

Aucune compensation financière ne sera versée pour votre participation à cette étude.

B. CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche. Après réflexion, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sur simple avis verbal sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Je consens à ce que les données recueillies dans le cadre de cette étude soient utilisées pour des projets de recherche subséquents de même nature, conditionnellement à leur approbation par un comité d'éthique de la recherche et dans le respect des mêmes principes de confidentialité et de protection des informations.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à l'étude, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec Guillaume Gagnon, au [numéro de téléphone retiré]. Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au [numéro de téléphone retiré] ou à l'[adresse courriel retirée]. L'ombudsman accepte les appels à frais virés.

Un exemplaire du formulaire de consentement signé doit être remis au participant.

Annexe 3 : Présentation des familles

Voici quelques remarques sur les représentations des familles qui suivent.

Dans le tableau :

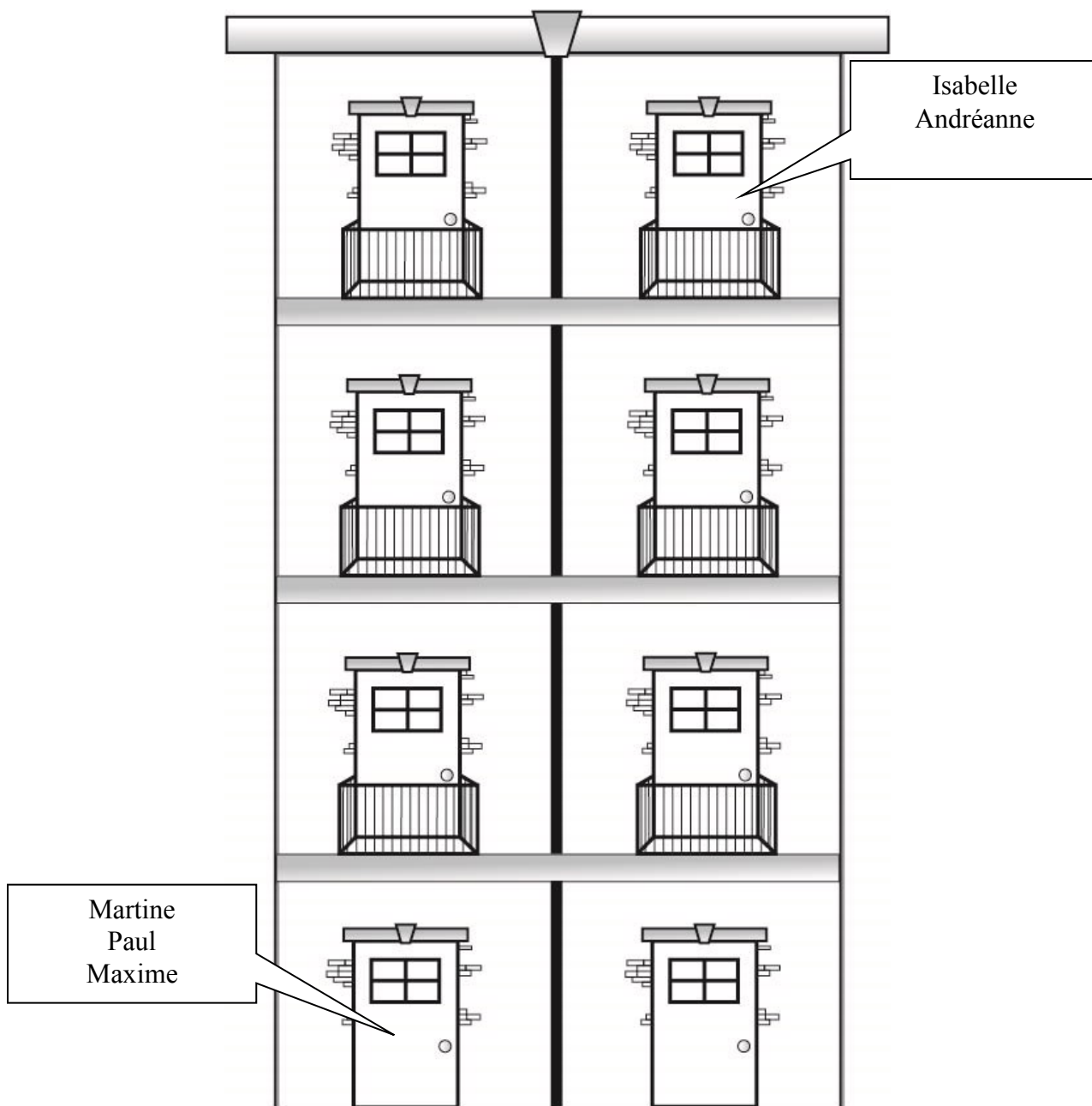
- les blocs grisés représentent des gens qui habitent dans le même logement;
- seuls les membres de la famille participant à la cohabitation intergénérationnelle sont identifiés;
- l'âge indiqué est celui au moment de l'entrevue;
- le lien de parenté se réfère toujours au répondant.

Dans l'image du plex :

- une porte représente un logement;
- un logement non identifié signifie qu'il est occupé par des personnes extérieures à la famille en question;
- les parenthèses représentent des personnes qui n'ont pas habité dans le logement durant toute la période de la cohabitation.

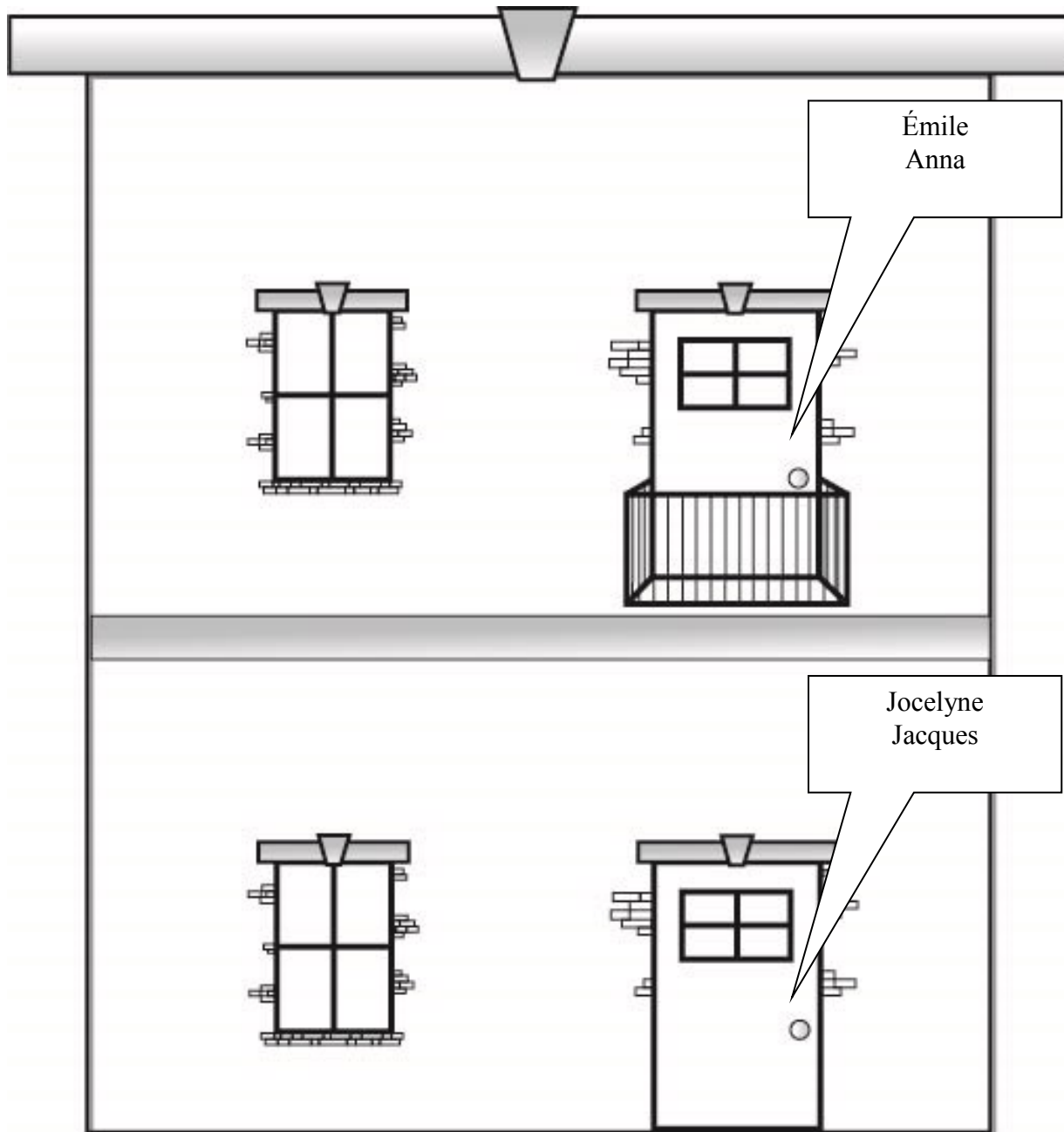
FAMILLE 101 : LE 8-PLEX BÉDARD

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Martine Bédard	52	Répondante
Paul Bédard	51	Conjoint
Maxime Bédard	24	Fils
Isabelle Côté	54	Sœur
Andréanne Côté	26	Nièce



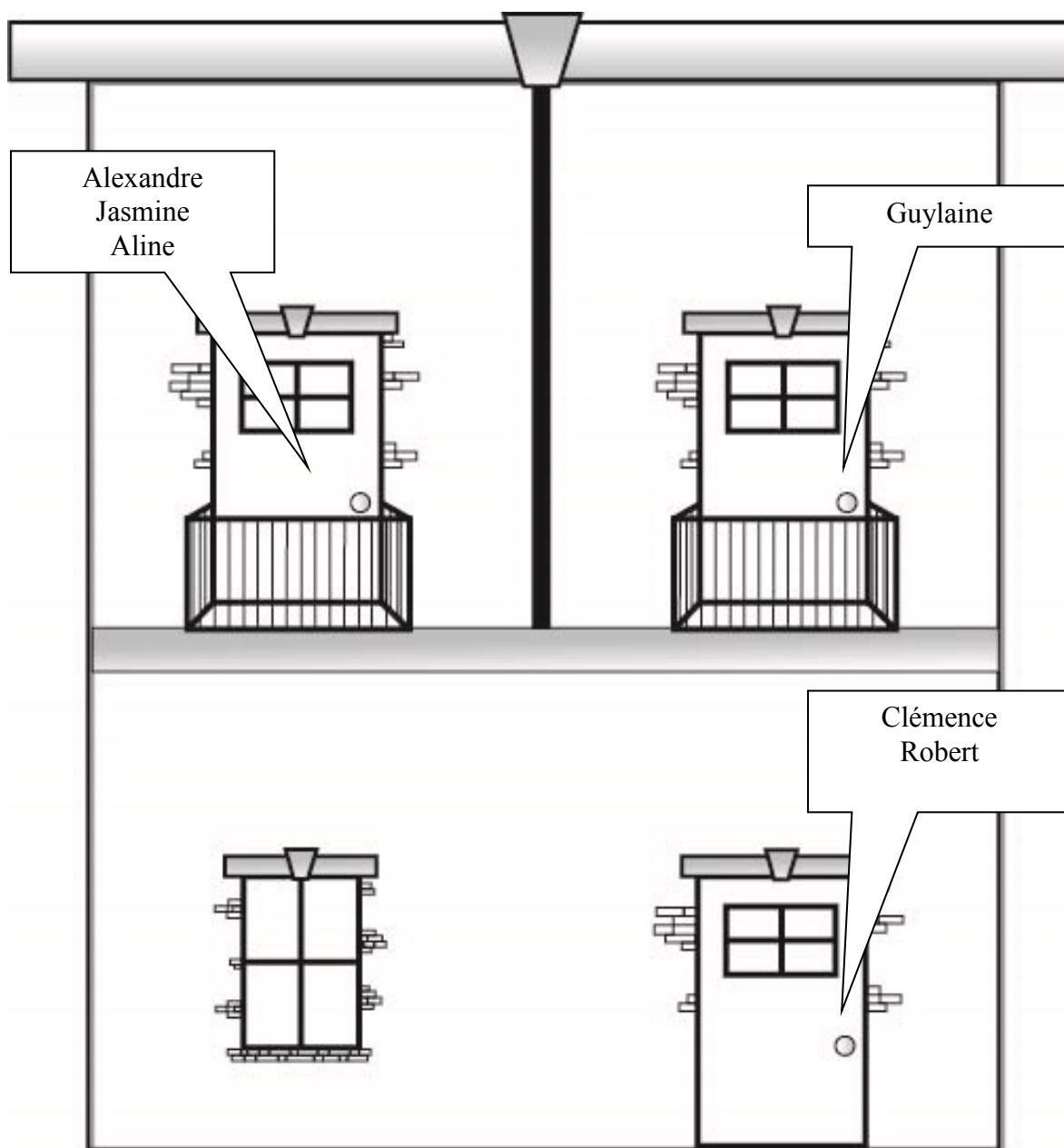
FAMILLE 102 : LE DUPLEX FOURNIER

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Jocelyne Fournier	60	Répondante
Jacques Fournier	57	Conjoint
Émile Fournier	23	Fils
Anna Fournier	21	Fille



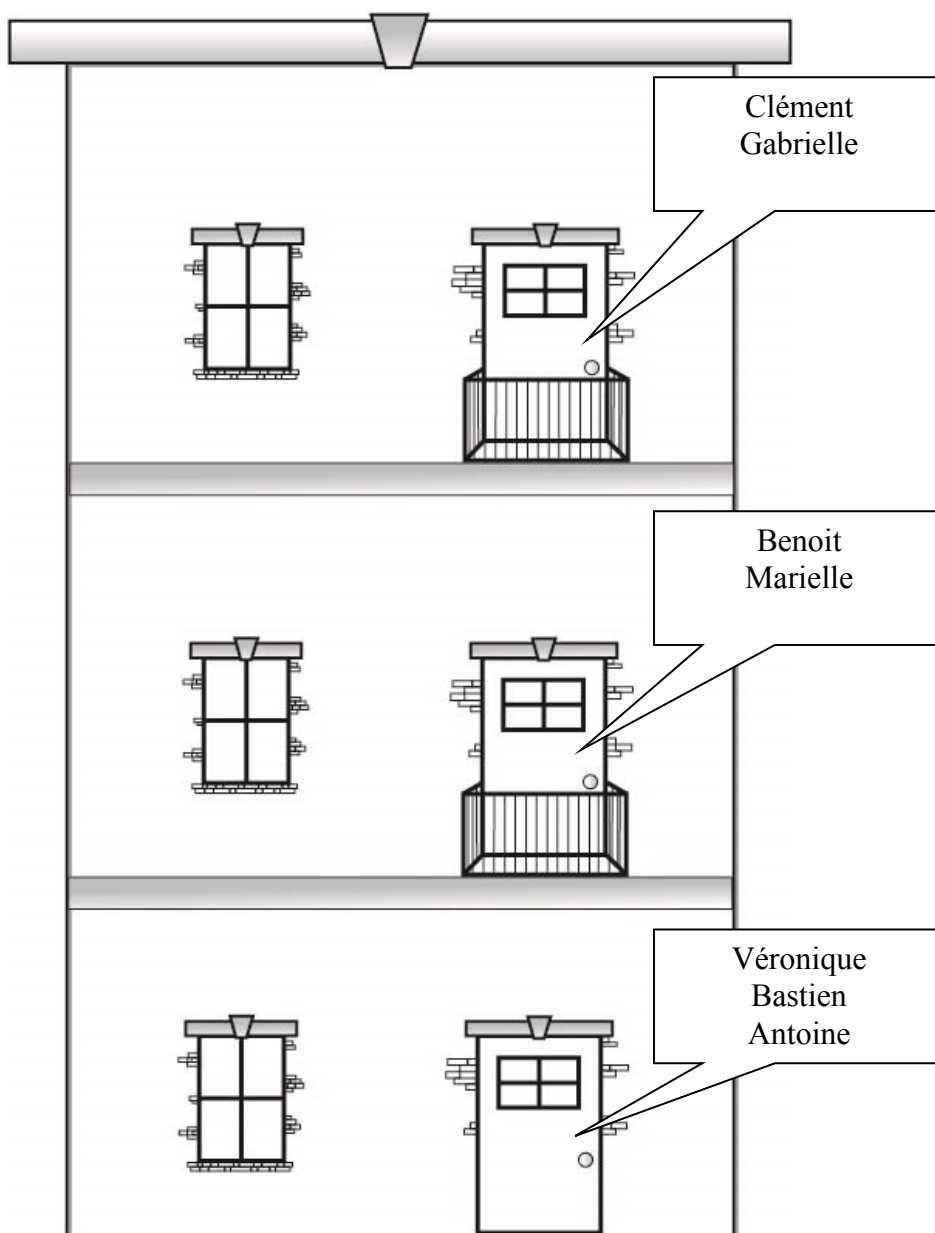
FAMILLE 103 : LE TRIPLEX MOREAU

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Clémence Moreau	64	Répondante
Robert Moreau	62	Conjoint
Alexandre Moreau	31	Fils
Jasmine Moreau	10	Petite-Fille
Aline Moreau	3	Petite-Fille
Guylaine Leduc	91	Mère



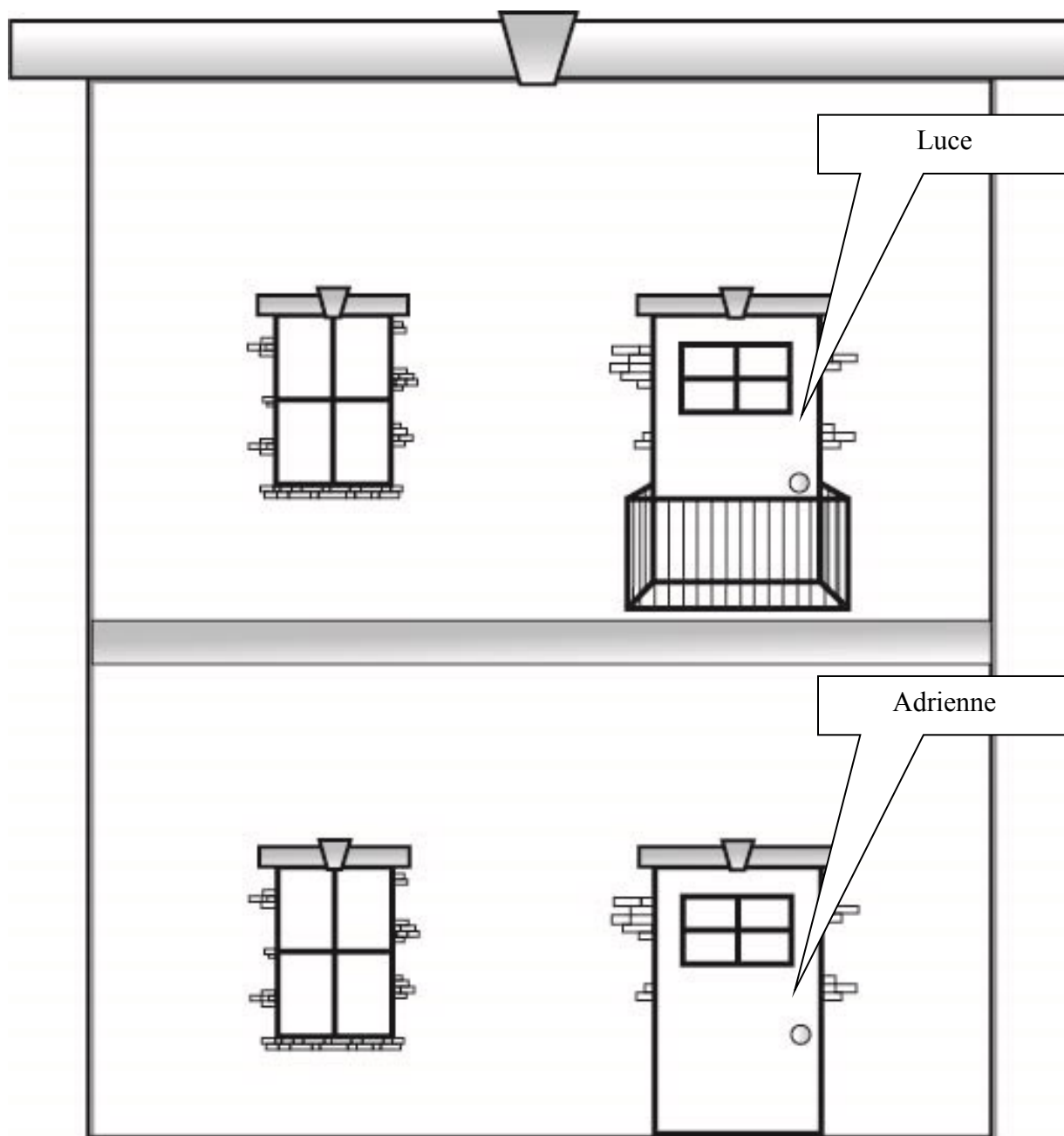
FAMILLE 104 : LE TRIPLEX GIROUARD

Nom	Âge	Lien avec le répondant
Benoît Girouard	60	Répondant
Marielle Girouard	60	Conjointe
Véronique Girouard	35	Fille
Bastien Beaupré	39	Gendre
Antoine Beaupré	2	Petit-Fils
Clément Girouard	33	Fils
Gabrielle Simard	30	Belle-fille



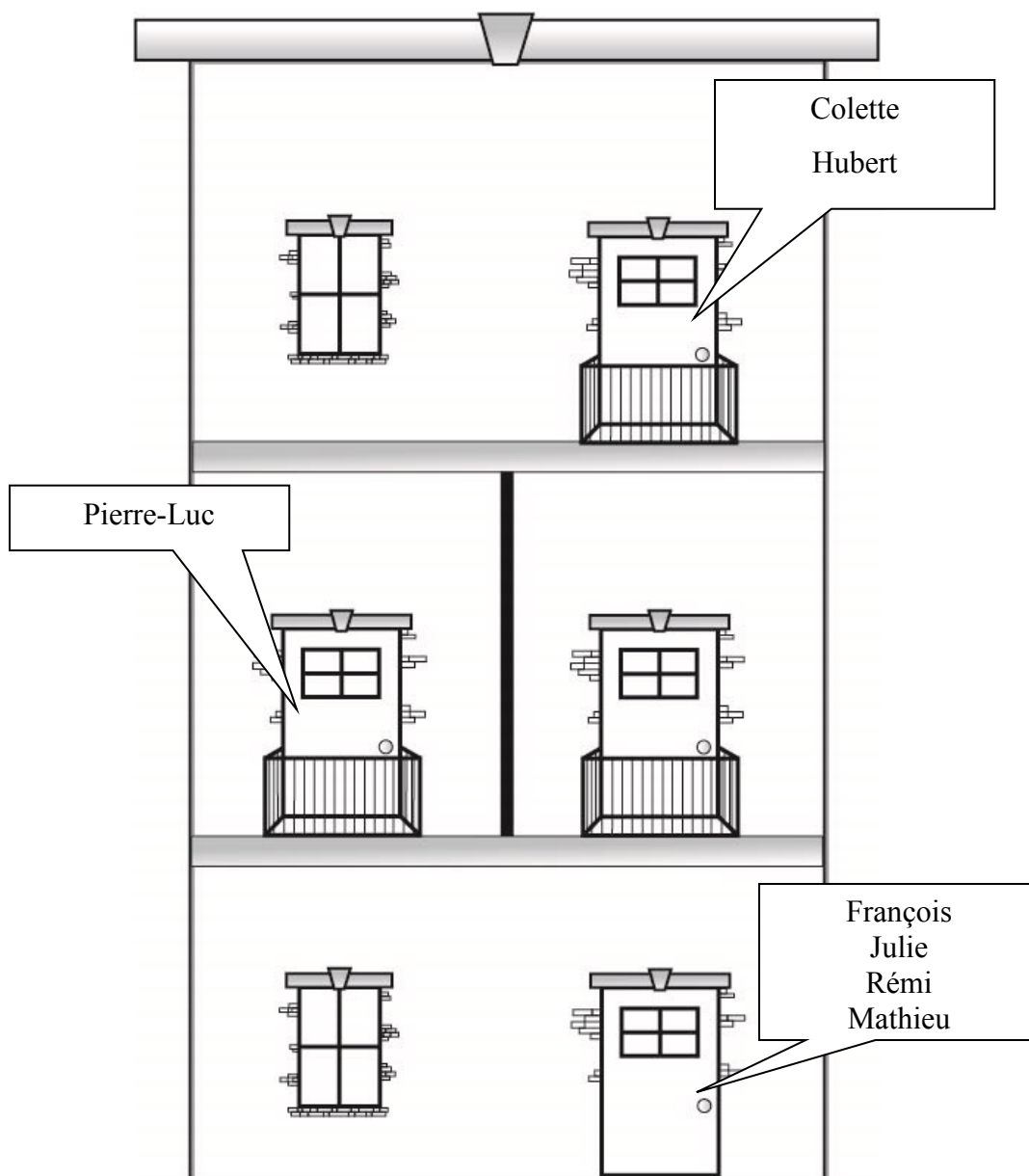
FAMILLE 105 : LE DUPLEX SÉGUIN

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Luce Séguin	63	Répondante
Adrienne Séguin	53	Sœur



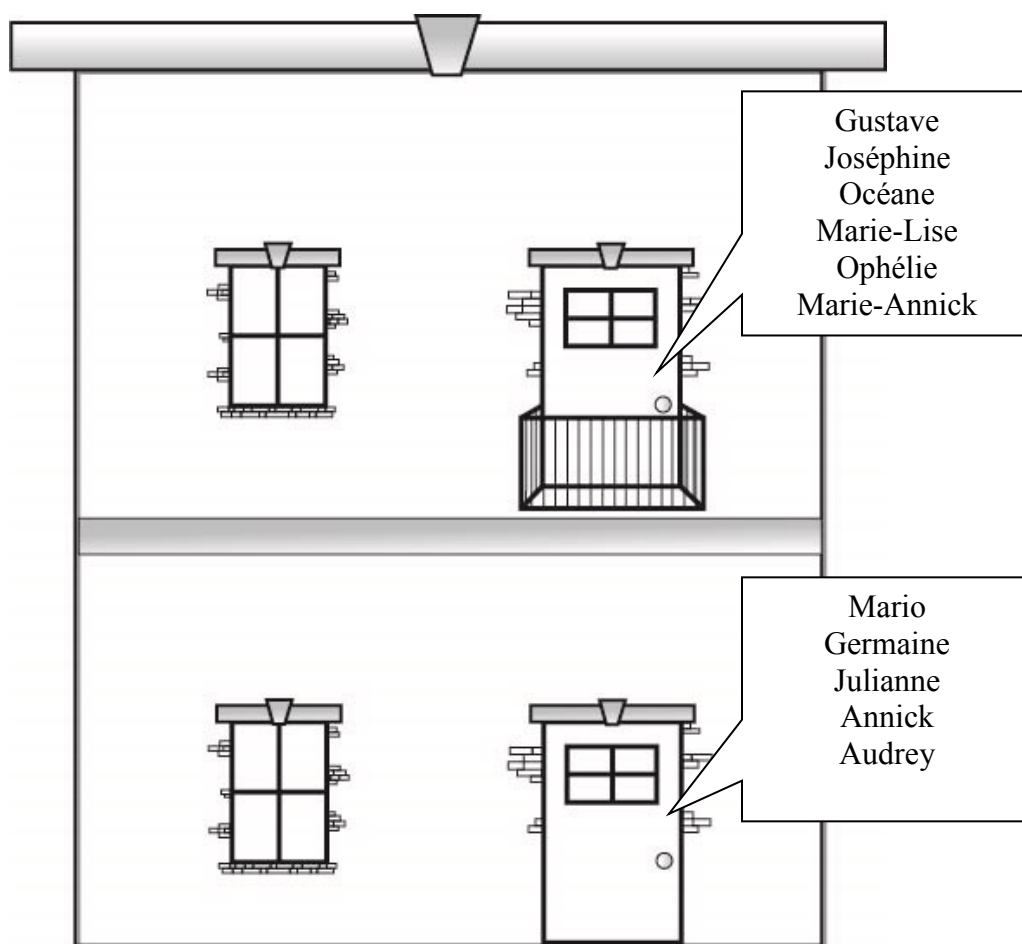
FAMILLE 106 : LE 4-PLEX MARTEL

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Colette Martel	64	Répondante
Hubert Martel	65	Conjoint
Pierre-Luc Martel	23	Fils
François Martel	33	Fils
Julie Dionne	32	Belle-fille
Rémi Martel	5	Petit-fils
Mathieu Martel	4	Petit-fils



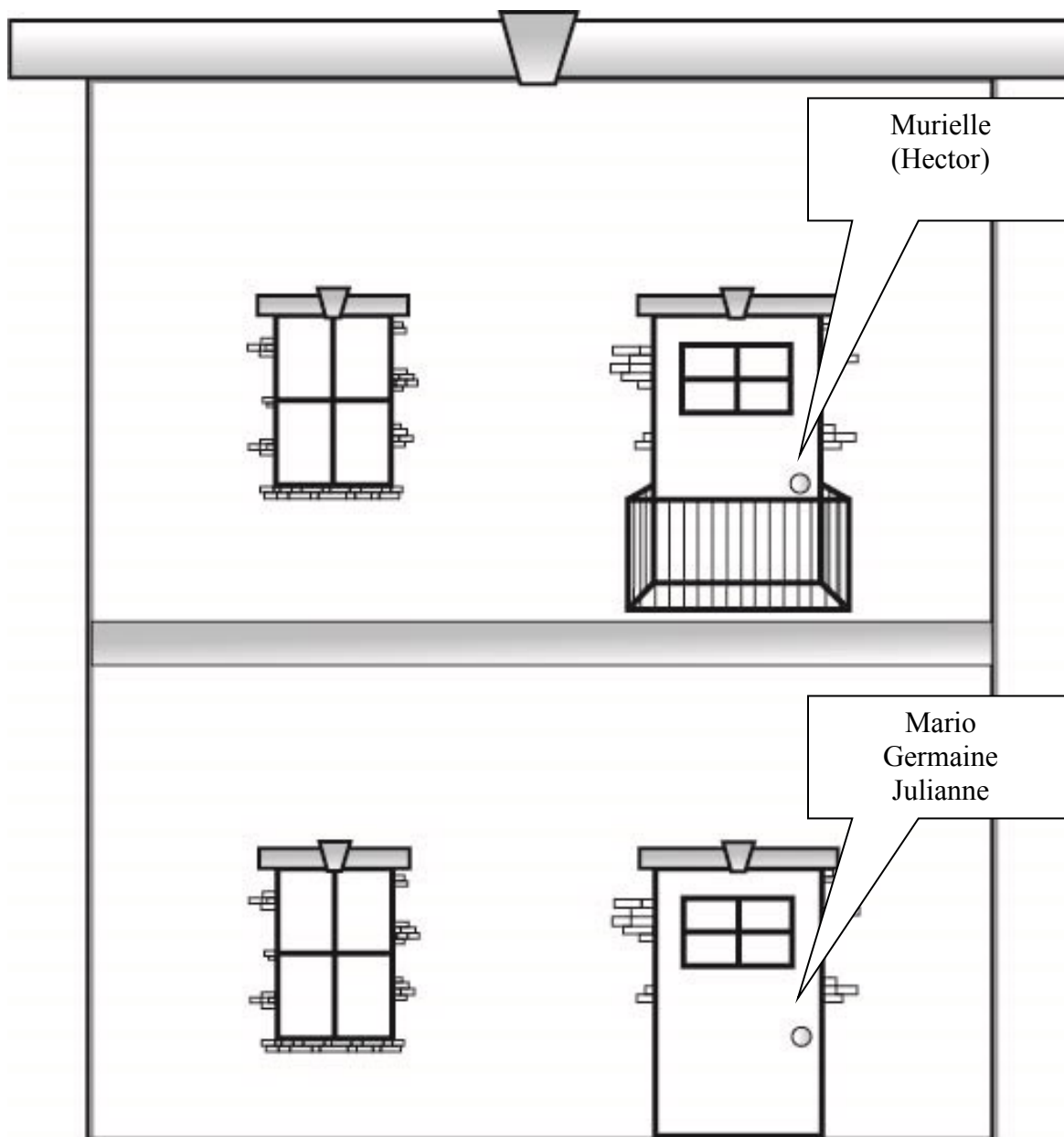
FAMILLE 107 : LE DUPLEX TREMBLAY (PREMIÈRE MOUTURE)

Nom	Âge	Lien avec le répondant
Mario Tremblay	63	Répondant
Germaine Boutin	65	Conjointe
Julianne Tremblay	27	Fille
Annick Tremblay	34	Fille
Audrey Tremblay	30	Fille
Gustave Tremblay	Inconnu	Frère ego
Joséphine Boutin	Inconnu	Belle-sœur Sœur de Germaine
Océane Tremblay	Autour de 34	Nièce ego
Marie-Lise Tremblay	Autour de 32	Nièce ego
Ophélie Tremblay	Autour de 30	Nièce ego
Marie-Annick Tremblay	Autour de 28	Nièce ego



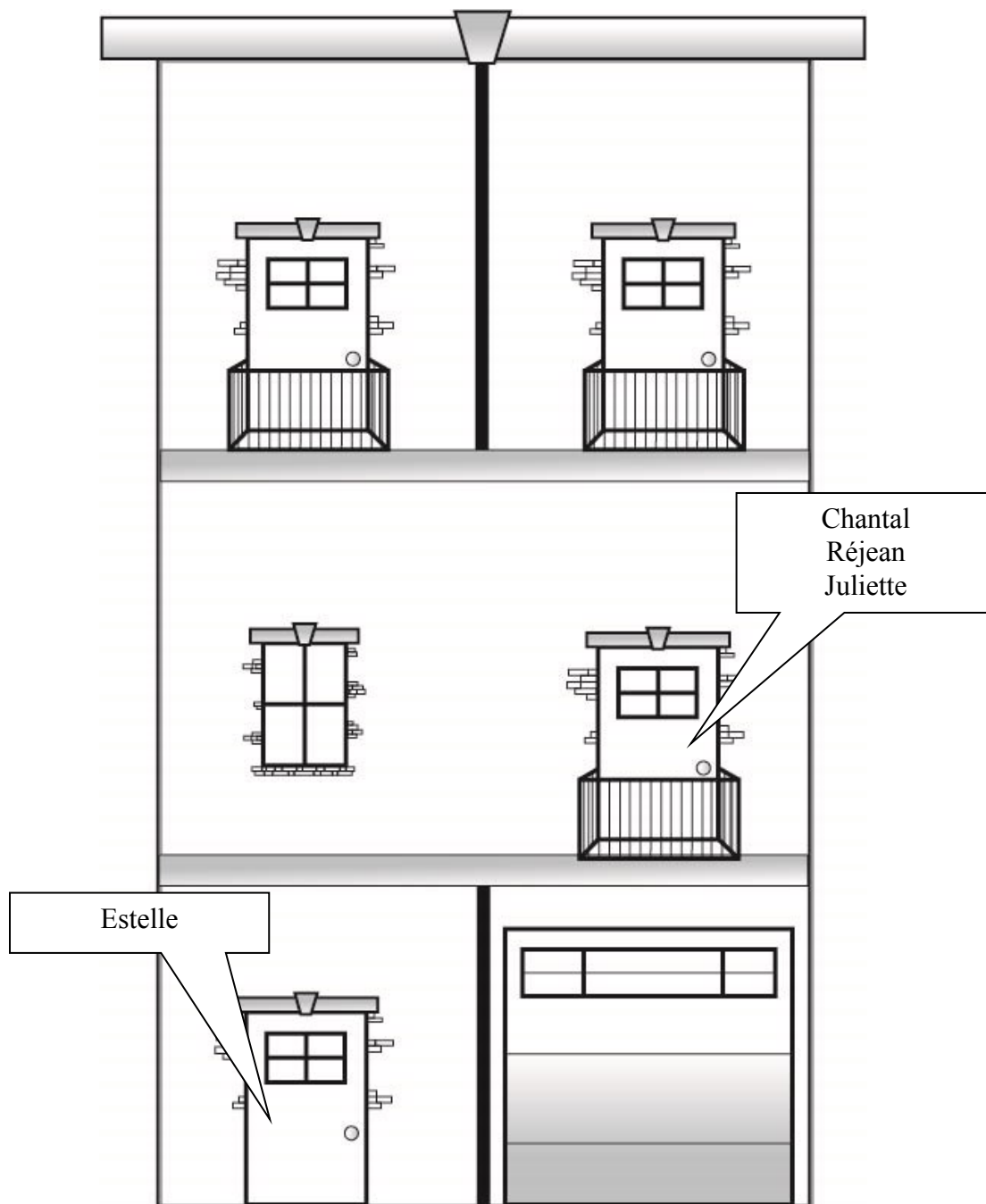
FAMILLE 107 : LE DUPLEX TREMBLAY (DEUXIÈME MOUTURE)

Nom	Âge	Lien avec le répondant
Mario Tremblay	63	Répondant
Germaine Boutin	65	Conjointe
Julianne Tremblay	27	Fille
Murielle Tremblay	88	Mère
Hector Tremblay	Inconnu (décédé)	Père ego



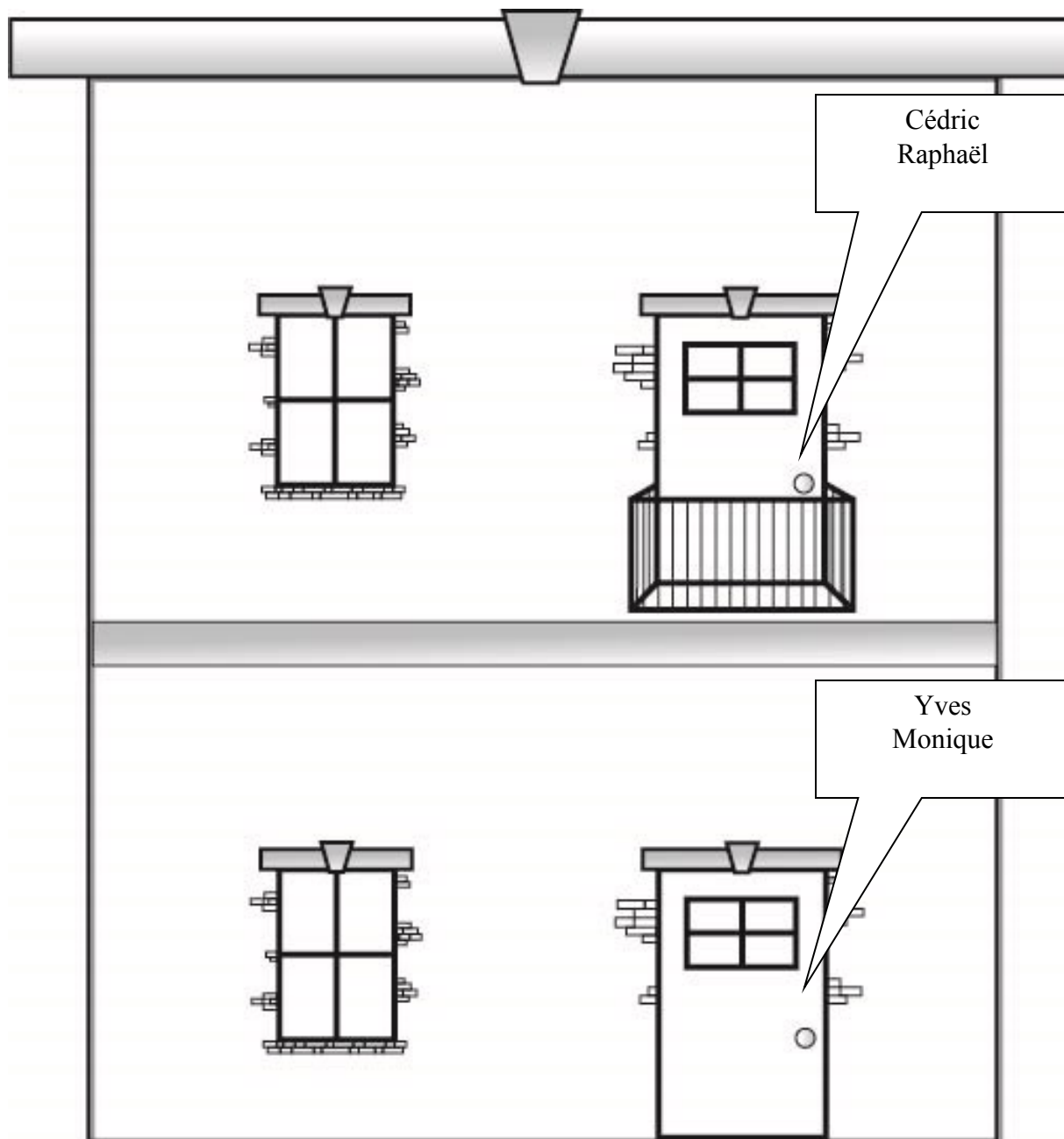
FAMILLE 108 : LE 4-PLEX FILLION

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Chantal Fillion	61	Répondante
Réjean Fillion	61	Conjoint
Juliette Fillion	22	Fille
Estelle Brousseau	84	Mère



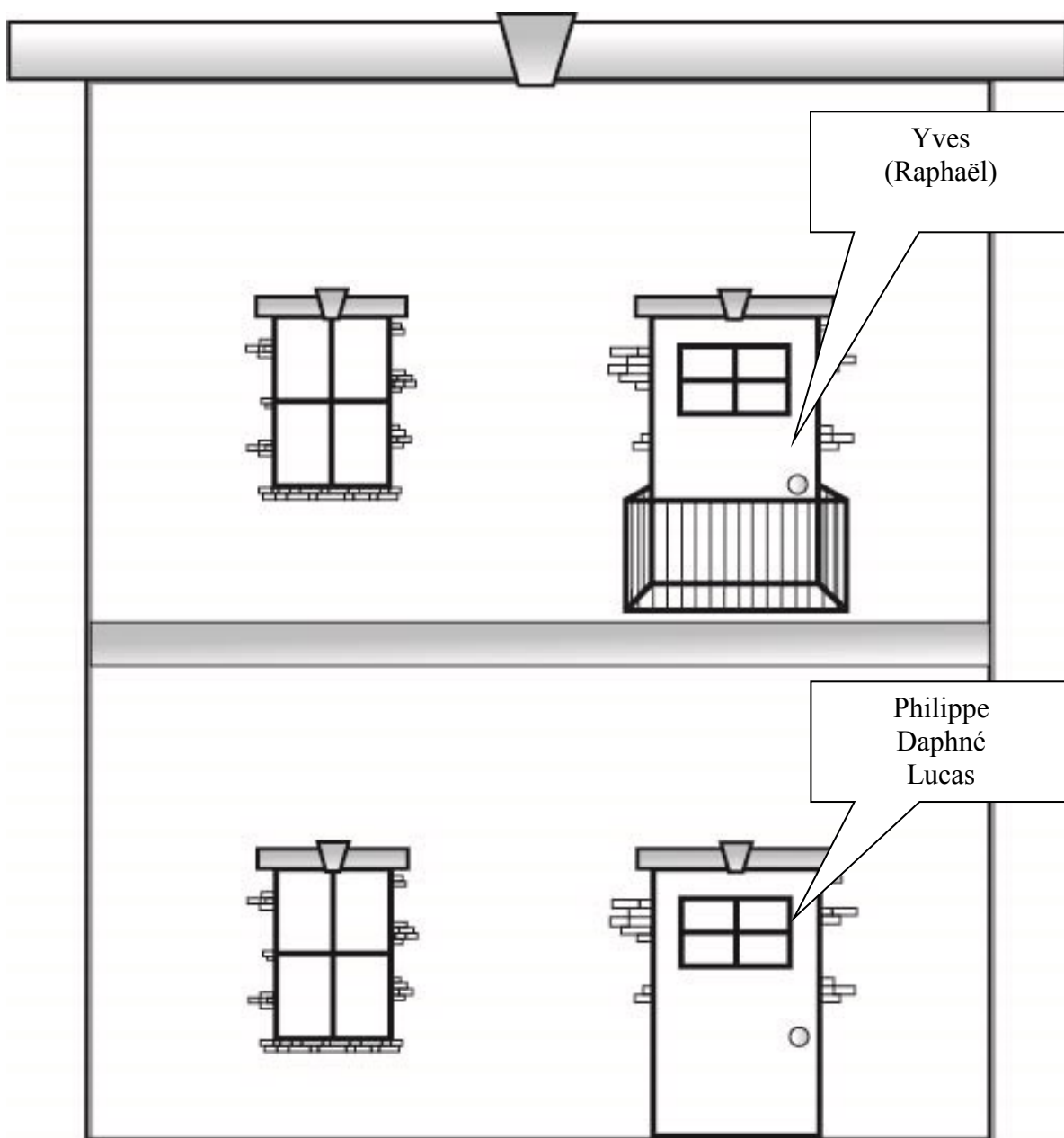
FAMILLE 109 : LE DUPLEX BÉLANGER (PREMIÈRE MOUTURE)

Nom	Âge	Lien avec le répondant
Yves Bélanger	66	Répondant
Monique Dupras	Inconnu	Ex-conjointe
Cédric Dupras	Inconnu	Demi-fils
Raphaël Bélanger	31	Fils



FAMILLE 109 : LE DUPLEX BÉLANGER (DEUXIÈME MOUTURE)

Nom	Âge	Lien avec le répondant
Yves Bélanger	66	Répondant
Raphaël Bélanger	31	Fils
Philippe Bélanger	33	Fils
Daphné Fortin	33	Belle-fille
Lucas Bélanger	7	Petit-Fils
Nathan Bélanger	5	Petit-Fils



FAMILLE 110 : LE DUPLEX GAUTHIER

Nom	Âge	Lien avec la répondante
Brigitte Gauthier	57	Répondante
Bertrand Gauthier	59	Conjoint
Sarah Gauthier	25	Fille
Noémie Gauthier	30	Fille
Marc-André Bégin	34	Gendre
Jules Bégin	3	Petit-Fils

